PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAY 29 1937

# REVUE DE PARIS

15 MAI 1937


| | | |
|---|---|---|
| PAUL REYNAUD | *Redresser la France* . . . . . | 241 |
| JEAN GIRAUDOUX | *Électre* (Acte premier) . . . . . | 256 |
| JOSEPH PEYRÉ | *Visage* . . . . . | 300 |
| MARCEL THIÉBAUT | *En lisant M. Léon Blum.* — I. . | 310 |
| JEAN MISTLER | *La Tragédie de Hugo Wolf*. . . | 359 |
| M. DANLOUX DUMESNILS | *La Ville des Diamants* . . . . | 369 |
| ABEL HERMANT | *La Dernière Incarnation de M. de Courpière.* — IV. . . . . | 386 |
| ALEXANDRE SEGRÉTAIN | *Rome en 1864-1866* . . . . . | 413 |
| J. ALBERT-WEIL | *L'Hygiène sociale dirigée*. . . . | 425 |
| ROBERT BRASILLACH | *La Cité universitaire*. . . . . | 442 |
| HENRY BIDOU | *Le Mouvement littéraire* . . . . | 455 |
| ALBERT FLAMENT | *Tableaux de Paris*. . . . . | 465 |


LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

*44e ANNÉE* *NUMÉRO 10*

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

BATAILLES DANS LA MONTAGNE

PAR JEAN GIONO

•

REBELLES

PAR ROGER VERCEL

•

COOLIE

PAR M.-H. SZEKELY-LULOFS

•

CORNEILLE

OU LE MENSONGE HÉROIQUE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

•

MADAME DE SÉVIGNÉ CHEZ ELLE

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

•

LA CONTAMINATION DE LA TUBERCULOSE

PAR LE PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

# SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

L'Assemblée générale s'est tenue, le 27 avril, sous la présidence de M. J. Simon.

Le rapport du Conseil indique que l'année 1936 a été caractérisée par une amélioration progressive des conditions générales de la production et des échanges dans la plupart des pays d'Europe et d'outre-Atlantique, amélioration résultant, d'une part, de l'assainissement des marchés de matières premières, et, d'autre part, d'un afflux de commandes nouvelles dues principalement à la politique d'armement adoptée par quelques grandes puissances européennes.

En France, les événements politiques et les répercussions qu'ils ont entraînées dans le domaine social — mouvements de grève, hausse générale des salaires, modifications profondes apportées aux conditions du travail par la législation nouvelle — n'ont pas permis à la reprise économique de prendre toute l'ampleur désirable. Une crise monétaire est intervenue à laquelle une dévaluation de la monnaie a paru seule susceptible de mettre fin. Cette opération, qui ne semble pas avoir donné tous les résultats que les pouvoirs publics en attendaient, ne trouve ni son origine, ni sa justification — à la différence de ce qui a pu se produire dans d'autres pays — dans la nécessité de fournir un soutien quelconque à un système bancaire défaillant.

L'exploitation de la Société a été affectée par la situation générale et par les répercussions diverses qu'elle a eues notamment sur le marché monétaire. Elle a été marquée par un ralentissement très net des opérations financières. Malgré les circonstances défavorables et tout en continuant à donner la plus large satisfaction aux besoins de sa clientèle, la Société a pu conserver une liquidité sans cesse améliorée.

Le rapport souligne que la baisse des profits est surtout imputable à l'accroissement des frais généraux et principalement à l'augmentation des frais de personnel résultant de la signature de la convention collective.

Les bénéfices de l'exercice 1936 s'élèvent à 42.499.515 fr. 86. Le dividende a été fixé à 40 francs par action non libérée et à 52 fr. 50 par action libérée. Un acompte ayant été distribué le 22 janvier dernier, le solde du dividende sera mis en paiement à partir du 10 mai prochain.

Au cours de l'exercice, M. Borduge, administrateur, a remis sa démission à la suite de sa nomination à la présidence de la Banque de l'Indochine.

L'Assemblée a renouvelé les mandats expirés de MM. Simon, Charpentier et Crozier, administrateurs, et de M. Payelle, censeur.

L'Assemblée a désigné comme Commissaires aux comptes, pour l'exercice 1937 MM. J. Tetrel et A. Dupont.

Pour le prochain tirage de la

LOTERIE NATIONALE

prenez votre chance !

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**

**19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER**

## COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale, tenue le 20 avril sous la présidence de M. Paul Boyer a approuvé le rapport du Conseil d'Administration et les comptes de l'exercice 1936 et a décidé la répartition d'un dividende de 40 francs par action et de 6 fr. 212 par part de fondateur.

MM. R. Jameson et E. Sommier, administrateurs, ont été réélus, ainsi que M. M. Robert, membre de la commission de contrôle.

MM. V. Eustache et F. Marbeau ont été réélus commissaires aux comptes.

PARIS

EXPOSITION INTERNATIONALE 1937

MAI - NOVEMBRE 1937

NOMBREUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPORTIVES

*Demander la carte de Voyage et renseignements à : Cies de Chemins de Fer, Aériennes, de Navigation, Agences de Voyages.*

PENDULES ÉLECTRIQUES

ATO

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

UN DE NOS NOMBREUX MODÈLES, A PARTIR DE **290** FRANCS

*EN VENTE CHEZ VOTRE HORLOGER*

# LA NATIONAL

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 Mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

**SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS**

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1937, ses opérations ont porté

**plus de 12 milliards de francs**
**de Capitaux assurés**

**et plus de 180 millions de francs**
**de Rentes Viagères constituées**

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS – MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLETES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ

ASSURANCES COLLECTIVES POUR LE PERSONNEL
ASSUJETTI OU NON AUX ASSURANCES SOCIALES

## Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Re
Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie
**constitue le plus sûr des placements.**

**Les garanties les plus important**
**Les tarifs les plus avantageu**

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à P
ou chez les Agents Généraux en Province.

# REDRESSER LA FRANCE

Après cinq ans d'expériences manquées, où en est la France? Quelle figure fait-elle dans le monde?

Le devoir est de regarder les faits en face afin de rechercher les conditions d'un de ces redressements dont notre peuple est coutumier, mais dont nous devons mesurer l'extrême difficulté.

A l'extérieur d'abord.

La Petite Entente se disloque, effrayée de notre impuissance à défendre notre propre sécurité menacée sur le Rhin par « le coup du 7 mars ». Elle refuse le pacte d'assistance mutuelle offert par nous. Nos alliés yougoslaves se sont laissés engager par l'Italie dans la voie allemande des accords bilatéraux. Et voici que la Pologne, dont nous finançons le réarmement, vient de tenter d'entraîner vers l'orbite italienne la Roumanie qui lui prêtait, dit-on, une oreille complaisante.

La Belgique a séparé sa politique de celle de la France et son ministre des Affaires étrangères se réjouissait, l'autre jour, de la mort de nos accords militaires.

L'Italie s'est insidieusement installée aux Baléares sur la route Marseille-Alger.

L'Allemagne a pris position aux Canaries, menaçant la route Bordeaux-Casablanca.

L'Afrique du Nord, — dont le général Ludendorff, rentré en grâce, nous prévient qu'elle sera l'un des théâtres d'opérations les plus importants de la prochaine guerre, — cet

Islam français pour qui le respect de la force est un fait religieux, s'est étonné d'abord de voir une France affaiblie qui ne gouverne plus. Aujourd'hui elle s'agite dangereusement.

Dans le proche Orient, nos amis sont inquiets et nos adversaires triomphants. Les sacrifices faits à la Turquie sont loin d'avoir augmenté notre prestige auprès d'elle.

Il n'est pas jusqu'au Siam, qui ne se prévale du précédent du « 7 mars » pour exprimer par d'insolentes cartes de géographie la croyance que la France peut être mise devant le fait accompli.

Partout dans le monde où une agitation à forme révolutionnaire éclate, on en impute la responsabilité à la France, accusée d'avoir inventé la formule de la grève « sur le tas ». Dans les pays même, comme l'Angleterre, où notre gouvernement avait su se faire ouvrir le crédit le plus large, ce crédit s'épuise.

Au réarmement intensif de l'Allemagne et de l'Italie, qui inquiète l'Europe et qui ébranle nos amitiés, nous apportons, malgré l'avance que ces deux pays marquent sur nous, la prime de notre *semaine aux deux dimanches*.

Voilà ce que recueille le regard dans le panorama du monde.

*
* *

Comment en sommes-nous venus là?

Où est la cause du mal?

La France, mal dirigée, s'est affaiblie. « En vous affaiblissant, vous nous avez affaiblis nous-mêmes à l'égard de nos compatriotes flamands », me disait l'autre jour un Wallon.

Affaiblissement dû, à l'origine, à une mauvaise politique économique. Nous en avons suivi le déroulement. Ce fut d'abord la déflation à l'état pur, dont les souffrances exaspérèrent une partie des citoyens contre le régime — 6 février — et dont l'échec nous valut le Front populaire. Au lendemain de sa victoire électorale, c'est la brusque décompression de la classe ouvrière, longtemps comprimée par la déflation. Ses exigences ruinent la politique de son gouvernement, en aggravant la hausse des prix? Qu'importe! « Marche, marche! », dit-elle à son gouvernement. La hausse du coût de la vie

dévorera le bénéfice des augmentations imposées ? Qu'importe ! On avisera plus tard. Son gagne-pain même sera mis en question par la crise qui s'ensuivra un jour ? Qu'importe ! Cette crise est hors de son champ visuel.

Ceux des chefs qui sont au gouvernement s'effraient, ils se fâchent, ils négocient, ils décrètent la pause cependant que d'autres réclament à grands cris des réformes de structure et se préparent à faire endosser par la société capitaliste, désagrégée par eux, la responsabilité de la politique dont ils sont les auteurs. *Comme si, dans toutes les démocraties du monde, la société capitaliste n'était pas sortie de la crise !*

La pause est, hélas, impuissante à conjurer les conséquences de cette politique. Elles se déroulent inéluctablement devant nos yeux comme un film tragique.

Faute du retour des capitaux, le gouvernement en était réduit, quatre mois après une dévaluation manquée, — exemple unique au monde, — à aller emprunter à l'étranger, en donnant en gage l'or de la Banque de France. Quelques semaines plus tard, il était contraint, pour trouver quelques milliards supplémentaires, de promettre aux prêteurs de francs de leur rembourser des livres sterling ou des dollars, s'attaquant ainsi indirectement à sa propre loi monétaire. Tandis que la Hollande et la Suisse se préparent à convertir leurs emprunts, leurs 3 p. 100 étant au pair, notre 4 1/2 p. 100 tombe au-dessous de 70 francs et les rentes à garantie de change parviennent à baisser, alors que les livres sterling dans lesquelles elles sont remboursables montent !

*
* *

Mais ces maux ne sont, eux-mêmes, que les indices d'un mal plus profond.

Ce mal, c'est le déséquilibre de l'économie française.

J'ai inlassablement répété, depuis trois ans, qu'il faut abaisser les prix français en or, au niveau des prix mondiaux, tout en faisant monter nos prix *de gros* en francs, à un niveau où ils redeviennent rénumérateurs. Ce double bienfait, la dévaluation l'a procuré à tous les pays du monde. Pas à nous,

parce que nous avons compensé, anéanti, ruiné ses effets par une politique de dépenses, de « reflation », qui a fait rebondir les prix français très au-dessus des prix mondiaux. Le résultat est que, devant l'afflux des produits étrangers, la France, entourée pourtant d'une muraille douanière plus haute que jamais, en raison de la hausse des monnaies étrangères, recommence à augmenter le nombre de ses contingentements. Or, l'accord tripartite, que le gouvernement actuel s'enorgueillit d'avoir signé, a précisément pour but essentiel la reprise des échanges internationaux et la suppression de ces contingentements. Bien plus, la France vient, d'accord avec l'Angleterre, de désigner M. Van Zeeland pour y pourvoir.

Dans de rares industries, comme la métallurgie, la main-d'œuvre occupant une place moins importante dans le prix de revient, les prix ne sont que légèrement supérieurs encore aux prix mondiaux. Quelle est la situation de cette industrie? Jusqu'à la dévaluation, les métallurgistes vendaient à l'étranger à perte et à lourde perte, pour ne pas rompre les liens qui les unissaient à leur clientèle de l'extérieur. Au lendemain de la dévaluation, alors que l'exportation était devenue brusquement payante, d'autant que les prix mondiaux montaient en or, tandis que les nôtres étaient brusquement abaissés, en or, le gouvernement exigea qu'ils se détournent de l'étranger pour satisfaire les demandes du marché intérieur. Du moins, leur prix de revient aurait dû diminuer du fait de l'augmentation de leur production. Mais c'est le contraire qui se produisit à cause de l'application brutale de la loi de 40 heures, faite sans que les entreprises aient eu le temps de s'y adapter par la rationalisation de la production.

Or, ces demandes du marché intérieur provenaient non d'une reprise en profondeur, mais d'une simple reprise spéculative. Les intermédiaires, effrayés par la menace de la hausse des prix, se constituaient hâtivement des stocks. Mais voici que l'industrie du bâtiment n'ayant pas repris son activité, faute de sécurité sociale et de la garantie d'une rémunération normale, faute aussi de retour des capitaux, les intermédiaires sont opprimés aujourd'hui par ces stocks constitués à haut prix. Le résultat est qu'ils ont cessé leurs commandes

et que, pour le mois d'avril, les commandes reçues par la métallurgie ont été inférieures de 20 p. 100 à celles des mois précédents.

Nous avons donc passé à côté de la reprise.

Nous allons vers un accroissement du chômage dans l'ensemble de l'industrie. Déjà, le chômage partiel a repris dans le textile, dont les prix sont redevenus très supérieurs aux prix mondiaux. Les ordres reçus en mars sont, dans le textile de coton, inférieurs de plus de 30 p. 100 à ceux reçus en février !

***

Ainsi donc la pause, qui apparaît au gouvernement comme une politique de sagesse et à la majorité de ses troupes comme une politique timorée, nous mène à la catastrophe dans l'ordre économique. Chaque jour qui s'écoule nous en rapproche.

La classe ouvrière va, hélas, cueillir les fruits amers de la politique qu'a imposée sa brusque irruption, sans contrepoids et sans éducation économique préalable, dans le gouvernement de la nation. « Vous faites à la classe ouvrière un cadeau empoisonné» disais-je, en juin dernier, à M. Léon Blum.

Ces masses, — il fallait les défendre contre elles-mêmes, contre leurs aspirations naturelles instinctives, contre les sourdes influences qui les travaillent, contre les mots d'ordre des meneurs. En se soustrayant à ce haut devoir, le gouvernement a laissé la classe ouvrière isolée, en flèche devant la nation. Il l'a laissée, sans l'inviter à se ressaisir, glisser sur la pente de la diminution de rendement.

C'est là la faute capitale dont l'expérience actuelle est en train de mourir. A vrai dire, déjà, elle se survit. Le postulat socialiste, c'était que l'on pouvait réaliser les réformes sociales à l'intérieur d'une économie capitaliste intacte. « Les ouvriers travailleront moins longtemps, disait M. Léon Blum au mois de juin, mais le rendement de leur travail augmentera. » Leur rendement, en fait, a diminué.

Peut-on arrêter les masses sur la voie où on les a engagées?

Non, disent certains. Et, craignant de dangereux réveils,

ils veulent aller plus avant encore. Ils croient que l'étape actuelle n'est qu'une transition et qu'ils trouveront plus loin un terrain plus solide. Ils veulent marcher, marcher toujours, dans la voie des expériences sociales. Ils rêvent de faire de la France l'Australie d'hier dans l'Europe d'aujourd'hui. Et les foules sont inclinées à les suivre.

Sans doute, la température des masses ouvrières est-elle moins élevée dans les provinces lointaines que dans les banlieues des grandes villes. Mais que dire de cette « troupe de choc » installée au cœur de Paris, dans l'Exposition, et à laquelle le gouvernement lui-même a donné un mot d'ordre politique en assignant comme but à son effort d'infliger un échec au « fascisme » ? Cependant que le fascisme prend une revanche silencieuse en dressant ses pavillons altiers au milieu d'un chaos où l'on inaugurera, avec vingt-cinq jours de retard, une exposition inachevée. Ces ouvriers répondent au mot d'ordre politique qu'ils ont reçu. Ils font au gouvernement bonne mesure. Des drapeaux rouges apparaissent, sans cesse, signal d'une sédition narquoise à l'égard du gouvernement qui a compris que le drapeau rouge n'attire pas les étrangers amateurs de luxe et de beauté.

Si telle est la situation des masses ouvrières, que dire des petits patrons torturés par cinq années de déflation, depuis si longtemps guettés par la faillite et parfois hantés par le suicide, qui ont été, dès le premier jour, les victimes de l'expérience nouvelle ? Quelle amertume n'ont-ils pas déjà ressentie lorsqu'au poids des charges accrues qui leur étaient imposées venaient s'ajouter, souvent, la rupture morale avec des ouvriers ou des compagnons qui avaient eu, jusque-là, avec eux des rapports quasi-familiaux. Ils forment une masse eux aussi. Et ils ne méritent pas leur destin.

Dès à présent, une statistique à la portée de tous, celle de l'octroi de Paris, nous apporte une donnée intéressante. Ses recettes accusent une baisse de 10 p. 100, *en quantité*, des comestibles consommés par les Parisiens. Ainsi donc, Paris mange moins. Les adeptes de la théorie du pouvoir d'achat ont, il est vrai, la satisfaction de payer plus cher une nourriture moins abondante.

*
* *

C'est dire que nous allons vers des convulsions économiques et sociales, si nous ne nous décidons pas à renverser la vapeur. Le 17 décembre dernier, j'adjurais le gouvernement de le faire en lui disant : « Une politique nouvelle s'impose, à la fois sévère et hardie, qui fasse appel aux sentiments les plus nobles des masses et non pas à leurs appétits. Renversez la vapeur. Il est encore temps de sauver le pays. »

Mais le gouvernement était, alors, en pleine euphorie. Le mois suivant, dans son discours de Lyon, le Président du Conseil annonçait qu'il allait demander au Parlement de voter des mesures qui grèveraient de 5 ou 6 milliards les finances publiques.

Il fallut la nécessité d'aller emprunter à Londres en donnant en gage l'or de la Banque, puis d'émettre un emprunt remboursable en monnaies étrangères pour que le gouvernement, attentif aux effets plutôt qu'à la cause, aux signes extérieurs plus qu'au mal profond, décidât que l'heure de la pause avait sonné.

Hélas, la pause ne suffit pas. Faire la pause, c'est consolider, ce n'est pas renverser la vapeur. Au surplus, je le lui ai dit, tandis que M. Léon Blum est assis sur le bord de la route, le grain qu'il a semé lève dans les champs qui la bordent. Il est à craindre que nous ayons, en juin ou en octobre, une nouvelle hausse des prix de revient français, due au renouvellement des contrats collectifs. Le déséquilibre de notre économie, par rapport à l'économie mondiale, s'aggraverait donc encore.

Du côté des finances publiques, des nuages noirs s'accumulent à l'horizon. S'agit-il d'un défilé dangereux, d'un mauvais moment à passer pendant le dernier trimestre de cette année ? Non, c'est plus grave. Quels seront, en effet, les besoins d'emprunts publics, en 1938 ? J'entends si aucune loi nouvelle ne vient accroître les dépenses nouvelles de l'État, reviser les traitements des fonctionnaires, accorder de nouvelles allocations, revaloriser des pensions de guerre, en un mot, dans l'hypothèse de la pause intégrale.

Cette année, d'après les déclarations du ministre des Finances, le 4 février dernier, les besoins d'emprunts sont de l'ordre de *40 milliards*. L'an prochain, la hausse des prix apportera, sans doute, un léger supplément dans les plus-values de recettes, déjà largement escomptées en 1937, et sous réserve de l'aggravation de la crise économique en France. Mais, en même temps, joueront à plein les augmentations de dépenses, provoquées par cette même hausse des prix, et bien faiblement chiffrées dans le budget en cours. Bref, nous retrouverons, en 1938, les besoins financiers de 1937. Qui plus est, l'année prochaine aura à porter le poids des *6 milliards* « d'économies » annoncées le 5 mars, et qui consistent simplement dans un décalage d'échéances d'une année sur l'autre. On en arrive à prévoir un chiffre d'emprunt, y compris les chemins de fer, d'une cinquantaine de milliards pour 1938. Sans un renversement de la vapeur, sera-t-il possible de faire face à ces besoins ?

Croit-on y parvenir par le maintien d'un *statu quo* qui s'est signalé, au départ, par les deux emprunts d'un caractère choquant et presque désespéré qui viennent d'être émis ? Qui ne voit qu'il est urgent d'ouvrir nos yeux à ces sévères et pressantes réalités ? Là aussi, la pause mènerait à la catastrophe.

Il est vrai que des hommes se lèvent pour dire : « Entre l'économique et le social, nous avons choisi. Si le régime peut s'accommoder des réformes actuelles, tant mieux pour lui ! Sinon, nous irons aux réformes de structures. »

Est-ce ainsi qu'ils pensent trouver les sommes énormes dont le Trésor aura besoin l'an prochain ? On nationaliserait les banques ? Mais oublie-t-on que les dépôts des banques appartiennent à des particuliers, industriels, commerçants, artisans, qui en ont besoin pour faire leurs échéances ? Va-t-on dévorer la réserve mathématique des Compagnies d'assurances, d'ailleurs placée en fonds d'État français, oubliant que, si elle est mathématique, c'est qu'elle est destinée à couvrir les divers risques contre lesquels « les masses » s'assurent ?

Que prétend-on tirer de la nationalisation des chemins de fer, cette machine à perdre de l'argent ? Est-ce en accroissant le facteur politique dans l'exploitation que l'on pense les rendre bénéficiaires et dans quel délai ?

C'est le tragique destin du Front populaire que sa politique économique et financière nous conduirait — s'il n'y était mis bon ordre — vers des troubles qui menaceraient l'existence même du régime politique que le même Front populaire s'est créé pour défendre.

Car le régime, lui aussi, est en question. Si un redressement rapide n'a pas lieu, nous assisterons, avant la fin de l'année, à des heurts sociaux dont nul ne peut prévoir les conséquences.

Est-ce par l'effet de hasards, est-ce seulement du fait du réarmement des démocraties, est-ce en raison des seuls déboires que la guerre d'Espagne a, dit-on, apportés à nos voisins, que la menace allemande s'est assourdie? N'est-ce pas aussi pour endormir l'instinct de conservation des Français que le péril extérieur réunit en un faisceau? A-t-on la simplicité de croire que, le jour où la discorde éclaterait en France, le jour où l'Angleterre se détournerait de nous comme d'un foyer de contagion, la menace allemande ne surgirait pas de nouveau? Cela, les masses ouvrières le savent-elles? Le leur a-t-on dit?

N'ai-je pas le droit d'affirmer qu'en face de cette situation extérieure, coloniale, sociale, économique, financière, politique, monétaire, le problème qui se pose n'est rien moins que celui de redresser la France?

*
* *

Certains pensent que le redressement qui s'impose est analogue à celui qu'opéra Raymond Poincaré en 1926. Quelle erreur! Quelle méconnaissance des données du problème! Lorsque Poincaré prit le pouvoir en 1926, la France était prospère, les prix français étaient inférieurs aux prix mondiaux, nos exportations montaient, les classes sociales n'étaient pas sorties de leur lit. A l'extérieur, l'Allemagne désarmée aspirait à l'honneur d'être admise à Genève, la France continuait à présider en Europe au système politique issu des traités. Il ne se posait alors, en vérité, qu'un problème de finances publiques et de monnaie.

Aujourd'hui, tout est en question.

Il ne s'agit pas de revenir à l'équilibre ancien, il s'agit

d'établir un équilibre nouveau. Il ne s'agit pas de brimer la classe ouvrière, il s'agit au contraire de la défendre en lui montrant où est son intérêt profond. Il s'agit de sauver les classes moyennes, pour qui l'accord Matignon conclu entre le Président du Conseil et les représentants des deux cents familles est meurtrier, parce que cet accord et la législation qui l'a suivi supposent une rationalisation qui dépasse à la fois leurs moyens financiers et qui est souvent incompatible avec le caractère même de leur entreprise.

La qualité était notre chance. Elle suppose souvent un travail personnel, minutieusement poursuivi dans l'atmosphère de camaraderie de l'équipe artisanale.

Il n'y a pas non plus de reconstruction possible si on ne fait pas à l'élite, l'élite de chaque usine, de chaque service, de chaque administration, sa large part. Depuis la maistrance jusqu'à l'ingénieur et au patron conscient de son rôle social, l'autorité doit aller de pair avec la responsabilité.

Ce qui condamne la politique sociale du Front populaire, c'est qu'il n'a pu obtenir durablement l'accord des techniciens. Et il ne l'a pas obtenu parce qu'il attentait à cette chose sacrée : la production.

*
* *

En face de cette situation de fait, quel programme?

Pour remettre la France au travail, c'est d'abord et surtout un autre état d'âme qu'il faut apporter dans le gouvernement de la Nation. Il faut admettre ce principe qu'on ne peut élever durablement une œuvre sociale que sur la plate-forme solide d'une économie restaurée. C'est parce que le Front populaire a construit son édifice social sur le sable qu'il commence à s'écrouler. C'est parce que les socialistes belges ont, au contraire, consenti, sous la direction de M. Van Zeeland, à restaurer d'abord l'économie, qu'ils peuvent améliorer durablement le sort de leurs ouvriers. On assimile, parfois, l'agitation sociale en France avec les grèves aux États-Unis et en Angleterre. Quelle erreur!

Les grèves américaines sont des grèves de santé. Elles expriment la volonté des masses ouvrières de recevoir une

partie du profit qui donne lieu aux dividendes et aux superdividendes dont la presse leur rebat les oreilles.

De même, les grèves anglaises qui se produisent après cinq ans de renaissance économique ininterrompue.

Nos dirigeants syndicalistes se trompent donc lorsqu'ils assimilent ces revendications aux leurs. Les avantages que les ouvriers américains ou anglais obtiendront seront durables parce que l'économie de ces pays est restaurée.

La restauration économique n'est ni une opération capitaliste, ni une opération socialiste. Les intérêts de toutes les classes s'y rejoignent. C'est une avenue ouverte sur l'avenir. Sans elle, c'est peut-être la dictature du prolétariat ; mais c'est certainement sa misère.

Encore est-il douteux que la suprématie politique des classes ouvrières soit au bout d'une telle politique. Que l'on songe seulement aux résultats qu'eût donnés, en Belgique, la campagne électorale d'un Degrelle si, deux ans auparavant, M. de Man n'avait pas collaboré avec M. Van Zeeland et plié ses théories aux réalités ?

*
* *

Pour redresser la France, il ne suffit pas de changer un état d'âme.

Sur le plan économique et financier, trois problèmes concrets sont à résoudre :

1° Le problème des prix ;

2° L'ajustement des charges publiques au revenu national ;

3° Le retour des capitaux.

Comment les résoudre ?

Il ne manque pas de gens, hier encore adversaires de la dévaluation, pour dire : « Où est le mal profond ? C'est que nos prix sont redevenus plus élevés que les prix mondiaux ? Qu'à cela ne tienne. Faisons une dévaluation supplémentaire et ainsi nos prix retrouveront l'alignement perdu. »

La question de savoir si les successeurs du gouvernement actuel auront, ou non, à faire une opération monétaire ne dépendra pas de leur volonté, mais de l'état économique, financier et social du pays. Mais il serait d'ailleurs vain de

croire que notre monnaie puisse être *définitivement* fixée à un niveau, quel qu'il soit, sans une politique d'ensemble qui assainisse à la fois la situation économique et la situation financière. A quoi bon abaisser nos prix en or si, le lendemain, des charges nouvelles doivent les majorer une fois de plus? Quelle chance peut-on avoir de maintenir le franc à son nouveau cours, quel qu'il soit, si le déficit budgétaire ne peut être comblé qu'au moyen de la presse à billets?

Il faut réaliser qu'une telle politique, une fois mise en marche, et dans la mesure même où l'on reste fidèle à ses principes, ne serait ni plus ni moins qu'une condamnation à mort perpétuelle de la monnaie.

C'est ce double assainissement économique et financier qui provoquera le retour des capitaux. Mais il ne pourra être obtenu qu'au moyen d'une politique sévère qui imposera des sacrifices à toutes les classes de la nation. Quelle politique?

Il n'y a pas de salut sans travail! L'aménagement de la loi de 40 heures, que le gouvernement généralise précipitamment comme s'il voulait parfaire son œuvre avant de partir, est une nécessité à la fois pour notre redressement économique et pour notre sécurité. Il faut augmenter la production des richesses consommables. Sans doute y a-t-il une part à faire à la modernisation de l'outillage, mais elle suppose le retour préalable des capitaux. Et, faute de production des richesses consommables, ce n'est pas l'abondance que l'on se partagera, c'est la misère.

L'assainissement des finances publiques impliquera non seulement des économies, notamment la suppression des grands travaux faits à coup de papier-monnaie, mais, regardons les choses en face, l'imposition de charges fiscales nouvelles s'étendant même aux impôts indirects suivant la prédiction d'un chef syndicaliste, M. Robert Lacoste. Sévère politique? Sans doute, mais la situation est sévère.

Le « faire payer les riches » de mon collègue, M. Jacques Duclos, secrétaire du groupe communiste de la Chambre, est tentant. Mais le syndicat des Contributions directes l'a étudié et il a conclu « que ce projet, dans sa forme présente, ne constituait pas un apport sérieux à l'œuvre de réforme fiscale ». Jugement courtois, mais décisif.

L'assainissement de notre économie et de nos finances publiques n'est d'ailleurs possible que dans une atmosphère politique qui entraînera le retour des capitaux nationaux, l'afflux des capitaux étrangers et, par là, la baisse du taux de l'intérêt. Rien de tout cela ne peut être réalisé, si l'on ne revient d'abord à la conception démocratique du gouvernement : le pays désigne de sa libre volonté, aux élections générales, des représentants à qui il est interdit d'accepter un mandat impératif. Le gouvernement, issu de la majorité parlementaire, a la mission de gouverner non pas en fonction de cette minorité du peuple français que sont les masses, mais pour le bien de la nation toute entière, *y compris les masses.* Car cet enthousiasme qui vit encore dans les masses, cette volonté de mouvement nous est sympathique pour ce qu'elle recèle de vitalité et d'ardeur. Il s'agit de la canaliser et non de la briser. La restauration française doit se faire au bénéfice de tous. Elle ne comporte de brimade pour aucune classe sociale. Il s'agit de construire une maison vaste et aérée et de construire à titre définitif. C'est tout le contraire d'une politique de régression.

***

Ce redressement économique et financier, cet apaisement social, ce sont les problèmes les plus urgents à résoudre, mais ce ne sont pas les seuls. Sans doute, lorsqu'ils auront été résolus, la force reviendra dans toutes les parties du corps français, notre prestige rétabli rendra facile la solution des problèmes qui se posent ici et là dans notre grand empire, les amis d'hier qui, aujourd'hui, se détournent de nous parce qu'ils ne croient pas, bien à tort, un tel redressement possible, nous reviendront.

Mais il est d'autres problèmes d'une importance capitale pour notre avenir.

Dans une Europe dont la loi est redevenue, hélas, la loi de la force, le problème de la force française est à résoudre [1]. Alors que nous avons perdu sans retour la carte de la quantité, nous avons commis, jusqu'ici, la faute impardonnable de

1. Voir *Le problème militaire français*, par Paul Reynaud, chez Flammarion.

nous laisser devancer sur le terrain de la qualité. Là aussi, un immense effort, lié à celui de la restauration de notre économie, s'impose donc à notre peuple. La formule de la nation armée ne répond plus, à elle seule, aux exigences de notre sécurité.

L'irruption de la technique a produit des transformations aussi profondes dans le domaine militaire que dans le domaine industriel. La France a besoin d'un nouveau Carnot pour refondre son institution militaire.

Commandant le problème de la sécurité collective comme celui de la production, il est un problème français qui domine tous les autres : celui de la race. Problème de quantité, problème de qualité. L'effondrement de notre natalité depuis le second Empire est le mal profond dont la France est atteinte. Les autres blessent, celui-là tue. Il n'est pas sans remède, puisque d'autres pays l'ont résolu. Sans doute, nos hommes d'État n'ont-ils pas ignoré, dans le passé, ce problème vital. Mais, bousculés par les mille soins de la vie quotidienne, ils se sont comportés comme l'homme d'affaires surmené qui, atteint d'une maladie dont il peut mourir, fait passer le souci de ses affaires avant celui de son existence dont pourtant tout dépend.

Il faut reconnaître que les mesures qui ont été prises jusqu'ici en faveur de la natalité peuvent avoir satisfait, dans une certaine mesure, notre sentiment de l'équité, mais qu'elles ont été radicalement impuissantes à produire le choc psychologique déterminant les Français à avoir plus d'enfants. Parce que les Allemands ont regardé ce problème en face, ils l'ont résolu. Faisons comme eux.

Notre retard est tel que la situation ne peut être redressée qu'en utilisant le stratagème de l'immigration, qui a été l'un des facteurs décisifs de la grandeur américaine. Il n'est certes pas question d'augmenter ainsi le nombre des chômeurs de nos villes surpeuplées, mais il faut rendre la vie à ces terres chaque jour plus abandonnées de « la France qui meurt ». La qualité physique et morale de l'immigrant doit être l'objet d'une étude approfondie qui n'est faite aujourd'hui à aucun degré. Voilà pour l'expédient passager.

Mais c'est la race française qu'il s'agit d'augmenter en

quantité et aussi en qualité. L'existence des taudis de nos villes, contre lesquels ce fut une surprise de voir, pendant un an, l'inaction totale du gouvernement du Front populaire, est une tare pour la France.

La solution du problème de la natalité, c'est, dans les villes, la subvention financière massive et le logement. Dans les campagnes, c'est la subvention aussi et certaines modifications du régime successoral.

Quant à la formation des enfants de la France, en face des grands idéalismes collectifs aimantés sur la personne du chef, la vieille morale de la solidarité de notre école primaire a besoin d'être électrisée par la fierté de la formule de civilisation qui est la nôtre et à laquelle d'autres s'opposent avec éclat.

Si ce n'était que pour cette raison, toute formule de classe devrait être bannie, car son insuffisance éclate en face de l'élan collectif des peuples totalitaires.

*
* *

Telle est, à mon avis, la grande route que doit prendre la politique française. *A aucun moment, à aucun degré, nous n'y avons rencontré la notion de parti. Nous n'avons rencontré la notion de classe que pour l'écarter.* Dans l'état où se trouve la France, ce redressement ne peut être qu'une œuvre unanime. Il exigera de lourds sacrifices de tous, sans distinction de classes. Mais c'est à tous qu'il bénéficiera.

Que notre opinion publique en soit prévenue ! Plus on attendra pour agir, plus ce programme devra être renforcé, plus les sacrifices à consentir seront lourds.

Le programme du redressement est clair. Le potentiel de reprise de la France est immense en raison même de l'énormité de la thésaurisation dont nous souffrons aujourd'hui et du chômage prolongé des capitaux et des initiatives. J'ai montré par quelle voie notre peuple peut se sauver. *Jusqu'ici, toutes les expériences ont été faites, sauf celle qui pouvait réussir.* Il y a une autre politique de mouvement que celle qui déséquilibre l'économie et dresse les unes contre les autres les classes de la nation.

On peut redresser la France.

PAUL REYNAUD

# ÉLECTRE

## *ACTE PREMIER*

### SCÈNE PREMIÈRE

*Un étranger (Oreste) entre escorté de trois petites filles, au moment où, de l'autre côté, arrivent le jardinier, en costume de fête, et les invités villageois.*

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Ce qu'il est beau, le jardinier !

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Tu penses ! c'est le jour de son mariage.

TROISIÈME PETITE FILLE. — Le voilà, monsieur, votre palais d'Agamemnon !

L'ÉTRANGER. — Curieuse façade !... Elle est d'aplomb ?

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Non. Le côté droit n'existe pas. On croit le voir, mais c'est un mirage. C'est comme le jardinier qui vient là, qui veut vous parler. Il ne vient pas. Il ne va pas pouvoir dire un mot. Ou il va braire. Ou miauler.

LE JARDINIER. — La façade est bien d'aplomb, étranger ; n'écoutez pas ces menteuses. Ce qui vous trompe, c'est que le corps de droite est construit en pierres gauloises qui suintent à certaines époques de l'année. Les habitants de la ville disent alors que le palais pleure. Et que le corps de gauche est en marbre d'Argos, lequel, sans qu'on ait jamais su pourquoi, s'ensoleille soudain, même la nuit. On dit alors que le palais rit. Ce qui se passe, c'est qu'en ce moment le palais rit et pleure à la fois.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Comme cela il est sûr de ne pas se tromper.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — C'est tout à fait un palais de veuve.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Ou de souvenirs d'enfance.

L'ÉTRANGER. — Je ne me rappelais pas une façade aussi sensible...

LE JARDINIER. — Vous avez déjà visité le palais?

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Tout enfant.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Il y a vingt ans.

TROISIÈME PETITE FILLE. — Il ne marchait pas encore...

LE JARDINIER. — On s'en souvient, pourtant, quand on l'a vu.

L'ÉTRANGER. — Tout ce que je me rappelle, du palais d'Agamemnon, c'est une mosaïque. On me posait dans un losange de tigres quand j'étais méchant, et dans un hexagone de fleurs quand j'étais sage. Et je me rappelle le chemin qui me menait rampant de l'un à l'autre... On passait par des oiseaux.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Et par un capricorne.

L'ÉTRANGER. — Comment sais-tu cela, petite?

LE JARDINIER. — Votre famille habitait Argos?

L'ÉTRANGER. — Et je me rappelle aussi beaucoup, beaucoup de pieds nus. Aucun visage, les visages étaient haut dans le ciel, mais des pieds nus. J'essayais, entre les franges, de toucher leurs anneaux d'or. Certaines chevilles étaient unies par des chaînes; c'était les chevilles d'esclaves. Je me rappelle surtout deux petits pieds tout blancs, les plus nus, les plus blancs. Leur pas était toujours égal, sage, mesuré par une chaîne invisible. J'imagine que c'étaient ceux d'Électre. J'ai dû les embrasser, n'est-ce pas? Un nourrisson embrasse tout ce qu'il touche.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — En tout cas, c'est le seul baiser qu'ait reçu Électre.

LE JARDINIER. — Pour cela, sûrement.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Tu es jaloux, hein, jardinier?

L'ÉTRANGER. — Elle habite toujours le palais, Électre?

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Toujours. Pas pour longtemps.

L'ÉTRANGER. — C'est sa fenêtre, la fenêtre aux jasmins.

Le jardinier. — Non. C'est celle de la chambre où Atrée, le premier roi d'Argos, tua les fils de son frère.

Première petite fille. — Le repas où il servit leurs cœurs eut lieu dans la salle voisine. Je voudrais bien savoir quel goût ils avaient.

Troisième petite fille. — Il les a coupés, ou fait cuire entiers?

Deuxième petite fille. — Et Cassandre fut étranglée dans l'échauguette.

Troisième petite fille. — Ils l'avaient prise dans un filet et la poignardaient. Elle criait comme une folle, dans sa voilette... J'aurais bien voulu voir.

Première petite fille. — Tout cela dans l'aile qui rit, comme tu le remarques.

L'étranger. — Celle avec les roses?

Le jardinier. — Étranger, ne cherchez aucune relation entre les fenêtres et les fleurs. Je suis le jardinier du palais. Je les fleuris bien au hasard. Ce sont toujours des fleurs.

Deuxième petite fille. — Pas du tout. Il y a fleur et fleur. Le phlox va bien mal sur Thyeste.

Troisième petite fille. — Et le réséda sur Cassandre.

Le jardinier. — Vont-elles se taire! La fenêtre avec les roses, étranger, est celle de la piscine où notre roi Agamemnon, le père d'Électre, glissa, revenant de la guerre, et se tua, tombant sur son épée.

Première petite fille. — Il prit son bain après sa mort. A deux minutes près. Voilà la différence.

Le jardinier. — La voilà, la fenêtre d'Électre.

L'étranger. — Pourquoi si haut, presque aux combles?

Le jardinier. — Parce que, de cet étage, on voit le tombeau de son père.

L'étranger. — Pourquoi dans ce retrait?

Le jardinier. — Parce que c'est l'ancienne chambre du petit Oreste, son frère, que sa mère envoya hors du pays quand il avait deux ans, et dont on n'a plus de nouvelles.

Deuxième petite fille. — Écoutez, écoutez, mes sœurs! On parle du petit Oreste!

Le jardinier. — Voulez-vous partir! Allez-vous nous laisser! On dirait des mouches.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Nous ne partirons pas. Nous sommes avec l'étranger.

LE JARDINIER. — Vous connaissez ces filles?

L'ÉTRANGER. — Je les ai rencontrées aux portes. Elles m'ont suivi.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Nous l'avons suivi parce qu'il nous plaît.

TROISIÈME PETITE FILLE. — Parce qu'il est rudement plus beau que toi, jardinier.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Les chenilles ne lui sortent pas de la barbe.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Ni les hannetons du nez.

TROISIÈME PETITE FILLE. — Pour que les fleurs sentent bon, il faut sans doute que le jardinier sente mauvais.

L'ÉTRANGER. — Soyez polies, enfants, et dites-nous ce que vous faites dans la vie.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Nous y faisons que nous ne sommes pas polies.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Nous mentons. Nous médisons. Nous insultons.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Mais notre spécialité, c'est que nous récitons.

L'ÉTRANGER. — Vous récitez quoi?

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Nous ne le savons pas d'avance. Nous inventons à mesure. Mais c'est très, très bien. Le roi de Mycènes, dont nous avons injurié la belle-sœur, nous a dit que c'était très, très bien.

TROISIÈME PETITE FILLE. — Nous disons tout le mal que nous pouvons trouver.

LE JARDINIER. — Ne les écoutez pas, étranger. On ne sait qui elles sont. Elles circulent depuis deux jours dans la ville, sans amis connus, sans famille! Si on leur demande qui elles sont, elles prétendent s'appeler les petites Euménides. Et l'épouvantable, est qu'elles grandissent, qu'elles grossissent à vue d'œil... Hier, elles avaient des années de moins qu'aujourd'hui... Viens ici, toi!

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Ce qu'il est brusque, pour un marié!

LE JARDINIER. — Regardez-la... Regardez ces cils qui poussent. Regardez sa gorge. Je m'y connais. Mes yeux savent voir pousser les champignons... Elle grandit sous les yeux... à la vitesse d'une oronge...

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Les vénéneux battent tous les records.

TROISIÈME PETITE FILLE, *à la première.* — Elle grossit, ta gorge, à toi?

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Récitons-nous, oui ou non?

L'ÉTRANGER. — Laissez-les réciter, jardinier.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Récitons Clytemnestre, mère d'Électre. Vous y êtes, pour Clytemnestre?

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Nous y sommes.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — *La reine Clytemnestre a mauvais teint. Elle se met du rouge.*

DEUXIÈME PETITE FILLE. — *Elle a mauvais teint parce qu'elle a mauvais sommeil.*

TROISIÈME PETITE FILLE. — *Elle a mauvais sommeil parce qu'elle a peur.*

PREMIÈRE PETITE FILLE. — *De quoi a peur la reine Clytemnestre?*

DEUXIÈME PETITE FILLE. — *De tout.*

PREMIÈRE PETITE FILLE. — *Qu'est-ce que tout?*

DEUXIÈME PETITE FILLE. — *Le silence. Les silences.*

TROISIÈME PETITE FILLE. — *Le bruit. Les bruits.*

PREMIÈRE PETITE FILLE. — *L'idée qu'il va être minuit. Que l'araignée sur son fil est en train de passer de la partie du jour où elle porte bonheur à celle où elle porte malheur.*

DEUXIÈME PETITE FILLE. — *Tout ce qui est rouge, parce que c'est du sang.*

PREMIÈRE PETITE FILLE. — *La reine Clytemnestre a mauvais teint. Elle se met du sang!*

LE JARDINIER. — Quelles histoires stupides!

DEUXIÈME PETITE FILLE. — C'est bien, n'est-ce pas?

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Comme nous rattrapons le commencement avec la fin, c'est on ne peut plus poétique?

L'ÉTRANGER. — Très intéressant.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Puisque Électre vous intéresse, nous pouvons réciter Électre. Vous y êtes, sœurs? Nous pouvons réciter ce qu'elle était, Électre, à notre âge.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Je le pense, que nous y sommes.

TROISIÈME PETITE FILLE. — Depuis que nous n'étions pas nées, depuis avant-hier, nous y sommes.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — *Électre s'amuse à faire tomber Oreste des bras de sa mère.*

DEUXIÈME PETITE FILLE. — *Électre cire l'escalier du trône pour que son oncle, Égisthe, le régent, s'étale sur le marbre!*

TROISIÈME PETITE FILLE. — *Électre se prépare à cracher à la figure de son petit frère Oreste, si jamais il revient.*

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Cela, ce n'est pas vrai. Mais ça fait bien.

DEUXIÈME PETITE FILLE :

« *Depuis dix-neuf ans elle amasse*
« *Dans sa bouche un crachat fielleux.* »

TROISIÈME PETITE FILLE :

« *Elle pense à tes limaces,*
« *Jardinier, pour saliver mieux.* »

LE JARDINIER. — Cette fois, taisez-vous, sales petites vipères!

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Ah là! là! Le marié se fâche.

L'ÉTRANGER. — Il a raison. Filez.

LE JARDINIER. — Et ne revenez pas!

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Nous reviendrons demain.

LE JARDINIER. — Essayez! Le palais est interdit aux filles de votre âge.

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Demain nous serons grandes.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Demain sera le lendemain du mariage d'Électre avec son jardinier. Nous serons grandes.

L'ÉTRANGER. — Que disent-elles?

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Tu ne nous a pas défendues, étranger, tu t'en repentiras!

LE JARDINIER. — Affreuses petites bêtes. On dirait trois petites Parques! C'est effroyable le destin enfant.

DEUXIÈME PETITE FILLE. — Le destin te montre son derrière, jardinier. Regarde s'il grossit!

PREMIÈRE PETITE FILLE. — Venez, sœurs. Laissons-les tous deux devant leur façade gâteuse.

## SCÈNE DEUXIÈME

*Sortent les petites Euménides.*
*L'étranger. Le jardinier. Le Président du Tribunal et sa jeune femme, Agathe Théocathoclès.*

L'ÉTRANGER. — Que disent ces filles ! Que tu épouses Électre, toi, le jardinier ?

LE JARDINIER. — Elle sera ma femme dans une heure.

AGATHE THÉOCATHOCLÈS. — Il ne l'épousera pas. Nous venons pour l'en empêcher.

LE PRÉSIDENT. — Jardinier, je suis ton cousin éloigné, et second président du tribunal. Puisque je peux, à double titre, te donner un conseil, fuis vers tes radis et tes courges, n'épouse pas Électre.

LE JARDINIER. — C'est l'ordre d'Égisthe.

L'ÉTRANGER. — Suis-je fou ? Si Agamemnon vivait, le mariage d'Électre serait la cérémonie de la Grèce, et Égisthe la donne à un jardinier, dont même la famille proteste ! Vous n'allez pas me dire qu'Électre est laide, ou bossue !

LE JARDINIER. — Électre est la plus belle fille d'Argos.

AGATHE THÉOCATHOCLÈS. — Enfin, elle n'est pas mal.

LE PRÉSIDENT. — Et pour droite elle est droite. Comme toutes les fleurs qui ne croient point au soleil.

L'ÉTRANGER. — Est-elle alors arriérée, sans esprit ?

LE PRÉSIDENT. — L'intelligence même.

AGATHE. — Beaucoup de mémoire surtout. Ce n'est pas toujours la même chose. Moi je n'ai pas de mémoire. Excepté pour ton anniversaire, chéri. Cela, je ne l'oublie jamais.

L'ÉTRANGER. — Que peut-elle faire alors, que peut-elle dire, pour qu'on la traite ainsi ?

LE PRÉSIDENT. — Elle ne fait rien. Elle ne dit rien. Mais elle est là.

AGATHE. — Elle est là.

L'ÉTRANGER. — C'est son droit. C'est le palais de son père. Ce n'est pas de sa faute s'il est mort.

LE JARDINIER. — Jamais je n'aurais eu l'audace de songer à épouser Électre, mais puisque Égisthe l'ordonne, je ne vois pas ce que j'ai à craindre.

Le président. — Tu as tout à craindre, c'est le type de la femme à histoires.

Agathe. — Et s'il ne s'agissait que de toi ! Notre famille a tout à craindre !

Le jardinier. — Je ne te comprends pas.

Le président. — Tu vas la comprendre : la vie peut être très agréable, n'est-ce pas ?

Agathe. — Très agréable... Infiniment agréable !

Le président. — Ne m'interromps pas, chérie, surtout pour dire la même chose... Elle peut être très agréable. Tout a plutôt tendance à s'arranger dans la vie. La peine morale s'y cicatrise autrement vite que l'ulcère et le deuil que l'orgelet. Mais prends au hasard deux groupes d'humains : chacun contient le même dosage de crime, de mensonge, de vice ou d'adultère...

Agathe. — C'est un bien gros mot, adultère, chéri...

Le président. — Ne m'interromps pas, surtout pour me contredire. D'où vient que dans l'un l'existence s'écoule douce, correcte, les morts s'oublient, les vivants s'accommodent d'eux-mêmes, et que dans l'autre, c'est l'enfer ?... C'est simplement que dans le second il y a une femme à histoires.

L'étranger. — C'est que le second a une conscience.

Agathe. — J'en reviens à ton mot adultère. C'est quand même un bien gros mot !

Le président. — Tais-toi, Agathe. Une conscience ! Croyez-vous ! Si les coupables n'oublient pas leurs fautes, si les vaincus n'oublient pas leurs défaites, les vainqueurs leurs victoires, s'il y a des malédictions, des brouilles, des haines, la faute n'en revient pas à la conscience de l'humanité, qui est toute propension vers le compromis et l'oubli, mais à dix ou quinze femmes à histoires !

L'étranger. — Je suis bien de votre avis. Dix ou quinze femmes à histoires ont sauvé le monde de l'égoïsme.

Le président. — Elles l'ont sauvé du bonheur ! Je la connais Électre ! Admettons qu'elle soit ce que tu dis, la justice, la générosité, le devoir. Mais c'est avec la justice, la générosité, le devoir, et non avec l'égoïsme et la facilité, que l'on ruine l'État, l'individu et les meilleures familles.

AGATHE. — Absolument... Pourquoi, chéri? Tu me l'as dit, j'ai oublié!...

LE PRÉSIDENT. — Parce que ces trois vertus comportent le seul élément vraiment fatal à l'humanité, l'acharnement. Le bonheur n'a jamais été le lot de ceux qui s'acharnent. Une famille heureuse, c'est une reddition locale. Une époque heureuse, c'est l'unanime capitulation.

L'ÉTRANGER. — Vous vous êtes rendu, vous, à la première semonce?

LE PRÉSIDENT. — Hélas non! Un autre a été plus rapide. Aussi ne suis-je que second président.

LE JARDINIER. — Contre quoi s'acharne Électre? Elle va chaque nuit sur la tombe de son père, et c'est tout?

LE PRÉSIDENT. — Je sais. Je l'ai suivie. Sur le même parcours où ma profession m'avait fait suivre une nuit notre plus dangereux assassin, le long du fleuve, j'ai suivi, pour voir, la plus grande innocence de Grèce. Affreuse promenade, à côté de la première. Ils s'arrêtaient aux mêmes places; l'if, le coin de pont, la borne milliaire font les mêmes signes à l'innocence et au crime. Mais, du fait que l'assassin était là, la nuit en devenait candide, rassurante, sans équivoque. Il était le noyau qu'on a retiré du fruit, et qui ne risque plus, dans la tarte, de vous casser les dents. La présence d'Électre au contraire brouillait lumière et nuit, rendait équivoque jusqu'à la pleine lune. Tu as vu un pêcheur qui, la veille de sa pêche, dispose ses appâts. Le long de cette rivière noire, c'était elle. Et chaque soir, elle va ainsi appâter tout ce qui sans elle eût quitté cette terre d'agrément et d'accommodement, les remords, les aveux, les vieilles taches de sang, les rouilles, les os de meurtres, les détritus de délation... Quelque temps encore, et tout sera prêt, tout grouillera... Le pêcheur n'aura plus qu'à passer.

L'ÉTRANGER. — Il passe toujours, tôt ou tard.

LE PRÉSIDENT. — Erreur! Erreur!

AGATHE, *très occupée du jeune étranger*. — Erreur!

LE PRÉSIDENT. — Cette enfant elle-même voit le défaut de votre argument. Sur nos fautes, nos manques, nos crimes, sur la vérité, s'amasse journellement une triple couche de terre, qui étouffe leur pire virulence : l'oubli, la mort, et la

justice des hommes. Il est fou de ne pas s'en remettre à eux. C'est horrible, un pays où, par la faute du redresseur de torts solitaire, on sent les fantômes, les tués en demi-sommeil, où il n'y a jamais remise pour les défaillances et les parjures, où imminent toujours le revenant et le vengeur. Quand le sommeil des coupables continue, après la prescription légale, à être plus agité que le sommeil des innocents, une société est bien compromise. A voir Électre je sens s'agiter en moi les fautes que j'ai commises au berceau.

AGATHE. — Moi, mes futures fautes. Je n'en commettrai jamais, chéri. Tu le sais bien. Surtout cet adultère, comme tu t'entêtes à le nommer... Mais elles me tourmentent déjà.

LE JARDINIER. — Moi, je suis un peu de l'avis d'Électre. Je n'aime pas beaucoup les méchants. J'aime la vérité.

LE PRÉSIDENT. — La sais-tu, la vérité de notre famille, pour lui réclamer ainsi le grand jour ! Famille tranquille, estimée, en pleine ascension ; — tu ne me contrediras pas si j'avance que tu en es le rameau le plus médiocre, — mais je sais par expérience qu'il convient de ne pas s'aventurer plus sur de pareilles façades que sur la glace. Je ne te donne pas dix jours, si Électre devient notre cousine, pour qu'il soit découvert, — j'invente au hasard, — que notre vieille tante a étranglé jeune fille son nouveau-né, pour qu'on le révèle à son mari, et, afin de calmer cet énergumène, qu'on ne doive plus rien lui celer des attentats à la pudeur de son grand-père. Cette petite Agathe, qui est pourtant la gaîté même, n'en dort plus. Tu es le seul à ne pas le voir, le truc d'Égisthe. Il veut repasser sur la famille des Théocathoclès tout ce qui risque de jeter quelque jour un lustre fâcheux sur la famille des Atrides.

L'ÉTRANGER. — Qu'a-t-elle à craindre, la famille des Atrides ?

LE PRÉSIDENT. — Rien. Rien que je sache. Mais elle est comme toute famille heureuse, comme tout couple puissant, comme tout individu satisfait. Elle a à craindre l'ennemi le plus redoutable du monde, qui ne laissera rien d'elle, qui la rongera jusqu'aux os, l'alliée d'Électre : la justice intégrale.

LE JARDINIER. — Électre adore mon jardin. Les fleurs, si elle est un peu nerveuse, lui feront du bien.

AGATHE. — Mais elle ne fera pas de bien aux fleurs.

Le président. — Sûrement ! Tu vas les connaître enfin, tes fuchsias et tes géraniums. Tu vas les voir cesser d'être d'aimables symboles, et exercer à leur compte leur fourberie ou leur ingratitude. Électre au jardin, c'est la justice et la mémoire entre les fleurs, c'est la haine.

Le jardinier. — Électre est pieuse. Tous les morts sont pour elle.

Le président. — Les morts ! Ah ! je les entends les morts, le jour où leur sera annoncée l'arrivée d'Électre. Je les vois, les assassinés demi fondus déjà avec les assassins, les ombres des volés et des dupes doucement emmêlées aux ombres des voleurs, les familles rivales éparses et déchargées les unes dans les autres, s'agiter et se dire : Ah ! mon Dieu, voici Électre. Nous étions si tranquilles !

Agathe. — Voici Électre !

Le jardinier. — Non. Pas encore. Mais c'est Égisthe. Laissez-nous, étranger. Égisthe n'aime pas beaucoup les visages d'hommes inconnus.

Le président. — Et toi aussi, Agathe. Il ne déteste pas assez les visages de femmes connues.

Agathe, *vivement intéressée par le beau visage de l'étranger.* — Vous montré-je la route, bel étranger ?

*Égisthe entre, cependant que des serviteurs installent son trône, et appliquent contre une colonne un escabeau.*

## SCÈNE TROISIÈME

*Égisthe. Le Président. Le jardinier. Serviteurs.*

Égisthe. — Pourquoi cet escabeau ? Que vient faire cet escabeau ?

Serviteur. — C'est pour le mendiant, seigneur.

Égisthe. — Pour quel mendiant ?

Serviteur. — Pour le dieu, si vous voulez. Pour ce mendiant qui circule depuis quelques jours dans la ville. Jamais on n'a vu de mendiant aussi parfait comme mendiant, aussi le bruit court que ce doit être un dieu. On le laisse entrer où il veut. Il rôde en ce moment autour du palais.

ÉGISTHE. — Il change le grain en or, dans les maisons? Il engrosse les bonnes?

SERVITEUR. — Il n'y commet aucun dommage.

ÉGISTHE. — Singulière divinité... Les prêtres n'ont pas su voir encore si c'était un gueux ou Jupiter?

SERVITEUR. — Les prêtres demandent qu'on ne leur pose pas la question.

ÉGISTHE. — Nous laissons l'escabeau, mes amis?

LE PRÉSIDENT. — Je crois que finalement cela revient encore moins cher d'honorer un mendiant que d'humilier un dieu.

ÉGISTHE. — Laisse l'escabeau. Mais s'il vient, préviens-nous. Nous aurons à être strictement entre humains pendant un petit quart d'heure. Et ne le brusque pas. Peut-être est-ce le délégué des dieux au mariage d'Électre. A ce mariage, que notre président considère comme une opprobre pour sa famille, s'invitent les dieux.

LE PRÉSIDENT. — Seigneur...

ÉGISTHE. — Ne proteste pas, j'ai tout entendu. L'acoustique de ce palais est remarquable... Son architecte voulait, paraît-il, écouter les réflexions du conseil sur ses honoraires et son pourcentage, et il l'a rempli de cachettes sonores...

LE PRÉSIDENT. — Seigneur...

ÉGISTHE. — Tais-toi. Je sais tout ce que tu vas me dire au nom de ta brave et honnête famille, au nom de ta digne belle-sœur l'infanticide, de ton oncle respecté le satyre, et de ton déférent neveu, le calomniateur.

LE PRÉSIDENT. — Seigneur...

ÉGISTHE. — L'officier, dans la bataille, auquel on passe le plumet du roi pour détourner les coups des ennemis, l'arbore avec plus d'enthousiasme... Tu perds ton temps, le jardinier épousera Électre...

SERVITEUR. — Voici le mendiant, seigneur.

ÉGISTHE. — Retiens-le un moment. Offre-lui à boire. Le vin est à deux fins, pour le mendiant et pour le dieu.

SERVITEUR. — Dieu ou mendiant, il est déjà ivre.

ÉGISTHE. — Alors qu'il entre; il ne nous comprendra pas, bien que nous ayons justement à parler des dieux. Cela peut même être curieux d'en parler devant lui. Ta théorie d'Électre

est assez juste, président, mais elle est bien spéciale, elle est bourgeoise. En tant que régent, permets-moi de m'élever aux idées générales... Tu crois aux dieux, président?

*Cependant le mendiant est entré, dirigé par le serviteur, et, avec des saluts empruntés, s'installe peu à peu sur l'escabeau, distrait pendant toute la première partie de la scène, et regardant autour de lui.*

Le président. — Et vous même, seigneur?

Égisthe. — Cher président, je me suis demandé souvent si je croyais aux dieux. Je me le suis demandé parce que c'est vraiment le seul problème qu'un homme d'État se doive de tirer au clair vis-à-vis de soi-même. Je crois aux dieux. Ou plutôt je crois que je crois aux dieux. Mais je crois en eux non pas comme en de grandes attentions et de grandes surveillances, mais comme en de grandes distractions. Entre les espaces et les durées, toujours en flirt, entre les gravitations et les vides, toujours en lutte, il est de grandes indifférences, qui sont les dieux. Je les imagine, non point occupés sans relâche de cette moisissure suprême et mobile de la terre qu'est l'humanité, mais parvenus à un tel grade de sérénité et d'ubiquité, qu'il ne peut plus être que la béatitude, c'est-à-dire l'inconscience. Ils sont inconscients au sommet de l'échelle de toutes les créatures comme l'atome est inconscient à leur degré le plus bas. La différence est que c'est une inconscience fulgurante, omnisciente, taillée à mille faces, et à leur état normal de diamants, atones et sourds, ils ne répondent qu'aux lumières, qu'aux signes, et sans les comprendre.

*Le mendiant, enfin installé, se croit tenu d'applaudir.*

Le mendiant. — Bien dit. Bravo.

Égisthe. — Merci... D'autre part, président, il est incontestable qu'éclatent parfois dans la vie des humains des interventions dont l'opportunité ou l'amplitude peut laisser croire à un intérêt ou à une justice extrahumaine. Elles ont ceci d'extrahumain, de divin, qu'elles sont un travail en gros, nullement ajusté... La peste éclate bien lorsqu'une ville a péché par impiété ou par folie, mais elle ravage la ville voisine,

particulièrement sainte. La guerre se déchaîne quand un peuple dégénère et s'avilit, mais elle dévore les derniers justes, les derniers courageux, et sauve les plus lâches. Ou bien, quelle que soit la faute, où qu'elle soit commise, c'est le même pays ou la même famille qui paye, innocente ou coupable. Je connais une mère de sept enfants qui avait l'habitude de fesser toujours le même, c'était une mère divine. Cela correspond bien à ce que nous pensons des dieux, que ce sont des boxeurs aveugles, des fesseurs aveugles, tout satisfaits de retrouver les mêmes joues à gifles et les mêmes fesses. On peut même s'étonner, si l'on estime l'ahurissement que comporte un éveil soudain de la béatitude, que leurs coups ne soient pas plus divaguants... Que ce soit la femme du juste qu'assomme un volet par grand vent, et non celle du parjure, que l'accident s'acharne sur les pèlerinages et non sur les bandes, en général, c'est toujours l'humanité qui prend... Je dis en général. On voit parfois les corneilles ou les daims succomber sous des épidémies inexplicables : c'est peut-être que le coup destiné aux hommes a porté trop haut ou trop bas. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la règle première de tout chef d'un État est de veiller férocement à ce que les dieux ne soient point secoués de cette léthargie et de limiter leurs dégâts à leurs réactions de dormeurs, ronflement ou tonnerre.

Le mendiant. — Bravo, c'est très clair ! J'ai très bien compris !

Égisthe. — J'en suis ravi.

Le mendiant. — C'est la vérité même. Un exemple. Voyez, pour ceux qui marchent sur les routes. Il y a des époques où tous les cent pas vous trouvez un hérisson mort. Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... Vous pensez, les veilles de foire. Vous me direz qu'ils sont idiots, qu'ils pouvaient trouver leur mâle ou leur femelle de ce côté-ci de l'accotement. Je n'y peux rien : l'amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route... Qu'est-ce que diable je voulais dire ?... J'ai perdu mon fil... Continuez... Cela me reviendra...

Égisthe. — En effet ! Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Le président. — Si nous parlions d'Électre, seigneur ?

ÉGISTHE. — Mais de quoi crois-tu que nous parlions, de notre charmante petite Agathe? Nous ne parlons que d'Électre, président, de la nécessité où je suis pour votre bonheur à tous, de distraire Électre de la famille royale... Pourquoi, depuis que je suis régent, alors que les autres villes se consument dans les dissensions, les autres citoyens dans les crises morales, sommes-nous seuls satisfaits des autres et de nous-mêmes? Pourquoi chez nous cet afflux de richesse? Pourquoi dans Argos seulement le prix des matières premières est-il au plus haut et les prix des objets de détail au plus bas? Pourquoi exportons-nous plus de vaches et pourquoi cependant le beurre diminue-t-il? Pourquoi les orages survolent-ils nos vignes, les hérésies nos temples, les fièvres aphteuses nos étables... Parce que, dans la cité, j'ai mené une guerre sans merci à ceux qui faisaient signe aux dieux...

LE PRÉSIDENT. — Qu'appelez-vous faire signe aux dieux, Égisthe?

LE MENDIANT. — Voilà! J'ai retrouvé!

ÉGISTHE. — Vous avez retrouvé quoi?

LE MENDIANT. — Mon histoire, le fil de mon histoire... Je parlais de la mort des hérissons...

ÉGISTHE. — Une minute, voulez-vous. Nous parlons des dieux.

LE MENDIANT. — Comment donc!... C'est une question de préséance : les dieux d'abord, les hérissons ensuite... Je me demande seulement si je me rappellerai.

ÉGISTHE. — Il n'est pas deux façons de faire signe, président : c'est se séparer de la troupe, monter sur une éminence, et agiter sa lanterne ou son drapeau. On trahit la terre comme on trahit une place assiégée, par des signaux. Le philosophe les fait, de sa terrasse, le poète ou le désespéré les fait, de son balcon ou de son plongeoir. Si les dieux depuis dix ans, n'arrivent point à se mêler de notre vie, c'est que j'ai veillé à ce que les promontoires soient vides et les champs de foire combles, c'est que j'ai ordonné le mariage des rêveurs, des peintres et des chimistes; c'est que, pour éviter de créer entre nos citoyens ces différences de race morale qui ne peuvent manquer de colorer différemment les hommes aux yeux des dieux, j'ai toujours feint d'attribuer une importance énorme aux délits et dérisoire aux crimes. Rien n'entretient mieux la fixité divine

que la même absence de relief et la même atmosphère égale autour des assassinats et des vols de pain. Je dois reconnaître que sur ce point la justice des tribunaux m'a abondamment secondé. Et toutes les fois où j'ai été obligé de sévir, de là-haut on ne l'a point vu. Aucune de mes sanctions n'a été assez voyante pour permettre aux dieux l'ajustement de leur vengeance. Pas d'exil. Je tue. L'exilé a la même tendance à grimper les chemins escarpés que la coccinelle. Et je ne monte pas mes supplices en évidence. Alors que nos pauvres villes voisines se trahissent elles-mêmes en érigeant leur gibet au faîte des collines, moi je crucifie au fond des vallées. Et maintenant, j'ai tout dit sur Électre...

Le jardinier. — Qu'avez-vous dit?

Égisthe. — Qu'il n'y a plus présentement dans Argos qu'un être pour faire signe aux dieux, et c'est Électre... *(Au mendiant qui s'agite)*... Que se passe-t-il?

Le mendiant. — Il ne se passe rien, mais il vaut mieux que je vous sorte mon histoire maintenant... Dans cinq minutes, comme vous parlez, elle n'aura plus de sens du tout. C'est pour confirmer ce que vous dites! De ces hérissons écrasés, vous en voyez des dizaines qui ont bien l'air d'avoir eu une mort de hérissons. Leur museau aplati par le pied du cheval, leurs piquants éclatés sous la roue, ce sont des hérissons crevés et c'est tout. Ils sont crevés, en raison de la faute originelle des hérissons, qui est de traverser les chemins départementaux ou vicinaux sous prétexte que la limace ou l'œuf de perdrix a plus de goût de l'autre côté, en réalité pour y faire l'amour des hérissons. Cela les regarde. On ne s'en mêle pas. Et soudain vous en trouvez un, un petit jeune, qui n'est pas étendu tout à fait comme les autres, bien moins salement, la petite patte tendue, les babines bien fermées, bien plus digne, et celui-là on a l'impression qu'il n'est pas mort en tant que hérisson, mais qu'on l'a frappé à la place d'un autre, à votre place. Son petit œil froid, c'est votre œil. Ses piquants, c'est votre barbe. Son sang, c'est votre sang. Je les ramasse toujours ceux-là, d'autant plus que ce sont les plus jeunes, les plus tendres à manger. Passé un an, le hérisson ne se sacrifie plus pour l'homme... Vous voyez que j'ai bien compris. Les dieux

se sont trompés, ils voulaient frapper un parjure, un voleur, et ils vous tuent un hérisson... Un jeune...

ÉGISTHE. — Très bien compris.

LE MENDIANT. — Et ce qui est vrai pour les hérissons, c'est vrai pour les autres espèces.

LE PRÉSIDENT. — Bien sûr ! Bien sûr !

LE MENDIANT. — Comment, bien sûr ? C'est complètement faux. Prenez la fouine. Tout président du tribunal que vous êtes, vous n'allez pas prétendre que vous avez vu des fouines mourir pour vous ?

ÉGISTHE. — Vous permettez que nous continuions à parler d'Électre ?

LE MENDIANT. — Parlez ! Parlez ! D'ailleurs, réciproquement, je dois dire que quand vous voyez des hommes morts, beaucoup ont l'air d'être morts pour des bœufs, des porcs, des tortues, et pas beaucoup pour les hommes. Un homme qui a l'air d'être mort pour les hommes, je peux le dire, cela se cherche... Ou même pour son propre compte... On va la voir ?

ÉGISTHE. — Voir qui ?

LE MENDIANT. — Électre... Je voudrais bien la voir avant qu'on la tue.

ÉGISTHE. — Tuer Électre ? Qui parle de tuer Électre ?

LE MENDIANT. — Vous.

LE PRÉSIDENT. — Jamais il n'a été question de tuer Électre !

LE MENDIANT. — Moi, j'ai une qualité. Je ne comprends pas les paroles des gens. Je n'ai pas d'instruction. Je comprends les gens... Vous voulez tuer Électre.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne comprenez pas du tout, inconnu. Cet homme est Égisthe, le cousin d'Agamemnon, et Électre est sa nièce chérie.

LE MENDIANT. — Est-ce qu'il y a deux Électre ? Celle dont il a parlé, qui va tout gâter, et une seconde, qui est sa nièce chérie ?

LE PRÉSIDENT. — Non ! Il n'y en a qu'une.

LE MENDIANT. — Alors, il veut la tuer ! Il n'y a aucun doute. Il veut tuer sa nièce chérie.

LE PRÉSIDENT. — Je vous assure que vous ne comprenez pas !

LE MENDIANT. — Moi, je roule beaucoup. Je connaissais une famille Narsès... Elle, bien mieux que lui... Elle était

malade, elle avalait de l'air... Mais bien mieux que lui. Aucune comparaison.

LE JARDINIER. — Il a bu, c'est un mendiant.

LE PRÉSIDENT. — Il rabâche, c'est un dieu.

LE MENDIANT. — Non. C'est pour vous dire qu'on leur avait donné une petite louve. C'était leur petite louve chérie. Mais un jour, à midi, les petites louves, tout à coup, deviennent de grandes louves... Ils n'ont pas su prévoir le jour... A midi moins deux, elle les caressait. A midi une, elle les étranglait. Lui, ça m'était bien égal !

ÉGISTHE. — Et alors ?

LE MENDIANT. — Alors je passais. J'ai tué la louve. Elle commençait à manger les joues de Narsès. Elle n'était pas dégoûtée. La femme Narsès s'en est tirée. Elle ne va pas mal. Je vous remercie. Vous allez la voir. Elle va venir me chercher tout à l'heure.

ÉGISTHE. — Où est le rapport ?

LE MENDIANT. — Oh ! ne vous attendez pas à voir la reine de Saba. Ça vous vieillit l'œil, les varices.

LE PRÉSIDENT. — On vous demande où est le rapport ?

LE MENDIANT. — Le rapport ? C'est que j'imagine que cet homme, puisqu'il est chef d'état, est quand même plus intelligent que Narsès... La bêtise de Narsès, personne ne peut se la figurer. Narsès, je n'ai jamais pu lui apprendre à fumer un cigare autrement que par le bout allumé... Et les nœuds ? C'est la première chose de savoir faire les nœuds, dans la vie... Si vous faites une boucle là où il faut faire un nœud, et l'inverse, vous êtes perdu. Votre monnaie part, vous prenez froid, vous vous étranglez, votre bateau file ou coince, vous ne pouvez plus retirer vos souliers... Je dis cela pour ceux qui les retirent... Et les lacets ? Songez que Narsès était braconnier...

LE PRÉSIDENT. — Nous vous demandons où est le rapport ?

LE MENDIANT. — Le voilà, le rapport. Si donc cet homme se méfie de sa nièce, s'il sait qu'un de ces jours, tout à coup, elle va faire son signal, comme il dit, elle va commencer à mordre et à mettre la ville sens dessus dessous, et faire monter le prix du beurre, et faire arriver la guerre, et cætera, il n'a pas à hésiter. Il doit la tuer raide avant qu'elle se déclare... Quand se déclare-t-elle ?

LE PRÉSIDENT. — Comment?

LE MENDIANT. — Quel jour, à quelle heure se déclare-t-elle? Quel jour devient-elle louve? Quel jour devient-elle Électre?

LE PRÉSIDENT. — Mais rien ne dit qu'elle deviendra louve.

LE MENDIANT, *désignant Égisthe.* — Si! Lui le pense. Lui le dit.

LE JARDINIER. — Électre est la plus douce des femmes.

LE MENDIANT. — La louve Narsès était la plus douce des louves.

LE PRÉSIDENT. — Cela ne signifie rien, votre mot « se déclarer »!

LE MENDIANT. — Il ne signifie rien, mon mot se déclarer? Qu'est-ce que vous comprenez, alors, dans la vie? Le vingt-neuf de mai, quand vous voyez tout à coup les guérets grouillant de milliers de petites boules jaunes, rouges et vertes, qui voltigent, qui piaillent, qui se disputent chaque ouate de chardon et qui ne se trompent pas, et qui ne volent pas après la bourre du pissenlit, il ne se déclare pas, le chardonneret? Et le quatorze de juin, quand, dans les coudes de rivière, vous voyez sans vent et sans courant deux roseaux remuer, toujours les mêmes, remuer sans arrêt jusqu'au quinze de juin, — et sans bulle, comme pour la tanche et la carpe, — il ne se déclare pas, le brochet? Et ils ne se déclarent pas, les juges comme vous, le jour de leur première condamnation à mort, au moment où le condamné sort, la tête distraite, quand ils sentent passer le goût du sang sur leurs lèvres. Tout se déclare, dans la nature! Jusqu'au roi. Et même la question, aujourd'hui, si vous voulez m'en croire, est de savoir si le roi se déclarera dans Égisthe avant qu'Électre ne se déclare dans Électre. Il faut donc qu'il sache le jour où cela arrivera pour la petite, afin de pouvoir la tuer la veille, au fond d'une vallée, comme il dit, au fond de la plus petite vallée, c'est le plus commode et le moins visible, dans sa baignoire...

LE PRÉSIDENT. — Il est effroyable!

ÉGISTHE. — Tu oublies le mariage, mendiant...

LE MENDIANT. — C'est vrai. J'oublie le mariage. Mais pour tuer quelqu'un, c'est quand même moins sûr que la mort. D'autant qu'une fille comme elle, sensible, avec du retard, et

cætera, elle se déclarera sûrement à la minute où un homme la prendra pour la première fois dans ses bras... Vous la mariez?

ÉGISTHE. — A l'instant, ici même.

LE MENDIANT. — Pas avec un roi d'autre ville, j'espère?

ÉGISTHE. — Je m'en garde. Avec le jardinier.

LE PRÉSIDENT. — Avec ce jardinier.

LE MENDIANT. — Elle l'accepte? Moi, je ne me déclarerais pas dans les bras d'un jardinier. Mais chacun son goût. Moi, je me suis déclaré à Corfou, place de la Fontaine, dans la boulangerie sous les platanes. Il fallait me voir ce jour-là! Dans chaque plateau de la balance je pesais une main de la boulangère. Jamais elles ne pesaient le même poids... Je faisais l'appoint à droite avec de la farine, à gauche avec du gruau... Où habite-t-il, le jardinier!

LE JARDINIER. — En dehors des remparts.

LE MENDIANT. — En village?

LE JARDINIER. — Non. Ma maison est seule.

LE MENDIANT, *à Égisthe.* — Bravo! Je vois votre idée? Elle n'est pas mauvaise. C'est assez facile à tuer, une femme de jardinier. Beaucoup plus facile qu'une princesse en son palais.

LE JARDINIER. — Je vous en prie, qui que vous soyez.

LE MENDIANT. — Tu ne me diras pas qu'on n'enterre pas beaucoup plus vite dans du terreau que dans du marbre?

LE JARDINIER. — Qu'allez-vous imaginer? D'ailleurs, pas une minute elle ne sera hors de ma vue.

LE MENDIANT. — Courbe-toi un peu pour piquer un poireau. Repique-le parce que tu es tombé sur une motte. La mort est passée.

LE PRÉSIDENT. — Inconnu, je ne sais pas si vous vous rendez bien compte du milieu où vous êtes. Vous êtes dans le palais d'Agamemnon, dans la famille d'Agamemnon.

LE MENDIANT. — Je vois ce que je vois, je vois que cet homme a peur, qu'il vit avec la peur, la peur d'Électre.

ÉGISTHE. — Mon cher hôte, ne nous égarons pas. Je ne dissimule point qu'Électre m'inquiète. Je sens que les ennuis et les malheurs abonderont du jour où elle se déclarera, comme tu dis, dans la famille des Atrides. Et pour tous, car tout citoyen est atteint de ce qui frappe la famille royale. C'est

pour cela que je la passe à une famille invisible des dieux, amorphe, et dans laquelle ni ses yeux ni ses gestes n'auront plus de phosphore, où le ravage restera local et bourgeois, à la famille des Théocathoclès.

Le mendiant. — Bonne idée. Bonne idée. Encore faut-il que cette famille soit particulièrement amorphe.

Égisthe. — Elle l'est, et je veillerai à ce qu'elle le demeure. Je veillerai à ce qu'aucun Théocathoclès ne se distingue par le courage. Pour l'intelligence, je leur remets sans appréhension ce soin à eux-mêmes.

Le mendiant. — Méfiez-vous. La petite Agathe n'est pas très mal. La beauté aussi fait signe.

Le président. — Je vous prie de laisser Agathe hors du débat.

Le mendiant. — C'est vrai qu'on peut toujours lui frotter le visage avec du vitriol.

Le président. — Seigneur...

Égisthe. — La cause est entendue.

Le président. — Mais je me place au point de vue du destin même, Égisthe !... Ce n'est quand même pas une maladie !... Croyez-vous donc qu'il soit transmissible !

Le mendiant. — Oui, comme la faim l'est chez les pauvres.

Le président. — J'ai peine à croire qu'il se contente, au lieu d'une famille royale, de notre petit clan obscur, et que, de destin des Atrides, il accepte de devenir destin des Théocathoclès.

Le mendiant. — Sois sans inquiétude. Le cancer royal accepte les bourgeois.

Égisthe. — Président, si tu veux que l'entrée d'Électre dans ta famille ne marque point la disgrâce de ses membres magistrats, veille à ne plus ajouter un mot. Dans une zone de troisième ordre, le destin le plus acharné ne fera que des ravages de troisième ordre. J'en suis personnellement désolé, en raison de la vive estime que je porte aux Théocathoclès, mais la dynastie n'y risquera plus rien, ni l'État, ni la ville.

Le mendiant. — Et l'on pourra bien peut-être la tuer un petit peu aussi, si l'occasion s'en présente.

Égisthe. — J'ai dit... Tu peux aller chercher Clytemnestre et Électre. Elles attendent.

LE MENDIANT. — Ce n'est pas trop tôt. Sans vous faire de reproches, la conversation manquait de femmes.

ÉGISTHE. — Vous allez en avoir deux, et qui parlent.

LE MENDIANT. — Et qui vont se disputer un peu, j'espère?

ÉGISTHE. — On aime parmi les vôtres quand les femmes discutent?

LE MENDIANT. — On adore. Cet après-midi, ils m'ont laissé entrer dans une maison où l'on discutait aussi. C'était bien moins relevé comme discussion. Ça ne se compare pas. Cela n'était pas un complot d'assassins royaux comme ici. On discutait pour savoir si dans les repas d'invités, on doit servir les volailles sans le foie ou avec le foie. Le cou aussi, naturellement. Les femmes étaient enragées. Il a fallu les séparer. Quand j'y songe, c'était quand même bien dur aussi, comme discussion... Le sang a coulé.

## SCÈNE QUATRIÈME

*Les mêmes. Clytemnestre. Électre.*

LE PRÉSIDENT. — Les voici toutes deux.

CLYTEMNESTRE. — Toutes deux est beaucoup dire. Électre n'est jamais plus absente que du lieu où elle est.

ÉLECTRE. — Non. Aujourd'hui, j'y suis.

ÉGISTHE. — Alors, profitons-en. Tu sais pourquoi ta mère t'a menée jusqu'ici?

ÉLECTRE. — Je pense que c'est par habitude. Elle a déjà conduit une fille au supplice.

CLYTEMNESTRE. — Voilà Électre en deux phrases. Pas une parole qui ne soit perfidie ou insinuation.

ÉLECTRE. — Pardonne-moi, mère. L'allusion se présente si facilement dans la famille des Atrides.

LE MENDIANT. — Qu'est-ce qu'elle veut dire? Qu'elle va se fâcher avec sa mère?

LE JARDINIER. — Ce serait la première fois qu'on verrait se fâcher Électre.

LE MENDIANT. — Ça n'en serait que plus intéressant.

ÉGISTHE. — Électre, ta mère t'a avertie de notre décision. Depuis longtemps tu nous inquiètes. Je ne sais si tu t'en

rends compte : tu n'es plus qu'une somnambule en plein jour. Dans le palais et dans la ville, on ne prononce plus ton nom qu'en baissant la voix, tant on craindrait, à le crier, de t'éveiller et de te faire choir...

LE MENDIANT, *criant à tue-tête.* — Électre !

ÉGISTHE. — Qu'y a-t-il ?

LE MENDIANT. — Oh ! pardon, c'est une plaisanterie. Excusez-moi. Mais c'est vous qui avez eu peur et pas elle. Elle n'est pas somnambule.

ÉGISTHE. — Je vous en prie...

LE MENDIANT. — En tout cas, l'expérience est faite. C'est vous qui avez bronché. Qu'est-ce que cela aurait été si j'avais crié tout à coup : Égisthe.

LE PRÉSIDENT. — Laissez notre régent parler.

LE MENDIANT. — Je vais crier Égisthe tout à l'heure, quand on ne s'y attendra pas.

ÉGISTHE. — Il faut que tu guérisses, Électre, quel que soit le remède.

ÉLECTRE. — Pour me guérir, c'est simple. Il suffit de rendre la vie à un mort.

ÉGISTHE. — Tu n'es pas la seule à pleurer ton père. Mais il ne demande pas que ton deuil soit une offense aux vivants. Nous faisons une situation fausse aux morts en les raccrochant à notre vie. C'est leur enlever, s'ils en ont une, leur liberté de mort.

ÉLECTRE. — Il a sa liberté. C'est pour cela qu'il vient.

ÉGISTHE. — Crois-tu vraiment qu'il se plaise à te voir le pleurer, non comme une fille, mais comme une épouse ?

ÉLECTRE. — Je suis la veuve de mon père, à défaut d'autres.

CLYTEMNESTRE. — Électre !

ÉGISTHE. — Veuve ou non, nous fêtons aujourd'hui tes noces.

ELECTRE. — Oui, je connais votre complot.

CLYTEMNESTRE. — Quel complot ! Est-ce un complot de vouloir marier une fille de vingt et un ans ? A ton âge, je vous portais déjà tous les deux dans mes bras, toi et Oreste.

ÉLECTRE. — Tu nous portais mal. Tu as laissé tomber Oreste sur le marbre.

CLYTEMNESTRE. — Que pouvais-je faire ? Tu l'avais poussé.

ÉLECTRE. — C'est faux ! Je n'ai pas poussé Oreste !

CLYTEMNESTRE. — Mais qu'en peux-tu savoir ! Tu avais quinze mois.

ÉLECTRE. — Je n'ai pas poussé Oreste ! D'au-delà de toute mémoire, je me le rappelle. O Oreste, où que tu sois, entends-moi ! Je ne t'ai pas poussé !

ÉGISTHE. — Cela va, Électre.

LE MENDIANT. — Cette fois, elles y sont. Ce serait curieux que la petite se déclare juste devant nous.

ÉLECTRE. — Elle ment, Oreste, elle ment !

ÉGISTHE. — Je t'en prie, Électre...

CLYTEMNESTRE. — Elle l'a poussé. Elle ne savait pas évidemment ce qu'elle faisait, à son âge. Mais elle l'a poussé.

ÉLECTRE. — De toutes mes forces je l'ai retenu. Par sa petite tunique bleue. Par son bras. Par le bout de ses doigts. Par son sillage. Par son ombre. Je sanglotais en le voyant à terre, sa marque rouge au front !

CLYTEMNESTRE. — Tu riais à gorge déployée. La tunique, entre nous, était mauve.

ÉLECTRE. — Elle était bleue. Je la connais, la tunique d'Oreste. Quand on la séchait, on ne la voyait pas sur le ciel.

ÉGISTHE. — Vais-je pouvoir parler ! N'avez-vous pas eu le temps, depuis vingt ans, de liquider ce débat entre vous ?

ÉLECTRE. — Depuis vingt ans, je cherchais l'occasion. Je l'ai.

CLYTEMNESTRE. — Comment n'arrivera-t-elle pas à comprendre que, même de bonne foi, elle peut avoir tort ?

LE MENDIANT. — Elles sont de bonne foi toutes deux. C'est ça la vérité.

LE PRÉSIDENT. — Princesse, je vous en conjure ! Quel intérêt présente maintenant la question ?

CLYTEMNESTRE. — Aucun intérêt, je vous l'accorde.

ÉLECTRE. — Quel intérêt ? Si c'est moi qui ai poussé Oreste, j'aime mieux mourir, j'aime mieux me tuer... Ma vie n'a aucun sens !...

ÉGISTHE. — Va-t-il falloir te faire taire de force ! Êtes-vous aussi folle qu'elle, reine !

CLYTEMNESTRE. — Électre, écoute. Ne nous querellons pas. Voici exactement comme tout s'est passé. Il était sur mon bras droit.

rends compte : tu n'es plus qu'une somnambule en plein jour. Dans le palais et dans la ville, on ne prononce plus ton nom qu'en baissant la voix, tant on craindrait, à le crier, de t'éveiller et de te faire choir...

LE MENDIANT, *criant à tue-tête.* — Électre !

ÉGISTHE. — Qu'y a-t-il ?

LE MENDIANT. — Oh ! pardon, c'est une plaisanterie. Excusez-moi. Mais c'est vous qui avez eu peur et pas elle. Elle n'est pas somnambule.

ÉGISTHE. — Je vous en prie...

LE MENDIANT. — En tout cas, l'expérience est faite. C'est vous qui avez bronché. Qu'est-ce que cela aurait été si j'avais crié tout à coup : Égisthe.

LE PRÉSIDENT. — Laissez notre régent parler.

LE MENDIANT. — Je vais crier Égisthe tout à l'heure, quand on ne s'y attendra pas.

ÉGISTHE. — Il faut que tu guérisses, Électre, quel que soit le remède.

ÉLECTRE. — Pour me guérir, c'est simple. Il suffit de rendre la vie à un mort.

ÉGISTHE. — Tu n'es pas la seule à pleurer ton père. Mais il ne demande pas que ton deuil soit une offense aux vivants. Nous faisons une situation fausse aux morts en les raccrochant à notre vie. C'est leur enlever, s'ils en ont une, leur liberté de mort.

ÉLECTRE. — Il a sa liberté. C'est pour cela qu'il vient.

ÉGISTHE. — Crois-tu vraiment qu'il se plaise à te voir le pleurer, non comme une fille, mais comme une épouse ?

ÉLECTRE. — Je suis la veuve de mon père, à défaut d'autres.

CLYTEMNESTRE. — Électre !

ÉGISTHE. — Veuve ou non, nous fêtons aujourd'hui tes noces.

ELECTRE. — Oui, je connais votre complot.

CLYTEMNESTRE. — Quel complot ! Est-ce un complot de vouloir marier une fille de vingt et un ans ? A ton âge, je vous portais déjà tous les deux dans mes bras, toi et Oreste.

ÉLECTRE. — Tu nous portais mal. Tu as laissé tomber Oreste sur le marbre.

CLYTEMNESTRE. — Que pouvais-je faire ? Tu l'avais poussé.

ÉLECTRE. — C'est faux ! Je n'ai pas poussé Oreste !

CLYTEMNESTRE. — Mais qu'en peux-tu savoir ! Tu avais quinze mois.

ÉLECTRE. — Je n'ai pas poussé Oreste ! D'au-delà de toute mémoire, je me le rappelle. O Oreste, où que tu sois, entends-moi ! Je ne t'ai pas poussé !

ÉGISTHE. — Cela va, Électre.

LE MENDIANT. — Cette fois, elles y sont. Ce serait curieux que la petite se déclare juste devant nous.

ÉLECTRE. — Elle ment, Oreste, elle ment !

ÉGISTHE. — Je t'en prie, Électre...

CLYTEMNESTRE. — Elle l'a poussé. Elle ne savait pas évidemment ce qu'elle faisait, à son âge. Mais elle l'a poussé.

ÉLECTRE. — De toutes mes forces je l'ai retenu. Par sa petite tunique bleue. Par son bras. Par le bout de ses doigts. Par son sillage. Par son ombre. Je sanglotais en le voyant à terre, sa marque rouge au front !

CLYTEMNESTRE. — Tu riais à gorge déployée. La tunique, entre nous, était mauve.

ÉLECTRE. — Elle était bleue. Je la connais, la tunique d'Oreste. Quand on la séchait, on ne la voyait pas sur le ciel.

ÉGISTHE. — Vais-je pouvoir parler ! N'avez-vous pas eu le temps, depuis vingt ans, de liquider ce débat entre vous ?

ÉLECTRE. — Depuis vingt ans, je cherchais l'occasion. Je l'ai.

CLYTEMNESTRE. — Comment n'arrivera-t-elle pas à comprendre que, même de bonne foi, elle peut avoir tort ?

LE MENDIANT. — Elles sont de bonne foi toutes deux. C'est ça la vérité.

LE PRÉSIDENT. — Princesse, je vous en conjure ! Quel intérêt présente maintenant la question ?

CLYTEMNESTRE. — Aucun intérêt, je vous l'accorde.

ÉLECTRE. — Quel intérêt ? Si c'est moi qui ai poussé Oreste, j'aime mieux mourir, j'aime mieux me tuer... Ma vie n'a aucun sens !...

ÉGISTHE. — Va-t-il falloir te faire taire de force ! Êtes-vous aussi folle qu'elle, reine !

CLYTEMNESTRE. — Électre, écoute. Ne nous querellons pas. Voici exactement comme tout s'est passé. Il était sur mon bras droit.

ÉLECTRE. — Sur le gauche!

ÉGISTHE. — Est-ce fini, oui ou non, Clytemnestre?

CLYTEMNESTRE. — C'est fini, mais un bras droit est droit, et non gauche, une tunique mauve est mauve, et non bleue.

ÉLECTRE. — Elle était bleue. Aussi bleue qu'était rouge le front d'Oreste.

CLYTEMNESTRE. — Cela est vrai... Tout rouge. Tu touchas même la blessure du doigt, tu dansais autour du petit corps étendu, tu goûtais en riant le sang...

ÉLECTRE. — Moi! Je voulais me briser la tête contre la marche qui l'avait blessé! J'ai tremblé toute une semaine...

ÉGISTHE. — Silence!

ÉLECTRE. — Je tremble encore!

LE MENDIANT. — La femme Narsès s'attachait le sien avec une bande élastique. Il avait du jeu... Souvent il était de biais, mais il ne tombait pas.

ÉGISTHE. — Cela suffit. Nous verrons bientôt comment Électre portera les siens... Car tu es d'accord, n'est-ce pas? Tu acceptes le mariage?

ÉLECTRE. — J'accepte.

ÉGISTHE. — Je dois t'avouer que les prétendants ne font pas foule autour de toi.

LE MENDIANT. — On dit...

ÉGISTHE. — Que dit-on?

LE MENDIANT. — On dit que vous avez menacé secrètement de mort tous les princes qui pourraient épouser Électre... On dit ça dans la ville.

ÉLECTRE. — Cela tombe bien. Je ne veux aucun prince.

CLYTEMNESTRE. — Et un jardinier, tu en veux un?

ÉLECTRE. — Je sais que vous avez formé tous deux le projet de me marier au jardinier de mon père. J'accepte.

CLYTEMNESTRE. — Tu n'épouseras pas un jardinier.

ÉGISTHE. — Nous en sommes convenus, reine. La parole est donnée.

CLYTEMNESTRE. — Je la reprends. C'était une parole inique. Si Électre est malade, nous la soignerons. Je ne donne plus ma fille à un jardinier.

ÉLECTRE. — Trop tard, mère. Tu m'as donnée.

CLYTEMNESTRE. — Tu oses prétendre à Électre, jardinier?

LE JARDINIER. — Je suis indigne, reine, mais Égisthe l'ordonne.

ÉGISTHE. — Je l'ordonne. Et voici les anneaux. Prends ta femme.

CLYTEMNESTRE. — Tu risques ta vie, jardinier, si tu t'obstines !

LE MENDIANT. — Alors ne t'obstine pas. Moi, j'aime voir mourir les soldats, pas les jardiniers.

CLYTEMNESTRE. — Que dit-il encore, celui-là ? Épouse Électre, jardinier, et tu es tué !

LE MENDIANT. — C'est votre affaire. Mais revenez dans un jardin un an après la mort du jardinier. Vous verrez s'il n'y a pas à dire. Vous verrez ce qu'elle devient la scarole, veuve un an de son jardinier. Ce n'est pas comme les veuves de rois.

CLYTEMNESTRE. — Ce jardin-là n'y perdra rien. Viens, Électre.

LE JARDINIER. — Reine, vous pouvez me refuser Électre, mais ce n'est pas loyal de dire du mal d'un jardin qu'on ne connaît pas.

CLYTEMNESTRE. — Je le connais : un terrain vague, tendu d'épandages...

LE JARDINIER. — Un terrain vague, le jardin le mieux tenu d'Argos !

LE PRÉSIDENT. — S'il se met à vous parler de son jardin, nous n'en sortirons plus !

ÉGISTHE. — Épargne-nous les descriptions !

LE JARDINIER. — La reine me provoque. Je réponds. Il est ma dot, il est mon honneur, mon jardin !

ÉGISTHE. — Peu importe. Assez de querelles !

LE JARDINIER. — Terrain vague ! Il couvre dix arpents de colline, mon jardin, et six de vallée. Non ! Non ! Vous ne me ferez pas taire ! Pas un pouce stérile, n'est-ce pas, Électre? Sur les terrasses, j'ai l'ail et les tomates. Aux pentes, la vigne et les pêchers de plein vent. Dans le plant, les légumes, les fraises et les framboises. Au creux de chaque éboulis un figuier, qui épaule le mur et y tiédit la figue.

ÉGISTHE. — Parfait. Laisse ta figue tiédir, et prends ta femme.

Clytemnestre. — Tout y est sec, je l'ai vu de la route : un crâne pelé. Tu n'auras pas Électre.

Le jardinier. — Tout y est sec ! D'une source que la canicule ne tarit point, s'écoule entre les buis et les platanes, le ruisseau dont j'ai dérivé deux rigoles, l'une sur prairie, l'autre taillée en plein roc. Vous en trouverez des crânes semblables ! Et des épandages pareils ! En ce début de printemps tout n'est que jacinthe et narcisse. Je n'ai jamais vu sourire Électre, mais c'est dans mon jardin que j'ai reconnu sur son visage ce qui ressemble le plus au sourire !

Clytemnestre. — Regarde si elle sourit en ce moment.

Le jardinier. — Moi j'appelle cela le sourire d'Électre.

Clytemnestre. — Le sourire à ta main sale, à tes ongles noirs...

Électre. — Cher jardinier...

Le jardinier. — Mes ongles noirs? Voilà que mes ongles sont noirs ! Ne la croyez pas, Électre. Vous tombez bien mal, reine, aujourd'hui. Car j'ai passé ce matin ma maison à la chaux, de manière qu'aucune trace n'y demeure des mulots, et de cela mes ongles sont sortis, non pas noirs, comme vous voulez bien le dire, mais lunés de blanc.

Égisthe. — Cela va, jardinier.

Le jardinier. — Je sais, je sais que cela va. Et mes mains sont sales. Regardez. Voilà des mains sales ! Des mains que j'ai justement lavées après avoir retiré les morilles et les oignons pendus, pour que rien n'entête la nuit d'Électre... Moi je coucherai dans le hangar, Électre, d'où je surveillerai toute menace à votre sommeil, qu'elle vienne du hibou en fraude, de l'écluse ouverte, ou du renard qui fourrage la haie, sa tête grossie d'une poule. J'ai dit...

Électre. — Merci, jardinier.

Clytemnestre. — Et ainsi vivra Électre, fille de Clytemnestre et du roi des rois, à voir dans les plates-bandes son époux circuler, deux seaux aux mains, centre d'un cercle de barrique !

Égisthe. — Et elle y pleurera les morts tout à son aise. Prépare dès demain tes semis d'immortelles.

Le jardinier. — Et elle y évitera l'angoisse, le tourment, et peut-être le drame. Je ne connais guère les êtres, reine,

mais je connais les saisons. Il est temps, juste temps dans notre ville, de transplanter le malheur. Ce n'est pas sur notre pauvre famille que l'on greffera les Atrides, mais sur les saisons, sur les prairies, sur les vents. J'ai idée qu'ils n'y perdront rien.

LE MENDIANT. — Laissez-vous convaincre, reine. Vous ne voyez donc pas qu'il y a dans Égisthe je ne sais quelle haine qui le pousse à tuer Électre, à la donner à la terre. Par une espèce de jeu de mots, il se trompe, il la donne à un jardin. Elle y gagne. Elle y gagne la vie... *(Égisthe s'est levé.)* Quoi? J'ai eu tort, hein, de dire cela?

ÉGISTHE, *à Électre et au jardinier.* — Approchez tous les deux!

CLYTEMNESTRE. — Électre, je t'en prie.

ÉLECTRE. — C'est vous qui l'avez voulu, mère!

CLYTEMNESTRE. — Je ne le veux plus. Tu vois bien que je ne le veux plus.

ÉLECTRE. — Pourquoi ne le veux-tu plus? Tu as peur? Trop tard.

CLYTEMNESTRE. — Que faut-il donc te dire pour te rappeler qui je suis, qui tu es?

ÉLECTRE. — Il faut me dire que je n'ai pas poussé Oreste.

CLYTEMNESTRE. — Fille stupide!

ÉGISTHE. — Vont-elles recommencer!

LE MENDIANT. — Oui, oui, qu'elles recommencent.

CLYTEMNESTRE. — Et injuste! Et obstinée! Laisser tomber Oreste! Jamais je ne casse rien! Jamais je ne laisse échapper un verre ou une bague... Je suis si stable que les oiseaux se posent sur mes bras... De moi on s'envole, on ne tombe pas... C'est justement ce que je me disais, quand il a perdu l'équilibre : Pourquoi, pourquoi la malchance veut-elle qu'il ait eu sa sœur près de lui?

ÉGISTHE. — Elles sont folles!

ÉLECTRE. — Et moi je me disais, dès que je l'ai vu glissant : au moins si c'est une vraie mère, elle va se courber pour amortir la chute. Ou elle va se plier, ou se voûter, pour créer une pente, pour le rattraper avec ses cuisses ou ses genoux. On va voir s'ils deviennent prenants, s'ils comprennent, les cuisses et les genoux altiers de ma mère! On en doutait! On va le voir!

CLYTEMNESTRE. — Tais-toi.

ÉLECTRE. — Ou elle va s'incliner en arrière, de façon que le petit Oreste glisse d'elle comme un enfant de l'arbre où il a déniché un nid. Ou elle va tomber, pour qu'il ne tombe pas, pour qu'il tombe sur elle. Tous les moyens dont une mère dispose pour recueillir son fils, elle les a encore. Elle peut encore être une courbe, une conque, une pente maternelle, un berceau. Mais elle est restée figée, dressée, et il a chu tout droit, du plus haut de sa mère !

ÉGISTHE. — La cause est entendue, Clytemnestre, nous partons !

CLYTEMNESTRE. — Qu'elle se souvienne ainsi de ce qu'elle a vu à quinze mois, de ce qu'elle n'a pas vu ! Jugez du reste !

ÉGISTHE. — Qui la croit, qui l'écoute, excepté vous !

ÉLECTRE. — Qu'il soit tant de moyens pour empêcher un fils de tomber, j'en vois mille encore, et qu'elle n'ait rien fait !

CLYTEMNESTRE. — Le moindre mouvement et c'est toi qui tombais.

ÉLECTRE. — C'est bien ce que je dis. Tu raisonnais. Tu calculais. Tu étais une nourrice, pas une mère !

CLYTEMNESTRE. — Ma petite Électre....

ÉLECTRE. — Je ne suis pas ta petite Électre. A frotter ainsi tes deux enfants contre toi, ta maternité se chatouille et s'éveille. Trop tard.

CLYTEMNESTRE. — Je t'en supplie.

ÉLECTRE. — C'est cela ! Ouvre les bras tout grands. Voilà comme tu as fait ! Regardez tous ! C'est juste ce que tu as fait !

CLYTEMNESTRE. — Partons, Égisthe...

*Elle sort.*

LE MENDIANT. — J'ai idée qu'elle aussi a peur, la mère.

ÉGISTHE, *au mendiant.* — Vous dites, vous?

LE MENDIANT. — Moi, je ne dis rien. Je ne dis jamais rien... A jeun, je parle. A jeun, on n'entend que moi... Mais j'ai bu un peu aujourd'hui...

## SCÈNE CINQUIÈME

*Électre. Le mendiant. Le jardinier. L'étranger. Agathe Théocathoclès.*

AGATHE. — Voici le bon moment... Égisthe n'est plus là. Disparais, jardinier !

LE JARDINIER. — Que veux-tu dire ?

AGATHE. — Disparais, et vite. Cet homme prend ta place.

LE JARDINIER. — Ma place auprès d'Électre !

L'ÉTRANGER. — Oui, c'est moi qu'elle épouse.

ÉLECTRE. — Lâchez ma main !

L'ÉTRANGER. — De ma vie plus jamais.

AGATHE. — Au moins regardez-le, Électre ! Avant de s'échapper des bras d'un homme, on regarde au moins comment il est fait ! Je vous assure que vous y gagnez.

ÉLECTRE. — Jardinier ! Au secours !

L'ÉTRANGER. — Je n'ai pas de compte à te rendre, jardinier. Mais regarde-moi en face. Tu es un expert pour les genres et les espèces... Regarde mon espèce dans mes yeux. C'est cela. Regarde-la bien de tes pauvres yeux sans race. De ce regard des humbles, qui est un mélange de dévouement, de chassie et de crainte, de cette prunelle délavée et stérile des pauvres gens, qui ne secrète plus ni sous le soleil, ni sous le malheur, inspecte, et vois si je peux m'effacer devant toi... Parfait... Donne-moi ton anneau... Merci...

ÉLECTRE. — Agathe, ma cousine ! Aidez-moi ! Je vous jure que je ne dirai rien ! De vos rendez-vous, de vos ruptures, je vous jure que je ne dirai rien !

AGATHE, *emmenant le jardinier.* — Viens... Les Théocathoclès sont sauvés. Que les Atrides se débrouillent...

LE MENDIANT. — Elle court. Ainsi regagne le dessous de sa pierre le petit cloporte qui a eu la menace du jour.

## SCÈNE SIXIÈME

*Électre. L'étranger. Le mendiant.*

L'ÉTRANGER. — Toi, ne te débats pas.

ÉLECTRE. — Je me débattrai jusqu'à la mort.

L'ÉTRANGER. — Le crois-tu ? Tout à l'heure, tu vas me prendre de toi-même dans tes bras.

ÉLECTRE. — Pas d'insulte !

L'ÉTRANGER. — Dans une minute tu vas m'embrasser.

ÉLECTRE. — Honte à vous qui profitez de deux infamies.

L'ÉTRANGER. — Vois pourtant comme j'ai confiance, je te lâche...

ÉLECTRE. — Adieu pour toujours !

L'ÉTRANGER. — Non ! Je vais te dire un mot et tu vas revenir vers moi, toute douce.

ÉLECTRE. — Quel est ce mensonge ?

L'ÉTRANGER. — Un seul mot et tu vas sangloter dans mes bras. Un seul mot, mon nom...

ÉLECTRE. — Il n'est plus au monde qu'un nom qui puisse m'attirer vers un être.

L'ÉTRANGER. — C'est celui-là. C'est le mien.

ÉLECTRE. — Tu es Oreste !

ORESTE. — O ingrate sœur, qui ne me reconnais qu'à mon nom !

*Clytemnestre apparaît.*

## SCÈNE SEPTIÈME

*Clytemnestre. Électre. Oreste. Le mendiant.*

CLYTEMNESTRE. — Électre !

ÉLECTRE. — Ma mère !

CLYTEMNESTRE. — Reprends ta place au palais. Quitte ce jardinier. Viens.

ÉLECTRE. — Le jardinier n'est plus ici, ma mère.

CLYTEMNESTRE. — Où est-il ?

ÉLECTRE. — Il m'a cédé à cet homme.

CLYTEMNESTRE. — A quel homme ?

ÉLECTRE. — A cet homme-là, qui maintenant est mon mari.

CLYTEMNESTRE. — L'heure n'est pas aux plaisanteries. Viens.

ÉLECTRE. — Comment venir ? Cet homme me tient la main.

CLYTEMNESTRE. — Hâte-toi.

ÉLECTRE. — Tu sais, mère, ces étrivières que l'on passe aux jambes des pouliches pour les empêcher de courir. Cet homme me les passe aux chevilles.

CLYTEMNESTRE. — Cette fois, j'ordonne. Que la nuit te trouve dans ta chambre. Viens.

ÉLECTRE. — Justement. Comment abandonner mon mari, le soir de ma nuit de noces !

CLYTEMNESTRE. — Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ?

ÉLECTRE. — Il ne te répondra pas. Ce soir, la bouche de mon mari m'appartient, avec toutes ses paroles.

CLYTEMNESTRE. — D'où venez-vous ? Qui est votre père ?

ÉLECTRE. — S'il y a mésalliance, elle ne sera pas grande.

CLYTEMNESTRE. — Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Qu'y a-t-il à me braver dans vos yeux ?... Et votre mère, qui était-elle ?

ÉLECTRE. — Il ne l'a jamais vue.

CLYTEMNESTRE. — Elle est morte ?

ÉLECTRE. — C'est peut-être ce que tu vois dans ses yeux, qu'il n'a jamais vu sa mère. Il est beau, n'est-ce pas ?

CLYTEMNESTRE. — Oui... Il te ressemble.

ÉLECTRE. — Que notre première heure de mariage nous ait donné cette ressemblance qui ne vient qu'aux vieux époux, cela promet, n'est-ce pas, mère ?

CLYTEMNESTRE. — Qui êtes-vous ?

ÉLECTRE. — Que t'importe ! Jamais homme n'a été moins à toi.

CLYTEMNESTRE. — Quel qu'il soit, qui que vous soyez, étranger, ne vous prêtez pas à ce caprice. Ou plutôt aidez-moi. Si vous êtes digne d'Électre, nous verrons demain. Je convaincrai Égisthe... Mais jamais nuit ne m'a semblé moins propice. Laisse cet homme, Électre.

ÉLECTRE. — Trop tard, ses bras me tiennent.

CLYTEMNESTRE. — Tu sais rompre le fer, quand tu veux.

ÉLECTRE. — Le fer, oui ; ce fer, non.

CLYTEMNESTRE. — Que t'a-t-il dit contre ta mère pour que tu l'acceptes ainsi ?

ÉLECTRE. — Nous n'avons encore eu le temps de parler ni de ma mère, ni de la sienne. Disparais, nous commencerons.

ORESTE. — Électre !

ÉLECTRE. — Voilà tout ce qu'il peut dire. Quand j'enlève ma main de sa bouche, il dit mon nom sans arrêt. On ne peut de lui obtenir autre chose. O mon mari, puisque ta bouche est libre, embrasse-moi !

CLYTEMNESTRE. — Quelle honte ! Ainsi c'était cette folie le secret d'Électre !

ÉLECTRE. — Devant ma mère, embrasse-moi.

CLYTEMNESTRE. — Adieu. Mais je ne te croyais pas fille à te donner au premier passant venu.

ÉLECTRE. — Moi non plus. Mais j'ignorais ce que c'est, le premier baiser venu.

*Exit Clytemnestre.*

## SCÈNE HUITIÈME

*Électre. Oreste. Le mendiant.*

ORESTE. — Pourquoi hais-tu à ce point notre mère, Électre ?

ÉLECTRE. — Ne parle pas d'elle, surtout pas d'elle. Imaginons une minute, pour notre bonheur, que nous ayons été enfantés sans mère. Ne parle pas.

ORESTE. — J'ai tout à te dire.

ÉLECTRE. — Tu me dis tout par ta présence. Tais-toi. Baisse les yeux. Ta parole et ton regard m'atteignent trop durement, me blessent. Souvent je souhaitais, si jamais un jour je te retrouvais, de te retrouver dans ton sommeil. Retrouver à la fois le regard, la voix, la vie d'Oreste, je n'en puis plus. Il eût fallu que je m'entraîne sur une forme de toi, d'abord morte, peu à peu vivante. Mais mon frère est né comme le soleil, une brute d'or à son lever... Ou que je sois aveugle, et que je regagne mon frère sur le monde à tâtons... O joie d'être aveugle, pour la sœur qui retrouve son frère ! Vingt ans mes mains se sont égarées sur l'ignoble ou sur le médiocre, et voilà qu'elles touchent un frère. Un frère où tout est vrai. Il pourrait y avoir, insérés dans cette tête, dans ce corps, des fragments suspects, des fragments faux. Par un merveilleux hasard, tout est fraternel dans Oreste, tout est Oreste !

ORESTE. — Tu m'étouffes.

ÉLECTRE. — Je ne t'étouffe pas... Je ne te tue pas... Je te caresse. Je t'appelle à la vie. De cette masse fraternelle que j'ai à peine vue dans mon éblouissement, je forme mon frère avec tous ses détails. Voilà que j'ai fait la main de mon frère, avec son beau pouce si net. Voilà que j'ai fait la poitrine de mon frère, et que je l'anime, et qu'elle se gonfle et expire,

en donnant la vie à mon frère. Voilà que je fais son oreille. Je te la fais petite, n'est-ce pas, ourlée, diaphane comme l'aile de la chauve-souris?... Un dernier modelage, et l'oreille est finie. Je fais les deux semblables. Quelle réussite, ces oreilles! Et voilà que je fais la bouche de mon frère, doucement sèche, et je la cloue toute palpitante sur son visage... Prends de moi ta vie, Oreste, et non de ta mère!

ORESTE. — Pourquoi la hais-tu?... Écoute!

ÉLECTRE. — Qu'as-tu? Tu me repousses? Voilà bien l'ingratitude des fils. Vous les achevez à peine, et ils se dégagent, et ils s'évadent.

ORESTE. — Quelqu'un nous surveille, de l'escalier...

ÉLECTRE. — C'est elle, c'est sûrement elle. C'est la jalousie ou la peur. C'est notre mère.

LE MENDIANT. — Oui, oui, c'est bien elle.

ÉLECTRE. — Elle se doute que nous sommes là, à nous créer nous-mêmes, à nous libérer d'elle. Elle se doute que ma caresse va t'entourer, te laver d'elle, te rendre orphelin d'elle... O mon frère, qui jamais pourra me donner le même bienfait?

ORESTE. — Comment peux-tu ainsi parler de celle qui t'a mise au monde! Je suis moins dur pour elle, qui l'a été tant pour moi!

ÉLECTRE. — C'est justement ce que je ne peux supporter d'elle, qu'elle m'ait mise au monde. C'est là ma honte. Il me semble que par elle je suis entrée dans la vie d'une façon équivoque et que sa maternité n'est qu'une complicité qui nous lie. J'aime tout ce qui, dans ma naissance, revient à mon père. J'aime comme il s'est dévêtu, de son beau vêtement de noces, comme il s'est couché, comme tout d'un coup pour m'engendrer il est sorti de ses pensées et de son corps même. J'aime à ses yeux son cerne de futur père, j'aime cette surprise qui remua son corps le jour où je suis née, à peine perceptible, mais d'où je me sens issue plus que des souffrances et des efforts de ma mère. Je suis née de sa nuit de profond sommeil, de sa maigreur de neuf mois, des consolations qu'il prit avec d'autres femmes pendant que ma mère me portait, du sourire paternel qui suivit ma naissance. Tout ce qui est de cette naissance du côté de ma mère, je le hais.

ORESTE. — Pourquoi détestes-tu les femmes à ce point?

ÉLECTRE. — Ce n'est pas que je déteste les femmes, c'est que je déteste ma mère. Et ce n'est pas que je déteste les hommes, je déteste Égisthe.

ORESTE. — Mais pourquoi les hais-tu?

ÉLECTRE. — Je ne le sais pas encore. Je sais seulement que c'est la même haine. C'est pour cela qu'elle est si lourde, pour cela que j'étouffe. Que de fois j'ai essayé de découvrir que je haïssais chacun d'une haine spéciale! Deux petites haines, cela peut se porter encore dans la vie. C'est comme les chagrins. L'un équilibre l'autre. J'essayais de croire que je haïssais ma mère parce qu'elle t'avait laissé tomber enfant; Égisthe, parce qu'il te dérobait ton trône. C'était faux. En fait, j'avais pitié de cette grande reine, qui dominait le monde, et soudain, terrifiée, humble, laissait échapper un enfant comme une aïeule hémiplégique. J'avais pitié de cet Égisthe, cruel, tyran, et dont le destin était de mourir un jour misérablement sous tes coups... Tous les motifs que je trouvais de les haïr me les laissaient au contraire humains, pitoyables, mais dès que les haines de détail avaient bien lavé, paré, rehaussé ces deux êtres, au moment où vis-à-vis d'eux je me retrouvais douce, obéissante, une vague plus lourde et plus chargée de haine commune s'abattait à nouveau sur eux. Je les hais d'une haine qui n'est pas à moi.

ORESTE. — Je suis là. Elle va cesser.

ÉLECTRE. — Crois-tu? Autrefois je pensais que ton retour me libérerait de cette haine. Je pensais que mon mal venait de ce que tu étais loin. Je me préparais pour ta venue à ne plus être qu'un bloc de tendresse, de tendresse pour tous, de tendresse pour eux. J'avais tort. Mon mal, en cette nuit, vient de ce que tu es près. Et toute cette haine que j'ai en moi, elle te rit, elle t'accueille, elle est mon amour pour toi. Elle te lèche comme le chien la main qui va le découpler. Je sens que tu m'as donné la vue, l'odorat de la haine. La première trace, et maintenant, je prends la piste... Qui est là? C'est elle?

LE MENDIANT. — Non. Non! Vous oubliez l'heure. Elle est remontée. Elle se déshabille.

ÉLECTRE. — Elle se déshabille. Devant son miroir, contemplant longuement Clytemnestre, notre mère se déshabille.

Notre mère que j'aime parce qu'elle est si belle, dont j'ai pitié à cause de l'âge qui vient, dont j'admire la voix, le regard... Notre mère que je hais.

ORESTE. — Électre, sœur chérie ! Je t'en supplie, calme-toi.

ÉLECTRE. — Alors, je prends la piste, je pars ?

ORESTE. — Calme-toi.

ÉLECTRE. — Moi. Je suis toute calme. Moi ? Je suis toute douce. Et douce pour ma mère, si douce... C'est cette haine pour elle qui gonfle, qui me tue.

ORESTE. — A ton tour, ne parle pas. Nous verrons demain pour la haine. Laisse-moi goûter ce soir, ne fût-ce qu'une heure, la douceur de cette vie que je n'ai pas connue et que pourtant je retrouve.

ÉLECTRE. — Une heure. Va pour une heure...

ORESTE. — Le palais est si beau, sous la lune... Mon palais... Toute la puissance de notre famille à cette heure en émane... Ma puissance... Laisse-moi dans tes bras imaginer de quel bonheur ces murs auraient pu être l'écluse, avec des êtres plus sensés et plus calmes. O Électre, que de noms dans notre famille étaient au départ doux, tendres, et devaient être des noms de bonheur !

ÉLECTRE. — Oui, je sais : Médée, Phèdre.

ORESTE. — Ceux-là même, pourquoi pas ?

ÉLECTRE. — Électre, Oreste...

ORESTE. — Pour ceux-là n'est-il pas temps encore ? Je viens pour les sauver.

ÉLECTRE. — Tais-toi ! La voilà !

ORESTE. — Voilà qui ?

ÉLECTRE. — Celle qui porte ce nom de bonheur : Clytemnestre.

## SCÈNE NEUVIÈME

*Électre. Oreste. Clytemnestre, puis Égisthe.*

CLYTEMNESTRE. — Électre ?

ÉLECTRE. — Ma mère ?

CLYTEMNESTRE. — Quel est cet homme ?

ÉLECTRE. — Devine.

CLYTEMNESTRE. — Laisse-moi voir son visage.

ÉLECTRE. — Si tu ne le vois point à distance, tu le verras encore moins de près.

CLYTEMNESTRE. — Électre, cessons notre guerre. Si vraiment tu veux cet homme pour mari, j'accepte. Pourquoi ce sourire? N'est-ce pas moi qui ai voulu que tu aies un mari?

ÉLECTRE. — Pas du tout. Tu as voulu que je sois femme.

CLYTEMNESTRE. — Quelle est la différence?

ÉLECTRE. — Tu as voulu que je sois dans ton camp. Tu as voulu ne pas avoir perpétuellement devant toi le visage de celle qui est ta pire ennemie.

CLYTEMNESTRE. — Celui de ma fille?

ÉLECTRE. — Celui de la chasteté.

ORESTE. — Électre...

ÉLECTRE. — Laisse-moi... Laisse-moi... J'ai pris la piste.

CLYTEMNESTRE. — Chasteté! Cette fille que rongent les désirs nous parle de la chasteté. Cette fille qui, à deux ans, ne pouvait voir un garçon sans rougir. C'est parce que tu voulais embrasser Oreste, si tu tiens à le savoir, que tu l'as jeté hors de mes bras!

ÉLECTRE. — Alors j'avais raison. Alors tu m'en vois fière. Cela en valait la peine.

*Trompettes. Rumeurs. Apparitions aux fenêtres. D'une galerie, Égisthe se penche.*

ÉGISTHE. — Vous êtes là, reine?

LE MENDIANT. — Oui. Elle est là.

ÉGISTHE. — Grande nouvelle, reine, Oreste n'était pas mort. Il s'est évadé. Il se dirige vers Argos.

CLYTEMNESTRE. — Oreste!

ÉGISTHE. — J'envoie à sa rencontre mes hommes les plus sûrs. Tout ce qui m'est fidèle, je le poste autour des murs... Vous vous taisez?

CLYTEMNESTRE. — Oreste revient?

ÉGISTHE. — Il revient pour reprendre le trône de son père, pour m'empêcher d'être régent, vous d'être reine... Des émissaires à lui circulent et préparent une émeute. Rassurez-vous. A tout je mettrai bon ordre... Qui est en bas, avec vous?

CLYTEMNESTRE. — Électre.

ÉGISTHE. — Et son jardinier?

LE MENDIANT. — Et son jardinier.

ÉGISTHE. — Vous ne cherchez plus à les séparer, je pense? Vous voyez que mes craintes étaient justes! Vous êtes d'accord, maintenant?

CLYTEMNESTRE. — Non. Je ne cherche plus.

ÉGISTHE. — Qu'ils ne sortent pas du palais. J'ai donné ordre que les portes soient closes jusqu'au retour des soldats... Pour eux surtout... Tu m'entends, jardinier?

ÉLECTRE. — Nous ne sortirons pas.

ÉGISTHE. — Vous, reine, remontez. Regagnez votre chambre. Il est tard et le conseil se réunit à l'aurore... Je vous souhaite bonne nuit.

ÉLECTRE. — Merci, Égisthe.

ÉGISTHE. — Je parle à la reine, Électre. L'heure n'est pas à la dérision. Montez, reine!

CLYTEMNESTRE. — Au revoir, Électre.

ÉLECTRE. — Au revoir, mère.

*Elle va, et se retourne.*

CLYTEMNESTRE. — Au revoir, mari de ma fille.

*Elle monte lentement l'escalier.*

LE MENDIANT. — On en voit, dans les familles! On voit tout!

ÉLECTRE. — Qui a parlé?

LE MENDIANT. — Personne! Personne n'a parlé. Vous pensez que quelqu'un va parler dans un moment pareil.

## SCÈNE DIXIÈME

*Électre. Oreste. Le mendiant.*

ORESTE. — Dis-la moi, Électre! Dis-la moi!

ÉLECTRE. — Te dire quoi?

ORESTE. — Ta haine. La raison de ta haine. Tu la connais maintenant. Tout à l'heure, en parlant à Clytemnestre, tu t'es presque évanouie dans mes bras. On eût dit de joie ou d'horreur.

ÉLECTRE. — C'était de joie et d'horreur... Es-tu fort ou faible, Oreste?

ORESTE. — Dis-moi ton secret, et je vais le savoir.

ÉLECTRE. — Je ne connais pas mon secret encore. Je n'ai que le début du fil. Ne t'inquiète pas. Tout va suivre... Méfie-toi. La voilà.

*Apparaît au fond Clytemnestre.*

## SCÈNE ONZIÈME

*Électre. Clytemnestre. Oreste. Le mendiant.*

CLYTEMNESTRE. — Ainsi c'est toi, Oreste?

ORESTE. — Oui, mère, c'est moi.

CLYTEMNESTRE. — C'est doux, à vingt ans, de voir une mère?

ORESTE. — Une mère qui vous a chassé, triste et doux.

CLYTEMNESTRE. — Tu la regardes de bien loin.

ORESTE. — Elle est ce que j'imaginais.

CLYTEMNESTRE. — Mon fils aussi. Beau. Souverain. Et pourtant je m'approche.

ORESTE. — Moi non. A distance c'est une splendide mère.

CLYTEMNESTRE. — Qui te dit que de près sa splendeur subsiste?

ORESTE. — Ou sa maternité?... C'est bien pour cela que je reste immobile.

CLYTEMNESTRE. — Un mirage de mère, cela te suffit?

ORESTE. — J'ai eu tellement moins jusqu'à ce jour. A ce mirage du moins je peux dire ce que je ne dirai jamais à ma vraie mère.

CLYTEMNESTRE. — Si le mirage le mérite, c'est déjà cela. Que lui dis-tu?

ORESTE. — Tout ce que je ne te dirai jamais. Tout ce qui, dit à toi, serait mensonge.

CLYTEMNESTRE. — Que tu l'aimes?

ORESTE. — Oui.

CLYTEMNESTRE. — Que tu la respectes?

ORESTE. — Oui.

CLYTEMNESTRE. — Que tu l'admires?

ORESTE. — Sur ce point seul, mirage et mère peuvent partager.

CLYTEMNESTRE. — Pour moi, c'est le contraire. Je n'aime pas le mirage de mon fils. Mais que mon fils soit lui-même devant moi, qu'il parle, qu'il respire, je perds mes forces.

ORESTE. — Songe à lui nuire, tu les retrouveras.

CLYTEMNESTRE. — Pourquoi es-tu si dur? Tu n'as pas l'air cruel, pourtant. Ta voix est douce?

ORESTE. — Oui. Je ressemble point par point au fils que j'aurais pu être. Toi aussi d'ailleurs! A quelle mère admirable tu ressembles en ce moment! Si je n'étais pas ton fils, je m'y tromperais.

ÉLECTRE. — Alors, pourquoi parlez-vous tous deux? Que penses-tu gagner, mère, à cette ignoble coquetterie maternelle! Puisqu'au milieu de la nuit, des haines, des menaces, s'est ouvert une minute ce guichet qui permet à la mère et au fils de s'entrevoir, profitez-en, et refermez-le. La minute est écoulée.

CLYTEMNESTRE. — Pourquoi si vite. Qui te dit qu'une minute d'amour maternel suffise à Oreste?

ÉLECTRE. — Tout me dit que toi tu n'as pas droit, dans ta vie, à plus d'une minute d'amour filial. Tu l'as eue. Et comble... Quelle comédie joues-tu! Va-t-en...

CLYTEMNESTRE. — Très bien. Adieu.

UNE PETITE EUMÉNIDE, *apparaissant derrière les colonnes.* — Adieu, vérité de mon fils.

ORESTE. — Adieu.

SECONDE PETITE EUMÉNIDE. — Adieu, mirage de ma mère.

ÉLECTRE. — Vous pouvez vous dire au revoir. Vous vous reverrez.

## SCÈNE DOUZIÈME

*Électre et Oreste endormis. Les petites Euménides. Le mendiant. Les Euménides ont maintenant douze ou treize ans.*

...PREMIÈRE PETITE EUMÉNIDE. — Ils dorment. A notre tour de jouer Clytemnestre et Oreste. Mais pas comme eux le jouent. Jouons-le vraiment!

LE MENDIANT, *à lui-même, mais à voix haute.* — C'est l'histoire de ce poussé ou pas poussé que je voudrais...

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Toi, laisse-nous jouer ! Nous jouons !

*Les trois petites Euménides se placent dans les positions qu'avaient les acteurs de la scène précédente et jouent en parodie.*

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — Ainsi c'est toi, Oreste ?

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Oui, mère, c'est moi.

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — Tu viens pour me tuer, pour tuer Égisthe ?

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Première nouvelle.

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — Pas pour ta sœur... Tu as déjà tué, mon petit Oreste ?

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Ce qu'on tue quand on est bon... Une biche... Comme en plus de bon, j'étais pitoyable, j'ai tué le faon aussi, pour qu'il ne soit pas orphelin... Tuer ma mère, jamais. Ce serait un parricide.

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — C'est avec cette épée que tu les as tués ?

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Oui, elle coupe le fer. Tu juges, pour le faon ! Elle l'avait si bien traversé qu'il n'avait rien senti.

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — Je n'ai aucune arrière-pensée. Je ne veux pas t'influencer... Mais si une épée comme celle-là tuait ta sœur, nous serions bien tranquilles !

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Tu veux que je tue ma sœur ?

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — Jamais. Ce serait un fratricide. L'idéal serait que l'épée la tue toute seule. Qu'elle sorte un jour du fourreau, comme cela, et qu'elle la tue toute seule. Moi j'épouserais tranquillement Égisthe... Nous te rappellerions. Il prend de l'âge, Égisthe. Tu lui succéderais bien vite... Tu serais le roi Oreste.

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Une épée ne tue pas toute seule. Il faut un assassin.

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — Évidemment. Je devrais le savoir. Mais je parle pour le cas où les épées tueraient toutes seules. Les redresseurs de tort sont le mal du monde. Et ils ne s'améliorent pas en vieillissant, je te prie de le croire. Alors que les criminels sans exception deviennent vertueux, eux, sans exception, deviennent criminels. Non, vraiment ! Il y a une belle occasion en ce moment pour une épée qui penserait toute

seule, qui se promènerait toute seule, qui tuerait toute seule. Toi, on te marierait à la seconde fille d'Alcmène, celle qui a ces belles dents, celle qui rit. Tu serais le marié Oreste.

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Je ne veux tuer ni ma sœur que j'aime, ni ma mère que je déteste...

PREMIÈRE EUMÈNIDE. — Je sais. Je sais. En un mot, tu es faible et tu as des principes !

TROISIÈME EUMÉNIDE. — Alors pourquoi parlez-vous tous deux? Puisque au milieu de la nuit, des haines, des menaces, la lune s'élève, le rossignol chante, enlève ta main de la poignée de ton épée, Oreste, pour voir ce qu'elle aura l'intelligence de faire toute seule !

PREMIÈRE EUMÉNIDE. — C'est cela, enlève... Elle bouge, mes amies... Elle bouge !

DEUXIÈME EUMÉNIDE. — Il n'y a pas de doute. C'est une épée qui pense... Elle pense tellement qu'elle est à demi sortie !

ORESTRE, *endormi*. — Électre !

LE MENDIANT. — Allez, circulez, les chouettes ! Vous les réveillez !

ÉLECTRE, *endormi*. — Oreste !

## SCÈNE TREIZIÈME

*Électre. Oreste. Le mendiant.*

LE MENDIANT. — C'est l'histoire de ce poussé ou pas poussé que je voudrais bien tirer au clair. Car, selon que c'est l'un ou l'autre, c'est la vérité ou le mensonge qui habite Électre, soit qu'elle mente sciemment, soit que sa mémoire devienne mensongère. Moi, je ne crois pas qu'elle ait poussé. Regardez-la : à deux pouces au-dessus du sol, elle tient son frère endormi aussi serré qu'au-dessus d'un abîme. Il va rêver qu'il tombe, évidemment, mais cela vient du cœur, elle n'y est pour rien. Tandis que la reine a une ressemblance : elle ressemble à ces boulangères qui ne se baissent même pas pour ramasser leur monnaie, et aussi à ces chiennes griffonnes qui étouffent leur plus beau petit pendant leur sommeil. Après, elles le lèchent comme la reine vient de lécher Oreste,

mais on n'a jamais fait d'enfant avec la salive. On voit l'histoire comme si l'on y était. Tout s'explique, si vous supposez que la reine s'est mis une broche en diamants et qu'un chat blanc est passé. Elle tient Électre sur le bras droit, car la fille est déjà lourde ; elle tient le bébé sur l'autre, un peu éloigné d'elle, pour qu'il ne s'égratigne pas à la broche ou qu'il ne la lui enfonce pas dans la peau... C'est une épingle à reine, pas une épingle à nourrice... Et l'enfant voit le chat blanc, c'est magnifique, un chat blanc, c'est de la vie blanche, c'est du poil blanc : ses yeux le tirent, et il bascule... Et c'est une femme égoïste. Car, de toutes façons, en voyant chavirer l'enfant, elle n'avait pour le retenir qu'à libérer son bras droit de la petite Électre, à lancer la petite Électre au loin sur le marbre, à se ficher de la petite Électre. Qu'elle se casse la gueule, la petite Électre, pourvu que vive et soit intact le fils du roi des rois ! Mais elle est égoïste. Pour elle, la femme compte autant que l'homme, parce qu'elle en est une ; le ventre autant que la souche, parce qu'elle est un ventre ; elle ne songe pas une seconde à détruire cette fille à ventre pour sauver ce fils à souche, et elle garde Électre. Tandis que voyez Électre. Elle s'est déclarée dans les bras de son frère. Et elle a raison. Elle ne pouvait trouver d'occasion meilleure. La fraternité est ce qui distingue les humains. Les animaux ne connaissent que l'amour... les chats, les perruches, et cætera ; ils n'ont de fraternité que le pelage. Pour trouver des frères, ils sont obligés d'aimer les hommes, de faire la retape aux hommes... Qu'est-ce qu'il fait, le petit canard, quand il se détache de la bande des canards, et, de son petit œil tendre pétillant sur sa joue inclinée de canard, vient nous regarder, nous autres humains, manger ou bricoler? C'est qu'il sait que c'est nous son frère l'homme et son frère la femme. J'en ai pris ainsi à la main, des petits canards, je n'ai plus eu qu'à leur tordre le cou, parce qu'ils s'approchaient avec leur fraternité, parce qu'ils essayaient de comprendre ce que je faisais, moi leur frère, à couper ma croûte de fromage en y rajoutant de l'oignon. Frère des canards, voilà notre vrai titre, car cette petite tête qu'ils plongent dans la vase pour barboter têtards et salamandres, quand ils la dressent vers l'homme, toute mordorée et bleue, elle n'est

plus que propreté, intelligence et tendresse — immangeable d'ailleurs, la cervelle exceptée... Moi, je me charge de leur apprendre à pleurer, à des têtes de canard !... Électre n'a donc pas poussé Oreste ! Ce qui fait que tout ce qu'elle dit est légitime, tout ce qu'elle entreprend sans conteste. Elle est la vérité sans résidu, la lampe sans mazout, la lumière sans mèche. De sorte que si elle tue, comme cela menace, toute paix et tout bonheur autour d'elle, c'est parce qu'elle a raison ! C'est que si l'âme d'une fille, par le plus beau soleil, se sent un point d'angoisse, si elle renifle, dans les fêtes et les siècles les plus splendides, une fuite de mauvais gaz, elle doit y aller ; la jeune fille est la ménagère de la vérité, elle doit y aller jusqu'à ce que le monde pète et craque dans les fondements des fondements et les générations des générations, dussent mille innocents mourir la mort des innocents pour laisser le coupable arriver à sa vie de coupable ! Regardez les deux innocents. C'est ce qui va être le fruit de leurs noces : remettre à la vie pour le monde et les âges un crime déjà périmé et dont le châtiment lui-même sera un pire crime. Comme ils ont raison de dormir pendant cette heure qu'ils ont encore ! Laissons-les. Moi je vais faire un tour. Je les réveillerai. J'éternue toujours trois fois quand la lune prend sa hauteur, et éternuer dans ses mains, c'est prendre un risque effroyable. Mais vous tous qui restez, taisez-vous, inclinez-vous !... C'est le premier repos d'Électre !... C'est le dernier repos d'Oreste !

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

*(A suivre.)*

# VISAGE

Votre visage, de ciel et de campagne heureuse, qui fut entre mes mains un fruit, un bien jaloux, je l'avais d'abord interrogé, meurtri, comme le fait tout homme du visage de son tourment, pour l'épuiser, et tenter d'en forcer les mensonges. J'ai fini par le regarder en lui-même, ainsi qu'un organisme, une fleur animale subissant sous mes yeux les mystères du plaisir, du sommeil, du retour aux lumières, les épanouissements, les transes, les tumultes du sang, et aussi distante de moi que si déjà des épaisseurs de terre nous avaient aveuglés l'un sur l'autre.

Nous étions alors à l'hôtel de l'Adelsberg, pour notre dernière villégiature d'hiver. Peut-être la lumière froide, celle des fleurs du givre, aida-t-elle à ma lucidité, m'éclaira-t-elle sur vous-même et sur mes propres traits. Vous souvenez-vous de la chambre 365, les jours de notre année d'agonie, et de mes supplices du soir ? Vous vous y soumettiez sans les comprendre. Bien que la clarté crue vous fît mal, vous me laissiez attirer vers vous la lampe de chevet :

— Je veux voir quelque chose — vous disais-je.

Le fil, tordu et retordu en tresse, résistait. La lampe braquée sur vous comme un feu de salle d'opérations, vous fermiez les yeux une seconde, puis vous supportiez mon regard. Je relâchais la lampe. Le fil renouait sa tresse. Vous aviez un rire de jeune fille flattée par un amour dément. Vous me croyiez encore possédé par la jalousie, ou abîmé dans une

dévotion sordide, une maniaque étude de plaisir. Au vrai, libéré du désir, je l'étais aussi à pareil moment de l'amour et de sa misère. Le charme était dissous qui m'attachait à votre chair comme si j'avais dû en recevoir la vie. Je me relevais de ma servitude et je pouvais vous regarder glisser à la fatigue et au sommeil.

Alors, venait l'heure abîmée qui, me penchant jusqu'à l'angoisse sur vos traits, allait me donner le contact avec la réalité de chair de nos visages, m'apprendre leur destin de plantes vivaces ou ingrates, d'êtres heureux ou condamnés. Moi-même, j'allais prendre conscience de mon propre masque, arriver à un pressentiment plus sûr que celui des diseuses de sort. Car, en vous, sur vos traits étendus comme une douce terre, je reconnaissais le miracle de la jeunesse, je faisais passer mes nuages et mon ombre. Peut-être aurais-je pu, tout aussi bien, trouver sur un masque d'adolescent le même miroir renversé, en recevoir les mêmes clartés, le même sentiment de bien perdu. Encore eût-il fallu quelque raison d'angoisse, le même tête-à-tête, la même curiosité d'un visage source de plaisir et de peine, et en avoir désespéré.

Afin de mieux vous tenir, vous soumettre à une attention dont j'éprouvais déjà sous le joug de mes sourcils la force d'affouillement, je m'allongeais sur vous, doucement, pesamment. Après quelques tressaillements, votre corps apaisé redevenait inerte. N'entretenant plus avec le dehors que ses échanges de plante lasse, baignant dans les lacs de la chaleur sombre, les transmissions de la terre et du ciel, et les radiations du silence, il commençait sa descente au sommeil. Seul, votre cœur heurtait le mien d'une pulsation étouffée qui, en d'autres temps, m'eût donné l'illusion d'être greffé sur lui. Mais, si étroite qu'elle fût, pareille étreinte ne me procurait plus alors que la prise dont j'avais besoin : immobilité d'objet sous le verre optique, adhérence qui, me faisant respirer du même mouvement que vous, du même souffle, m'aurait permis de mieux surprendre sur vos traits les messages et les énigmes de la vie, pour le cas où ils auraient dépendu d'un rythme transmissible par la seule chair.

Ainsi, pesant sur vous, vous tenant prisonnière, je prenais votre visage entre mes paumes ouvertes, je l'enchâssais de

mes doigts jusqu'à la tendre dépression des tempes. Vos yeux battaient, puis s'ouvraient et se dilataient, avec une lenteur effrayée. Vus ainsi à regard portant, agrandis, ils avaient l'étendue des mers grises, des étoiles et des écueils noirs, une profondeur qui semblait ouvrir sur un autre ciel. J'en restais transi du fond des orbites à la nuque. Par lentes ondes, froides à me faire pâlir, un éther plus subtil que l'iode marin, la liqueur du soleil des neiges, les essences des fleurs achevant de mourir et la fumée des cigarettes qui suspendait encore autour de nous ses stratus bleuâtres, un éther monté de vos yeux pénétrait les miens, s'insinuait sous ma chair, courant la résille des capillaires. Incapable de le respirer plus longtemps sans me perdre, je fermais vos yeux de mes lèvres, afin de rompre l'envoûtement. Je forçais vos paupières à se clore, j'en paralysais le tressaillement de bête captive.

Maintenant que je suis assez lucide pour faire le départ des choses, je suis sûr de devoir à la chaude palpitation de vos paupières sous mes lèvres, à la résistance de vos cils rigides, mon initiation et le commencement de ma sagesse. De même qu'il me suffisait de fermer vos yeux pour en finir avec leur mirage, de même je n'avais qu'à en augmenter le diaphragme pour conjurer le charme de leur faux ciel. Du bout des doigts, je relevais en effet vos paupières, je les tenais écartelées, avec l'air d'apprêter un châtiment chinois, ou de clouer un papillon d'herbier. Et c'en était fait de l'étendue céleste ou marine, des magnétiques profondeurs et de l'amour. C'en était fait du philtre et de la blessure. Vos yeux d'écorchée, mis à nu, s'exorbitaient dans leur relief d'œil de verre que rien n'émeut, dans leur stupeur écarquillée.

Vos yeux, sources de mon tourment, fontaines de ma vie, vos yeux émouvants de brume et de soleil en mer, avec leurs feux, leurs signaux, leurs écueils, leurs levants, leurs assombrissements, leurs puissances et leurs astres, comment pouvaient-ils ainsi se vitrifier, se suspendre, muer leurs transparences et leurs abîmes, et le ciel qu'ils semblaient voir et annoncer, en cette dureté glacée, cette hébétude? Leurs prunelles, arrondies sur le blanc bleuté de la sclérotique — bleu persistant de votre enfance vouée à Marie — n'étaient plus, avec leur diaphragme, leur lentille et leur corps vitré

qu'un objectif inhumain. Elles n'appelaient plus qu'un désir, celui de les cacher, qu'une angoisse, celle de les mettre au repos, comme les miennes lorsqu'elles auront trouvé la stupeur dernière, et qu'elles supplieront vos doigts de les fermer.

L'apparition était monstrueuse, insoutenable. Vous secouiez vous-même la tête :

— Vous me faites mal.

Je relâchais vos paupières. Les larmes étaient aussitôt venues les défendre, et vous aviez l'air de pleurer. Mais j'avais entrevu l'horreur de l'inanimé, la minceur du seuil qui nous en sépare et nous sauve, la fragilité vulnérable de notre image. Je venais de pressentir la vertu fugace du leurre, et à quelle matière mouvante, superficielle, à quelle vibration, quelle limite tient le sort de nos mystères. Vos magies, puisqu'il suffisait pour les exorciser de fixer vos paupières, se réduisaient donc au jeu de rideau dont vos yeux recevaient leurs émotions et leurs lumières. Tant de pouvoirs n'étaient donc qu'illusion, puisqu'il suffisait de l'écartement de deux membranes pour les détruire, de leur retour sur elles-mêmes pour les susciter à nouveau ? Je ne sais pas d'expérience où se représente mieux le malentendu de notre figure, et sa condition chancelante. Si la seule immobilisation d'une membrane de chair peut ainsi nous ôter toute apparence d'âme, comment croire, quelle foi fonder sur un visage et sur nous? Moi-même, il me semblait que je n'avais qu'à ouvrir, dilater fortement mes paupières pour sentir la stupeur de l'inanimé m'envahir. Peut-être une contraction insolite du masque suffirait-elle à tuer jusqu'à notre être. Peut-être les dieux sont-ils là.

Vous aussi, vous saviez qu'en ombrant le soir vos paupières avec le fard gris pailleté dont le grain scintillait à chaque battement de vos cils, vous rendiez vos yeux plus émouvants. Si je cherchais de quelle conjonction ils tenaient leurs pouvoirs, leur divinité, j'hésitais entre des éléments stables ou fugitifs, mais tous charnels : leur candide dessin, l'accent bridé des commissures, la palpitation et la longueur des cils, l'ombre fardée et la meurtrissure du cerne. Mais, de toute façon, leur charme insaisissable tenait aux seuls miracles du mouvement et de la ligne, du changement des éclairages,

et de la façon dont le champ pigmenté des prunelles était coupé par les paupières, ou modifié par les dilatations de la pupille obscure et de sa nuit. Magie plus incertaine qu'un effet de nuages. Une piqûre, comme celle que vous aviez reçue un soir, une tuméfaction suivie de larmoiement, et le miracle était ruiné.

Ainsi, vos yeux de mer et d'étoiles — de quel mot essayer de poursuivre leurs phosphorences et leur sillage, leur voyage d'âmes vers d'autres mondes ? — vos yeux devaient leurs pouvoirs et leurs astres à la seule animation du voile des paupières, aux humeurs salées et brillantes qui leur permettent de glisser. J'aurais dû le comprendre plus tôt. J'aurais peut-être été sauvé de mes transes et de mes prisons. Vous vous mettiez à rire, sur votre mode discret, silencieux. Vous pensiez à votre journée du lendemain sur les champs de neige de la Waldau.

Je le savais, et c'est pourquoi j'aimais surprendre votre joie. D'où naissait-elle, de quels replis? Je ne la suivais que depuis son émotion sur votre visage, au moment où le rire plissait et relevait vos paupières inférieures. L'apparition était si merveilleuse que j'en restais confondu. La seule contraction d'un muscle, le seul mouvement vers le haut de votre paupière fardée suffisait à illuminer vos yeux d'enfant, à transir de gentillesse leurs eaux grises. L'expression du bonheur chimère se matérialisait par la grâce de quelques fibres. Tout se passait une fois de plus comme si un dieu artisan m'avait dit : « L'âme et les charmes, mais ils sont à la portée de tes doigts. Tu peux les faire et les défaire. » La vie apparaissait, prête à s'évaporer, sur un seuil mouvant capable de décider de ses signes, et ses messages spirituels semblaient obéir à des mécanismes.

Vous me deveniez encore plus étrangère. De votre visage à votre être, où était donc le passage, et où était l'abîme? Peut-être n'y avait-il d'autre abîme que la minceur de vos paupières. Le rire affleurant à vos yeux, ride d'eau sur un sable doré, frisson d'un corps défait par une lassitude heureuse, pure contraction de la chair, comment avait-il pu avoir sur moi des puissances surnaturelles, comment avais-je pu fondre à sa chaleur, en souffrir ? Le même plissement de

paupières devait répondre en vous à mille conditions obscures. La même mimique pouvait remercier toutes les formes du bien-être, trahir la gratitude d'une plante abritée, d'un organisme accordé aux astres et aux rayons, d'un monde au cœur duquel je ne comptais que pour une part infime. Je le pense aujourd'hui. Mais, dans nos nuits de l'Adelsberg, j'étais encore tout entier à la stupeur de voir surgir et s'évanouir vos faux mystères. Car, pour effacer votre rire, je n'avais qu'à toucher, abaisser de l'ongle vos paupières inférieures. Je tarissais leur tendresse heureuse, leur joie, comme si elles avaient été à portée de blessure, si l'âme eût battu à l'air libre, aussi meurtrissable qu'une chair. J'avais envie de vous demander si, d'un seul coup, vous ne vous sentiez pas devenir malheureuse. Mais vous m'auriez pris pour un fou.

Abandonnant vos tempes, vos yeux qui se fermaient avec une douceur blessée, mes mains glissaient alors vers les lobules de l'oreille, autre accès aux centres sensibles, autre diaphragme encore ému des derniers bruits : un radio écoutant un navire en mer, le cri de nocturne du chemin de fer à crémaillère dans la courbe de la Waldau. Je cherchais, sous les rouleaux de vos cheveux plus odorants que les foins, les narcisses coupés, la souple dureté de conque de l'hélix. Vous n'attendiez plus rien de moi. Sans doute, dès ce moment-là, votre écoute était-elle tournée vers les murmures intérieurs de la seconde vie, de l'autre condition de l'être. Pourquoi acceptons-nous sans vaciller l'aliénation nocturne, nous qui tremblons devant l'angoisse et les seuils indiscernables de la folie? Mais vous vous débattiez, comme un jeune chien s'ébroue en reprenant pied. Car mes doigts faisaient à vos oreilles une douloureuse rumeur de mer. J'effleurais vos joues, et les ailes du nez, soulevées par la montée du souffle, l'odeur des violettes mourantes, et des cigarettes brisées dans leur poussière de tabac. Mes doigts suivaient ensuite le chemin de l'aile du nez à la lèvre, court chemin creusé par un sillon doux, rénitent. Même lasse et presque engourdie, vous ne pouviez pas supporter la lenteur de l'approche sans un tressaillement, un léger assèchement de la pulpe des lèvres. N'importe quelle main aurait eu le même pouvoir, suscité le même réflexe.

Vous vous plaigniez :

— Laissez-moi, je suis fatiguée.

Vous vous raidissiez sur la nuque pour m'échapper, vous libérer de mon poids. Mais votre voix basse, écrasée, mêlée mon souffle, je ne l'entendais désormais que comme une bration de cordes, vibration transmise et modifiée, nouveau mystère de ce masque jusque-là inconnu, et respirant mal. Vos dents brillantes et durement serties, inaltérables, je les voyais pareilles aux pierres de lune insensibles à la flamme. Sauvant vos lèvres de l'affaissement, elles vous séparaient de la vieille femme que vous serez. Mais elles-mêmes, elles demandaient le secours de vos lèvres aussi instamment que vos yeux celui des paupières et des cils. Je n'ai jamais eu le cœur de les découvrir, de les dénuder. J'en imaginais trop le déchaussement, je les voyais dans leur longueur intolérable, sur la branche décapée du squelette. Il leur fallait pour leurs magies l'attrait de vos lèvres fardées, et, de même qu'à vos prunelles, un diaphragme qui les fît valoir. Je fermais les yeux afin de les oublier, et, les doigts enfoncés dans le foisonnement de vos cheveux, destinés eux aussi à vous survivre, vous prenant sous la nuque ainsi qu'une blessée, je portais votre visage à mes lèvres.

Je reprends, après un long défaut de courage. J'ai failli vous appeler. Tout aurait donc été inutile, et vaine la sagesse que j'avais cru mériter? Vous m'aviez pourtant enseigné un secret singulier : mouvement de cils pour vos yeux marins, mouvement de lèvres pour vos dents vierges, vos philtres ne venaient jamais que d'un jeu de voiles charnels. Nuit après nuit, entre les accalmies et les tourments de la forêt, j'avais ainsi surpris les sortilèges de votre visage, de son enveloppe de chair, aussi mince que le carton des masques morts. J'avais vu sa cire sensible obéir aux réflexes d'une musculature subtile, et, par ses réactions, son enregistrement continu, son rayonnement et ses décharges, animer elle-même une effigie que l'on dit inspirée par les esprits.

Le miracle n'affectait même pas toute l'épaisseur du masque. Se sublimant encore, il intéressait une limite plus ténue, elle-même vivante et mortelle, le tissu de la peau, sans lequel nous ne voudrions voir, ni toucher aucune « chair ». Entre

la réalité de l'écorché, sa chair baignée de lymphe, ses ligaments, ses bandelettes, et votre visage émouvant, seule la peau faisait écran. Seule elle assurait vos magies. Si essentielle que la moindre de ses plaies peut en finir avec l'amour. La vôtre était d'une fille du sud. Fortement pigmentée et mate, d'un ton qui ne laissait transparaître ni les parcours, ni les marées du sang, ni les vases bleuâtres des fonds, elle tapissait, elle finissait une chair vivace et ressuscitant à plaisir, dans une continuelle et invisible mue, ses cellules chaque jour mortes. Vous aviez la sagesse de ne pas la faire ronger par le soleil des champs de neige. Elle n'avait certes pas besoin d'être brunie, elle brillait d'elle-même, drue, soyeuse, serrée, grain sans défaut. Du même ivoire mat et chaud sur toute l'étendue de votre corps, elle trouvait son animation sous l'effet des muscles mineurs, des génies de votre visage. Elle affinait son tissu vers les tempes, sous les paupières, dans les dépressions où elle recouvrait les accès richement innervés ouverts aux transmissions obscures des fluides. C'était elle qui diaphragmait vos regards et vos voix, qui irradiait votre nimbe.

J'étais tenté de la révérer comme le sorcier, elle qui pouvait feindre les mouvements de l'âme, et, peut-être, se passer d'elle. Mais à peine croyais-je le saisir que le mystère se dérobait encore, reprenait de la profondeur. Votre peau ne vivait, en effet, que par la chair secrète, pulpe interdite au jour et révélée par les seules blessures, terre qui en nourrissait le grain brillant, l'huile subtile. Émotion, sensibilité, mimique, tout venait en elle de l'aveugle milieu vivant, bas-fond de fièvre et de ténèbre, marais de floraisons, d'algues marines qu'elle protégeait, et dérobait à la lumière. Tout procédait, corps et esprit, des infimes végétations salines fourmillant en vous, et plus miraculeuses dans leurs drames et dans leur destin que les organismes perceptibles. Rien de vous, ni de votre horoscope ne pouvait se déchiffrer ailleurs. La beauté même et l'âme de votre visage y puisaient droit leurs sources et leurs racines. Mais, de l'obscure épaisseur charnelle, de son foisonnement de myriades d'êtres, il ne m'était possible de sentir que la pulsation, la chaleur, la fièvre latente.

Ce fut là que se brisèrent mes deux vies. Depuis longtemps

libérée, vous respiriez. J'avais rabattu l'abat-jour, qui cernait tendrement vos yeux. Moi-même, libéré de vous, je ne vous prenais plus que pour votre réalité de chair. Vos yeux près de se fermer, s'ils étaient beaux, je ne devais en accuser que votre jeunesse, l'amour de vivre qui vous transportait, et non pas des lumières qu'ils auraient ouvertes sur l'au-delà. L'autre monde? Mais y a-t-il un monde plus secret, plus métaphysique et refusé que la cité charnelle? La plénitude, la rénitence de vos lèvres et de vos joues ne trahissaient que la fermeté des tissus, la rapidité, la richesse d'un sang pur. Votre visage portait le sceau d'un goût à vivre, d'un bonheur, d'un accord avec les radiations des magnétismes inconnus dont j'avais déjà, certaines nuits, pressenti l'action infinie et obscure. Vous n'étiez pas belle à la façon morte d'une image, mais comme peut l'être un animal au poil lustré, aux formes rondes, une plante vivace et saine. Vous aviez la luxuriance des frondaisons gorgées de chlorophylle et de soleil. Vous n'étiez que rythme heureux, parfaite osmose, plaisir dont seules les comédies que nous nous jouons nous-mêmes pouvaient dissimuler le courant cruel. Certaines fois, au moment de vous endormir, vous étiez prise de faim. Il vous fallait du raisin. Une grappe était toujours à glacer dans un verre.

Vous finissiez par fermer les yeux, envahie par la drogue de la fatigue et les fumées.

— Éteignez... laissez-moi dormir.

Une expression de gentillesse désarmée, un dernier rire des paupières annonçaient votre sommeil de petite fille. Pour ne pas le troubler plus longtemps, je me détachais lentement de vous, je dégageais ma main. Vous retombiez, plus fatiguée qu'après l'amour. Alors fondait sur vous la mort par le dehors. Elle tirait vos paupières, à la différence de la vraie, qui les ouvre parce qu'elle n'a plus à leur ménager le repos. Vous aviez alors, endormie, un rayonnement qui, à lui seul, m'eût prouvé que votre joie ne venait pas du monde, mais de vous et de votre jeunesse. A pareille heure, en effet, aucun malentendu n'était plus possible, car vous ne receviez plus de l'extérieur que les afflux indispensables à la vie dite « végétative ». Je n'avais pas besoin, pour m'assurer de votre

état de survie, de toucher votre tempe et d'y sentir battre la douce violence du sang. Le frémissement du drame caché courait votre masque fermé. Rien, ni même vos yeux, ne me séparait plus de votre réalité indépendante et sourde. Votre chaleur prodigue se communiquait à ma chair. Mais j'avais la sensation d'être aussi seul qu'au jour de la mort.

JOSEPH PEYRÉ

---

# EN LISANT M. LÉON BLUM

## I

*La Jeunesse. — La « Conque » et « le Banquet ».*
*Un esthète en 1892. — Sous le signe de Stendhal et de Disraeli.*

L'œuvre écrite de M. Léon Blum est considérable. On s'en fait une idée tout à fait incomplète si l'on se limite aux quelque dix volumes qu'il a publiés. Quelques-uns de ceux-ci sont des recueils d'articles publiés dans *Comœdia* ou *le Matin* ; mais le nombre de ces livres eût très aisément doublé si M. Blum avait groupé tous les articles qu'il a fait paraître dans des journaux et dans des revues. Dans la période d'avant-guerre, M. Blum a donné des études à la *Grande Revue*, à la *Renaissance Latine* et à la *Revue de Paris*, où a paru, entre autres, son *Stendhal* (et, pendant la guerre, la série consacrée à la *Réforme Gouvernementale*, qui n'était pas signée). Mais c'est surtout dans la *Revue Blanche* qu'il y a profit à rechercher les études de M. Blum. La plupart d'entre elles, en effet, n'ont pas été « reprises » en volume et la collection de la *Revue Blanche* ne figure pas dans toutes les bibliothèques. Elle est fort utile à consulter : on y trouve ce que les manchettes de journaux appelleraient un « Léon Blum inconnu », qui n'écrit pas seulement des articles critiques (bien que sa signature s'inscrive au-dessous d'innombrables chroniques bibliographiques), mais aussi des nouvelles, des souvenirs, des dialogues philosophiques, avant

d'en venir, *in termino*, à des études sociales ou politiques.

Après la guerre, M. Blum ne collabore plus que rarement à des revues. Il participe à la politique active et réserve sa prose au *Populaire*. Ce travail de journaliste politique représente pour lui une forme d'activité nouvelle, car, officiellement tout au moins, sa collaboration à *l'Humanité*, en 1904, avait été limitée à la littérature.

Nous tenterons ici, en utilisant ces divers textes, de remonter de l'œuvre à l'homme et de restituer sa continuité à une évolution qui mène du dandysme à la direction du parti socialiste et à la présidence du Conseil. C'est la méthode que M. Blum lui-même a employée dans son *Stendhal*, où il s'est proposé « d'étudier un cas littéraire par les procédés du romancier étudiant un personnage vivant, de pénétrer jusqu'aux systèmes de sentiments et d'idées qui forment les particularités propres du modèle et peuvent livrer son secret, comme une formule livre le secret d'un parfum ».

*
* *

M. Blum est né à Paris en 1872. « Je suis par ma naissance un « très petit bourgeois » a écrit M. Blum dans cette revue en 1924. D'après M. Gunther, qui lui a consacré récemment une étude dans le *Strand*, il est le fils du « fabricant de soieries bien connu de la rue du Quatre-Septembre ». M. Blum a fait ses études à Charlemagne, puis à Henri-IV, où il a eu comme professeur de philosophie, Bergson. Un de ses condisciples fut André Gide. M. André Dintzer, qui a publié sur M. Blum une brochure que l'on vend aujourd'hui au rayon des brochures de propagande à la librairie du *Populaire*, nous conte que les deux jeunes gens « qui devaient s'illustrer chacun à sa manière » descendaient souvent ensemble le Boul'Mich. Et, pour prouver la bonté de M. Blum, M. Dintzer ajoute : « Le futur leader socialiste ne refusait jamais un prospectus à ces malheureux clochards qui, pour gagner vingt sous, distribuent aux passants des prospectus. Gide s'étonnait, mais il était habitué aux fantaisies de son condisciple ». (?).

En 1890, Léon Blum fut reçu à Normale. Il préparait l'agré-

gation de philosophie. Mais la poésie le préoccupait autant que la métaphysique : il songeait à fonder, avec Pierre Louÿs, une revue poétique, *la Conque*. La sympathie que lui témoignait Louÿs le flattait beaucoup. « Je remercie, dit-il dans une lettre qu'il lui adresse à cette époque, le camarade inconnu qui nous a pour la première fois secrètement liés l'un à l'autre. » Par la suite, M. Blum s'est souvenu du nom de ce camarade inconnu. « André Gide, a-t-il écrit récemment, avait été le condisciple de Pierre Louÿs à l'École Alsacienne avant de devenir le mien à Henri-IV. S'étant lié tour à tour avec lui et avec moi, il nous avait liés l'un avec l'autre. Tous trois ensemble, pendant ma dernière année de lycée, nous avons fondé le petit recueil poétique intitulé *la Conque* où Paul Valéry publia ses premiers vers. »

En fait, *la Conque* ne parut qu'en 91, c'est-à-dire à un moment où M. Blum avait quitté non seulement le lycée, mais même l'École Normale. Quelles ont été les raisons de ce départ? M. Dintzer l'explique ainsi : « Sans doute fut-il rebuté par la médiocrité du professorat, par la perspective d'aller enseigner la philosophie à Digne ou à Chambéry. » Ce dédain est bien grand-bourgeois. Quoi qu'il en soit, M. Blum, qui, en réalité, avait échoué à son examen de licence, s'orienta vers le Droit et prépara le Conseil d'État. Il y fut reçu, comme auditeur, en 1895.

Dans l'intervalle il avait écrit de nombreux essais, des poèmes. *La Conque* n'avait pas prolongé son existence au delà de l'année de sa naissance. Elle ne visait pas du reste à devenir une revue permanente. « *La Conque* paraîtra en douze livraisons, du 15 mars au 1er septembre 1891 » lisait-on sur le premier numéro. C'était une publication de grand luxe et réservée à une petite élite. Chaque livraison était tirée à cent exemplaires. Exemplaires numérotés, imprimés sur papier de Hollande. L'abonnement était de 100 francs, ce qui représenterait aisément 600 francs d'aujourd'hui. Les livraisons groupent des poèmes de Leconte de Lisle, Mallarmé, Hérédia, Verlaine, Valéry, Gide et Mauclair. Il y a des poèmes de M. Blum dans tous les numéros, sauf un ; nous y reviendrons tout à l'heure.

Sur les cendres de *la Conque* naquit, l'année suivante,

à la librairie Rouquette, *le Banquet*, publication plus modeste par le prix (1 franc), mais qui ne devait pas non plus durer plus d'une année. *Le Banquet* publiait de la prose et des vers ; Marcel Proust, Jacques Bizet, Robert Dreyfus, Louis de la Salle étaient les principaux collaborateurs. Je ne sache pas que M. Blum ait joué dans la fondation même de la Revue un rôle aussi important que pour *la Conque*. Aussi sa collaboration y est-elle moins fréquente. Elle se limite à deux poésies et à un poème. Déjà, au reste, il commençait à travailler dans la revue des frères Natanson, à la *Revue Blanche*.

*
* *

Ces poèmes, ces premiers articles nous révèlent un jeune bourgeois d'une sensibilité extrême, tourmenté par un vif désir d'aimer et d'être aimé, désir contrarié par la conviction intellectuelle que l'amour est impossible. La première prose que M. Blum donna au *Banquet* est, de ce point de vue, instructive. C'est une *Méditation sur le suicide d'un de mes amis*.

La raison même du suicide de l'ami apparaissait à M. Blum assez mystérieuse. « *Pauvre Maxime... Ta mort prématurée étonnera les psychologues. Tu n'avais pas la naïveté par laquelle* (sic) *on se tue souvent à ton âge.* » Si Maxime s'est tué parce qu'il n'avait plus assez d'argent pour se payer des filles, M. Blum estime qu'il a eu tort. Il faudrait, en effet, en conclure que Maxime avait trouvé « dans les bras « de ces filles » l'entier amour de l'âme ou même l'amour des sens et la jouissance physique ». Mais alors, si Maxime avait eu cette bonne fortune, c'est au « nombre des bienheureux » qu'il eût dû lui-même se placer. « Nous qui cherchons la passion sans la trouver et à qui l'extase même des sens est inconnue, nous t'eussions suivi d'un œil d'envie. » Mais, à la vérité, en y réfléchissant, M. Blum trouve cette hypothèse inadmissible. Sans doute Maxime avait-il une sensibilité telle qu'il percevait faiblement les sensations agréables et vivement les sensations pénibles. « Si vraiment ton malheur était si profond,

certes, je te loue hautement, ami perdu, de t'être dérobé à l'existence. »

Mais une nouvelle vague de réflexions conduit M. Blum vers d'autres conjectures. « Tu jouissais sans doute de notre impuissance à jouir ! » Voilà le mal cardinal, celui que ressent M. Blum lui-même, mais à la morsure duquel il oppose plus de force d'âme que le pauvre Maxime. « Ah ! pauvre ami, à ton âge déjà l'impossibilité de t'émouvoir, l'indifférence perpétuelle, les sens atrophiés et la sensibilité inerte ! Nous sommes aussi malheureux que toi, cher enfant ; mais comme rien ne peut nous tenter, le Néant, la Mort et le Repos éternel ne nous tentent pas plus que le reste. Et c'est pourquoi nous ne songeons pas au suicide. Mais c'est peut-être la culture intellectuelle qui te manquait. »

Sur l'impossibilité d'aimer, M. Blum formule son opinion, un mois plus tard, d'une manière plus explicite. « Au sens où l'on se plaisait jadis à entendre le mot amour, il faut nous résigner à n'aimer jamais. On n'aime plus. La passion est morte, et jusqu'au prochain Jean-Jacques. » Par bonheur, si la passion est morte, M. Blum se croit en mesure d'offrir à son lecteur « d'exquises revanches ». C'est à l'amitié qu'il songe, l'amitié avec les femmes, amitié qui ne saurait du reste engager très loin, « *car nous ne pouvons jamais chérir que nous-mêmes.* »

« Il ne faut point douter que la différence même des sexes ne prête à ce commerce beaucoup de sa grâce particulière. Ce besoin d'épanchement et de câlinerie qui, pour les âmes fines, est une des conditions de l'amitié, s'y donne cours avec un peu de gêne et plus de charme... On en arrive à mépriser l'amour qui se manifeste grossièrement par des baisers et des étreintes quand cette tendance si purement sentimentale se nourrit de coups d'œil amis, d'efforts pour se comprendre et du plaisir de se trouver ensemble. » Cette amitié sera particulièrement douce, si elle a pour objet des jeunes filles. « On ne saurait imaginer de penchant plus esthétique que l'amitié pour une jeune fille sincère. »

La culture de ce sentiment esthétique a de nombreux avantages. En initiant une jeune fille aux plaisirs délicats de l'art, en lui parlant livres et musique « *on jouit délicieusement de*

*sa supériorité et de l'admiration de son élève.* » D'autre part, on voit naître en soi un utile sentiment de coquetterie. « Ce n'est pas pour un ami qu'on prendrait un soin assidu de sa coiffure et qu'on calculerait si les fleurs d'une boutonnière correspondent au teint et à la tonalité générale du vêtement. » Pour que la qualité de cette atmosphère d'amitié soit parfaite, il faut, bien entendu, que la jeune fille soit belle et coquette. « Si vous êtes conséquent avec vous-mêmes, *jamais vous ne chérirez complètement une amie trop peu élégante,* qui s'habillerait sans discrétion et sans imprévu, qui n'aurait pas le goût et la science d'elle-même... »

Mais quelles que soient les précautions prises pour entretenir ces sentiments délicats, on pourrait craindre qu'ils ne s'affaiblissent, si l'homme ne songeait pas qu'il serait « naturel » qu'il éprouvât de l'amour pour sa partenaire. Ce serait naturel, mais nous savons que c'est impossible. Impossible pratiquement, mais non pas en imagination. Et l'imagination de cet amour possible suffit « à raviver l'intérêt, à empêcher tout alanguissement et toute monotonie ». Grâce à ce jeu, on pourra éprouver « les délices de la câlinerie d'esprit et de la coquetterie sentimentale. »

C'est, on le voit, tout un programme d'hygiène sentimentale esthétique. La chasteté, la câlinerie, la pureté y ont une place d'honneur. « Pour moi, dit ailleurs M. Blum[1], le meilleur de ma vie est là. Quelques conversations où j'ai senti ma pensée et mon cœur sonner d'accord, des mots tendres, des délicatesses d'amitié assez fines pour que j'aie été seul à les sentir ; dix livres que j'ai lus à dix-huit ans, voilà tout ce qui m'est précieux dans ma vie. » Ailleurs[2] il évoque avec ravissement le « divan bas, de soie ancienne » sur lequel il a eu de « longues conversations » avec une amie. Parfois pourtant le doute le prend. A-t-il choisi la meilleure part? « Notre malheur, écrit-il dans *Eliane*[3], est de n'avoir goûté que la rêverie et la conversation. »

1. Fragment sur l'espérance, *Revue Blanche*, 1893.
2. Le livre de mes amies, *Revue Blanche*, 1893.
3. *Revue Blanche*, 1893.

*
* *

Il semble bien, en effet, que M. Blum, tenté par beaucoup de femmes, se soit trouvé dans cette décevante situation de ne jamais pouvoir tirer un parti complètement satisfaisant de ses tentations. Ce n'était pas qu'il déplût à celles qu'il approchait. Au contraire. Les obstacles auxquels il se heurtait étaient purement intérieurs. Ses désirs, en réalité, n'étaient pas très vifs. Ils se posaient partout, ne se fixaient nulle part. De même qu'il pouvait faire dire à l'un de ses personnages qui lui ressemblait, qui avait l'air d'aimer ses amis, mais n'y tenait guère « Je n'ai jamais été qu'amoureux de l'amitié », de même il aurait pu prononcer cette phrase qu'il devait mettre plus tard dans la bouche de Gœthe « On peut aimer l'amour sans aimer personne. » L'impulsion vive lui manquait. Ce n'est pas tout à fait un homme de chair. Il aime l'idée des sentiments. Il aimait aussi se prouver qu'il pouvait plaire... Ce qu'il voulait c'était sentir qu'une femme était prête à céder, mais il ne tenait pas à exploiter à fond sa victoire.

Peut-être même préférait-il à toute autre l'aventure même pas engagée et seulement entraperçue, la femme qui passe. « *Le plus fort mouvement de passion* que me suggère ma mémoire fut pour une blondine de dix-huit ans que je vis, un dimanche d'été aux Acacias, passer dans une voiture très basse et sous une ombrelle bleue. » La conversation, les « approches », voilà ce qui le charmait. Mais lorsqu'il sentait la partie gagnée, il n'avait plus qu'un désir : fuir. Son domaine propre c'était le rêve et l'entreprise de séduction. Une évasion et une épreuve de force poursuivie presque inconsciemment dans une atmosphère de gentillesse frôleuse. Le besoin d'être aimé était chez lui extrêmement vif. C'est une des clés de son caractère. « Mozart, à dix ans, explique-t-il dans *Declamatio Suasoria* [1], demandait « M'aimez-vous? » à ses auditeurs. L'envie m'est venue bien souvent aussi de demander « M'aimez » vous? » à tous ceux dont je sentais la vie pénétrer un peu la mienne. — M'aimez-vous? Le malheur est que je n'ai jamais

1. *Revue Blanche*, 1894.

cru pleinement à la réponse et aussi que j'ai posé trop souvent la question [1]. »

Il désirait « la sympathie de ceux même dont il n'eût pas recherché l'estime... » Le besoin de tendresse universelle lui valait des déceptions « Peut-être ai-je attaché ma vie à trop de fils. Ils se croisent parfois, s'embrouillent et se brisent. » L'indifférence d'autrui le tourmentait, et il ne se sentait pas fait pour la douleur : « Je ne suis pas fait pour souffrir. Je me sens un cœur si fragile à la vie, *une âme à la fois si délicate et si méprisante*. Quel était votre dessein, mon Dieu, si vous vouliez me prodiguer, dès l'abord, tant de soucis et d'amertume ; et que ne m'avez-vous forgé une armure à les supporter ? Je n'ai, moi, aucune confiance dans un idéal bien réparateur et je suis trop nerveux pour parvenir à l'équilibre souriant et physique de la résignation... Au fond, je suis resté le petit garçon que j'étais, délicat et impressionnable jusqu'au ridicule [2]. »

Dans son désir de n'être point heurté par la rudesse et l'indifférence d'autrui, il en vient à apprécier particulièrement la joie d'être malade et, partant, soigné. « J'ai toujours trouvé, quand du moins la souffrance physique n'en était pas intolérable, une exquise volupté à être malade. C'est charmant de voir sans cesse autour de son lit tant de gens qui font mine de vous aimer [3]. »

*
* *

Ce sont les gens qui craignent le plus de souffrir qui réussissent le mieux à faire souffrir les autres. Les jeunes héros

1. Dans les *Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann*, M. Blum reprendra cette idée. Comme nous le montrerons plus loin, Blum, dans ce livre, prête à Gœthe toutes ses pensées. Après avoir évoqué cette anecdote de Mozart enfant, il fait dire à Gœthe : « Nous avons tous passé par cet état de sensibilité *et pour quelques âmes plus tendres il est durable*. Quand j'étais adolescent l'envie m'est venue bien souvent de demander aussi : M'aimez-vous ? à tous ceux dont je sentais la vie pénétrer quelque peu la mienne. Et la même phrase charmante et naïve je l'aurais adressée aussi volontiers à ceux en qui je devais voir des indifférents, dont je sentais les relations avec moi fortuites et passagères. »

2. *Declamatio suasoria* (1894). Titre peu banal qui confirme, par sa majesté classique, les témoignages verbaux d'après lesquels le Bloch de Proust aurait été en partie composé à la ressemblance de M. Blum.

3. C'est même une impression que M. Blum devait prêter généreusement à Gœthe « Je trouvais charmant de trouver sans cesse autour de mon lit tant de gens qui n'avaient jamais assez de mots consolants, de sourires, de prévenances *câlines* ».

que M. Blum évoque dans la *Revue Blanche*, et qui semblent bien le plus souvent être lui-même, ont pris à cœur de le démontrer.

*Le Livre de mes amies* [1] débute par une conversation entre deux camarades dans une « turne » de l'École Normale. Le jeune homme qui, manifestement, représente l'auteur explique que, pour éviter la douleur des ruptures, on doit aimer plusieurs femmes à la fois et veiller à ce que chacune d'elles « corresponde à un de nos tiroirs intellectuel, physique ou sentimental ».

Ce à quoi l'ami objecte : « Mais si une femme prétend occuper deux tiroirs ? »

— Je lâche. Voilà tout, — répond le porte-parole de M. Blum, qui s'appelle Pierre.

Et la nouvelle qui suit en fournit une démonstration.

Pierre est engagé, sur un « divan bas », dans une longue conversation avec Marie-Thérèse. Les échanges intellectuels ont été si plaisants qu'il croit devoir la baiser sur les paupières. Elle ne le repousse pas. Entraîné par la logique masculine, Pierre demande alors les lèvres. Marie-Thérèse le repousse : « Non, mon ami. » « Cette courte phrase m'enchanta... », déclare alors Pierre. « Les limites de notre amitié étaient à jamais tracées. » Il allait pouvoir demeurer paisiblement dans cette zone chaste qui lui est chère. Mais on ne saurait trop se défier des femmes. Elles vous réservent toujours des surprises. Au moment où Pierre prend congé, Marie-Thérèse, brusquement, sur le pas de la porte, embrasse Pierre sur les lèvres, en lui disant : « Je vous aime. Je vous aime trop... » Pierre, stupéfait, amorce sa campagne de résistance en lui répondant : « C'est une folie. Je vous aiderai à vous guérir. »

Pour mener à bien la guérison, Pierre, revenu chez lui, écrit une lettre à Marie-Thérèse. « Ce qui faisait exquises nos *câlineries*, lui dit-il, c'était, en dépit de l'apparence, leur chasteté... ». Il convient donc de rester à l'amitié pure.

En excellent philosophe normalien, il a débattu toute l'affaire d'après la plus pure méthode hégélienne. Thèse : aimer Marie-Thérèse (c'est un programme, car il sait qu'il ne l'aime pas). Antithèse : ne plus la revoir. La synthèse lui a

1. *Revue Blanche*, 1893.

donné : il faut revenir à notre ancienne camaraderie. Mais quel ennui de se trouver dans une situation pareille ! « On se méprend toujours sur moi. On se laisse tromper par ma douceur de caractère et par les sujets de conversation que je recherche. »

Au fond la décision qu'il vient de prendre ne lui convient pas aussi complètement qu'il veut bien le dire. Non que la chasteté lui pèse, mais il ne saurait prendre une décision sans la regretter. Comme tous les héros de M. Léon Blum, c'est par essence un hésitant. Et en cela il ressemble à M. Blum lui-même tel qu'il se peignait, tout au moins en 1890, dans une lettre à Pierre Louÿs :

*...J'ignore si je serai jamais capable de diriger ou une œuvre, ou ma vie d'après une méthode bien arrêtée, avec une volonté bien soutenue. Il me semble qu'il y aura toujours en moi, autant que je puis me connaître, de l'indécis, de l'inachevé. Remarquez que j'en suis très fier. Aimant beaucoup les lignes flottantes, les personnalités mal définies ne me déplaisent pas. Mais se plaire à soi-même est un but trop aisément atteint.*

Pierre, soupesant tous ses motifs d'hésitation, et revisant toutes ses possibilités, s'avise d'édifier une nouvelle construction. Que ferait une femme à sa place ? Elle se laisserait aimer, pour se distraire, pour profiter de la situation. Pourquoi ne pas agir comme elle ? Et cela, bien entendu, en se conformant au principe des tiroirs évoqué dans la conversation liminaire. Par son geste, Marie-Thérèse s'est classée parmi les femmes physiques. Je serai son amant.

Pierre décidément n'envoie pas sa lettre et devient l'amant de Marie-Thérèse. La situation a ceci de bon qu'elle paraît nettement définie. Mais, par malheur, Marie-Thérèse se révèle sentimentale. Nous retombons en pleine confusion. Marie-Thérèse veut se coucher sur les prés et écouter les oiseaux chanter, à la campagne, le dimanche. C'est absurde et surtout terriblement vulgaire : « *Elle me donnait l'impression atroce et redoutée d'une employée de confections passant son dimanche à Robinson avec le caissier d'en face.* »

Impression d'autant plus atroce que les jeunes héros de M. Blum n'aiment pas du tout le peuple. Entre le lycée Henri-IV et la plaine Monceau, ils aiment à se sentir à l'écart

de la tourbe, parmi les *happy few*. Un d'entre eux, prenant un jour le chemin de fer de ceinture, ressent la « nausée de la foule ». Les fêtes populaires inspirent à M. Blum du dégoût. Il se sent tout à fait choqué par les funérailles faites à Renan, par l'affluence des masses, par les discours. « Éloquences officielles, lamentables libations ! Combien cette âme fière (Renan) eût rougi d'hommages si grossiers ! Préservez-nous, mon Dieu, de la sollicitude des ministres et de l'amitié des législateurs ! » Si M. Blum avait été chargé de la cérémonie, on fût resté dans une atmosphère d'art. On aurait organisé une fête dans l'île du bois de Boulogne. « Le cercueil eût été enguirlandé de fleurs d'automne », on aurait fait danser les petites danseuses de l'Opéra. Mais que peut-on espérer d'un siècle si barbare ?

Il est des moments où la patience vous échappe. Tel est le cas de Pierre qui, exaspéré par les instincts de midinette que laisse paraître sa compagne, éclate un jour en reproches. Marie-Thérèse, pour se défendre, répond que, Dieu merci, elle n'est pas sentimentale. Si elle avait feint de l'être, c'était uniquement pour qu'on ne l'accusât pas de perversion. Voilà qui serait très bien, mais Pierre n'y croit pas et par prudence il part en voyage. Marie-Thérèse lui écrit. Pierre observe « un silence de bon ton ». Enfin la jeune fille se lasse. La pièce est jouée. C'en est fini de la confusion des tiroirs.

L'histoire est-elle vraiment achevée ? Oui et non. D'un certain point de vue elle commence. Pour un héros blumien, une femme perdue reprend de la valeur. Elle est celle dont on peut rêver. « Le sentiment que je t'ai rendue longtemps triste, songe Pierre, me fait te chérir encore et plus tendrement. » Il voudrait qu'elle aussi songeât à lui « avec des regrets doucement mélancoliques et qu'il lui serait agréable de prolonger... Tu pourrais te composer de moi une image qui t'inspirerait de l'amitié... » Comme ce serait tendre et élégant ! Mais ce n'est pas possible. « Le monde jugera bon de plaindre Marie-Thérèse et mon cynisme déplaira aux gens de goût ». Ce récit est écrit sous la forme personnelle. Ce sont des souvenirs, les souvenirs de... Pierre.

Toutes les autres nouvelles de la *Revue Blanche* développent un thème unique : un jeune homme infiniment tendre, infiniment délicat, sensible au point de ne pouvoir écouter de la musique sans pleurer, flirte avec une jeune fille qu'il ne réussit pas à aimer et qu'il plonge dans le désespoir. Jeune fille parfois très, très jeune. Cédant aux sollicitations d'un de ces esthètes, Annie se fiance à douze ans. « N'avez-vous pas été frappé de la grâce qu'ont, parfois, vers treize ans, les petites filles ? — écrit M. Blum. — J'en retrouve dans mes souvenirs qui auraient vraiment pu donner de l'amour. » C'est une idée qui demeurera, du reste, fixée dans son esprit que les jeunes filles se marient trop tard. Il développera dans *le Mariage*, en 1907, qu'elles devraient s'établir à quinze ans. « Non seulement, dès cet âge, la plupart des filles sont parfaitement aptes à goûter l'amour, mais il n'y a guère de période où elles soient mieux disposées à en jouir que cet extrême commencement et plus tard l'extrême fin de leur jeunesse. » D'autre part, les jeunes héros de la *Revue Blanche* sont extrêmement attirés par les femmes de trente ans, sur lesquelles ils ont des idées singulières. « Ce qui nous tentait, ce n'était pas le charme plus mûr de ces passions tranquilles, mais l'intimité d'une maîtresse plus âgée qui pourrait, sans ridicule, nous caresser comme des enfants. » Ces jeunes gens sont très « câlins ».

*
* *

Que les désirs d'un tout jeune homme se dispersent de tous côtés, ce n'est pas très surprenant. Ce qui est la marque propre de celui-ci, c'est son indifférence hautaine à l'égard de ses victimes et sa défiance, presque son dégoût, pour les réalisations physiques. Selon toute vraisemblance, cette attitude s'explique par un adroit mélange de littérature et de timidité.

D'une part, en effet, nous nous trouvons en présence d'un jeune intellectuel préoccupé de ne se trouver que devant des situations « esthétiquement » avantageuses, soucieux aussi de rattacher toute sa conduite à un système (« Je suis d'une génération qui a su théoriser d'une façon prématurée », confesse M. Blum.) D'autre part, il est bien évident que si

tous les jeunes héros de M. Blum, à une exception près, sont timides, c'est que leur créateur ou leur prototype l'était lui-même, — car nous sommes ici, à n'en pas douter, — en pleine littérature de confession.

« J'étais très doux et très timide », dit le jeune séducteur de *l'Anecdote sur la danse*, et il le prouve en reconduisant auprès de sa mère une jeune fille qui a eu la hardiesse, en valsant avec lui, de lui faire comprendre qu'elle l'aimait. « Il ne viendra jamais à l'idée de personne, soupire cet étrange garçon, que je suis timide. Alors, quoi, comment expliquer? Je crois précisément que je suis *trop femme* et ma réserve n'est qu'un sentiment de pudeur féminine. Il faudrait qu'on me fît la cour, avec respect et sans brusquerie. »

Pourtant ces jeunes hommes — qui sont « femmes » par la sensibilité — sont tentés par un nombre de femmes authentiques tout à fait respectable. Un de leurs pires tourments est de n'avoir pas le courage d'aborder celles, combien tentantes! qu'on rencontre dans la rue. « Je n'ai jamais pu suivre une femme, lui parler le premier », dit avec tristesse l'un d'entre eux. Un autre [1], en sortant d'un lycée qui paraît bien être Henri-IV, voit monter dans l'omnibus, où il vient de s'installer, une jeune fille d'une beauté troublante, qui vient s'asseoir auprès de lui. D'admiration, il en laisse tomber son traité de géométrie. Comment lui parler? Il n'ose pas et songe : « Pourquoi ne nous a-t-on jamais donné au lycée ce texte de discours français : le jeune Paul abordant Jeanne, boulevard des Batignolles, cherche à lui exprimer sa flamme en conciliant avec son désir les scrupules d'une éducation soignée. » C'est un regret qui ne cessera d'habiter M. Blum. Dans le *Mariage*, treize ans plus tard, il commence ainsi une fort jolie tirade : « J'aime beaucoup suivre les femmes », laquelle se termine par cette plainte : « Nous avons fait beaucoup de discours et de narrations au lycée, mais qui donc s'est avisé de nous enseigner quel langage préparatoire il convient de tenir, suivant l'âge, le lieu et les circonstances, à une femme que l'on ne connaît pas ? »

Le Gouvernement de M. Blum devrait y songer, qui prépare, en ce moment, une nouvelle réforme de l'enseignement...

1. La Proie et l'Ombre. *Revue Blanche*, 1894.

Quoi qu'il en soit de l'avenir pédagogique réservé à l'art d' « aborder », le jeune homme que nous avons laissé dans l'omnibus ne comptait plus, se sachant incapable d'ouvrir la bouche, que sur « la rose Niel » qu'il portait à la boutonnière, sur la « *pâleur précoce et un peu vicieuse de son mince visage* » et sur l'attrait mondain que pouvait exercer *l'Echo de Paris* qu'il avait tiré négligemment de sa poche pour remplacer, entre ses mains, le traité de géométrie. Ce n'étaient pas au reste des espoirs vains, puisqu'en effet la jeune fille lui adressa la parole et lui donna bientôt un rendez-vous, auquel elle ne vint pas, ce qui désespéra le potache convaincu, par principe, que toute femme qui l'évite eût été la femme de sa vie.

C'est encore un élève de Henri-IV qui, obéissant à la loi du moindre effort, descend le boulevard Saint-Michel, dans *Ceci et Cela*[2]; celui-là aussi est timide et écoute avec avidité, les leçons de son ami, l'audacieux Edmond. Edmond donne des conseils de courage à Léon, et tâche de l'entraîner du côté des grues. C'est une compagnie qui ne séduit pas ce dernier, trop délicat pour s'accommoder d'acceptations faciles. Il est, du reste, amoureux d'une jeune fille à laquelle il ne se décide pas à confesser ses sentiments. Mais les paroles d'Edmond lui chantent dans la tête, et davantage encore les secrets conseils qu'il a tirés de la lecture du *Rouge et Noir*, un roman dont nous entendrons reparler.

« Il n'y avait pas de livre, nous confie ce jeune homme, que j'admirasse alors à l'égal du *Rouge et Noir* et j'avais coutume d'y chercher ces conseils d'action, ces persuasives analogies de circonstances que d'autres générations ont demandées à Balzac ou à la lecture d'*Auteuil-Longchamp. J'en étais arrivé à confondre ma vie avec celle de Julien Sorel.* Il était en moi la raison conseillère. »

C'est d'après les principes stendhaliens que nous allons le voir se conduire dans sa première rencontre avec la jeune Marthe. Après le dîner — chez les parents de Marthe — se trouvant seul avec la jeune fille, il entend les premiers coups de dix heures sonner à Saint-Augustin. Il pense aussitôt qu'il est dans la situation même où s'est trouvé son modèle. « Après

1. *Revue Blanche*, 1895.

le dixième coup, se dit-il, sans hésiter je prendrai la main de Marthe. » Mais au moment où il veut accomplir ce geste, Marthe lui adresse un sourire qui lui « paraît singulier » ; il renonce aussitôt à son projet, et se lève en tremblant.

A n'en pas douter M. Blum a dû beaucoup souffrir de sa timidité. Mais il avait trop d'orgueil et trop de volonté pour la laisser paraître. Un des personnages les plus timides qu'il ait dépeints triomphe si heureusement de son défaut que ses parents n'en soupçonnent même pas l'existence. Se fiant aux apparences, ils l'accusent même d'avoir une assurance excessive : « Tu as trop d'aplomb, cela te jouera un mauvais tour », dit la mère.

*
* *

On discerne chez le Léon Blum de cette époque un trait dont nous retrouverons, plus tard, l'expression philosophique : l'impossibilité de s'adapter au présent. La timidité ne suffit pas à l'expliquer. Une résistance secrète à l'action en est peut-être la cause, une tendance à dissoudre la vie en propos sur la vie, en souvenirs, en regrets surtout, car le fond de sa nature est triste. Ainsi qu'il est d'usage, l'écrivain tend à tirer une règle de ce qui est chez lui disposition particulière. Personne n'est dans son présent, explique-t-il « les uns vivent de leurs souvenirs, les autres de leurs désirs »[1]. Pour lui, il a pris alors le premier parti. Il s'en délecte et s'en désespère.

Presque tous ses poèmes reflètent cette inclination : le goût du passé, de son passé :

Les chrysanthèmes des allées
Où nous avons laissé nos vœux
Vous diront les mots que je veux
Les mots des choses en allées.
Infidèle qui m'oublias
Ecoute les camélias
Chanter leurs plaintes dans les vasques ...
Les souvenirs du temps passé me sont très durs
Chassez l'obsession des roses revenues[2]

. . . . . .

1. Fragment sur l'espérance. *Revue Blanche*, 1893.
2. *La Conque*.

ou encore :

Les souvenirs du temps passé restent en nous
Nous avons beau pleurer et prier à genoux
On n'exorcise pas leurs mirages rebelles[1]

. . . . . .

On voit qu'avant d'être le prophète de l'avenir, M. Blum a été le poète du passé. Si l'on ajoute à ce thème le thème de la chasteté :

Je serai votre frère et vous serez ma sœur
Je poserai mon front lassé sur votre front

le thème des pleurs :

...Pleurez. C'est bon
De pleurer dans la nuit qui nous effleure
Pleurez. Sur les rameaux de lourds marronniers roux
Pleurent de longs regrets de lumière indécise
Pleurez. Ne dites rien ; mais pleurez. L'herbe est grise
Maleine, ce n'est pas Uglyane, c'est vous[2]

. . . . . .

l'exaltation de la faiblesse :

Nous aimions dans l'hiver l'orgueil d'être frileux[3]

et le thème des roses, thème floral repris constamment et qui explique assez ce jugement porté par la suite sur Albert Samain : « La mort de Samain fut assurément la perte la plus cruelle qu'ait subie la poésie depuis la mort, plus précoce encore, du malheureux Ephraïm Mikhaël », on possédera à peu près tous les éléments qui servent à la composition de ces poèmes. Sans doute n'intéressent-ils pas directement l'histoire de la poésie française, mais ils expriment une sensibilité « frémissante », dont nous allons voir maintenant M. Blum s'appliquer à triompher par la logique et la volonté.

*
* *

La génération intellectuelle de 1890 (celle qui eut vingt ans en 1890) versait dans le dandysme et l'idéologie. Peut-être

1 et 2. *La Conque*.
3. *Le Banquet*.

par réaction contre le réalisme. Elle goûtait un plaisir particulier à philosopher, mettait toutes les valeurs en question et, prenant des attitudes pensives ou gracieuses, glissait de l'hégélianisme et du néo-platonisme à l'anarchisme. « L'âme humaine est pour ces jeunes gens, disait Paul Bourget dans la préface du *Disciple*, un mécanisme savant et dont le démontage les intéresse comme un objet d'expérience... Toute leur ambition consiste à adorer leur moi. »

Ce climat de narcissisme intellectuel convenait à M. Blum, qui paraissait alors disposé par sa nature à penser sa vie plutôt qu'à la vivre. Ce n'était pas seulement un dilettante aux amies « élégantes », fleuri de roses « maréchal Niel », ce n'était pas seulement un jeune homme qui écrivait des vers et les publiait dans des revues de cénacles, c'était un philosophe, c'était un lecteur fanatique, curieux de toutes les formes de la littérature. Une faculté d'assimilation, une mémoire rares le servaient. Jules Renard, qui le rencontra à cette époque et qui devait être un de ses amis intimes, note dans son journal : « Léon Blum, un jeune homme imberbe qui, d'une voix de fillette, peut réciter durant deux heures d'horloge du Pascal, du La Bruyère, du Saint-Évremont, etc... » Un intellectuel de cette sorte, qui apportait une conscience si égotiste dans ses aventures sentimentales, devait nécessairement mettre à l'étude pour son compte personnel une méthode de vie.

M. Blum était on ne peut plus conscient de sa valeur ; il avait de l'orgueil, une secrète ambition ; en face des chemins de la vie, il se trouvait à peu près dans la même situation qu'en face des femmes et des jeunes filles. Il se jugeait capable de réussir sur toutes les routes ; aucune ne le tentait impérieusement. « L. B. ne sait pas, notait André Gide dans son journal ; il cherche, il tâtonne, *a trop d'intelligence et pas assez de personnalité.* » En effet, Léon Blum tâtonnait et il aurait pu dire comme Barrès, avec qui il s'était lié au cours de vacances passées à Charmes : « Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées .»

Pour commencer par le début, convenait-il d'agir ? de renoncer à ces rêves qui caressent si doucement l'imagination et vous tiennent à l'écart des déplaisants contacts humains ?

La logique pure ne fournissait que des réponses décevantes : « L'action et le rêve, écrit alors M. Blum, représentent pour moi deux ordres de choses distinctes, mais *également réelles* et j'en peux poser l'antinomie[1]... A coup sûr il faut agir, mais doit-on se contenter de se mêler à la vie commune? Agir pour de grandes ou de petites choses, où est la distinction? Elle existe pour l'historien, elle est nulle pour le psychologue. »

On sent assez, à cette question, que M. Blum n'entendait pas agir pour les petites choses. Ce qui lui déplaisait, c'était qu'aux yeux du psychologue les grandes et les petites fussent si semblables. Du reste, à supposer qu'on pût se tirer de cette déplaisante confusion, la distance qu'il croyait percevoir entre le monde de l'esprit et celui de l'acte restait là pour le maintenir en état d'incertitude.

« Il y a, sans doute, écrivait-il, une raison logique pour laquelle toute adaptation de l'action à la pensée reste une entreprise aimable, mais chimérique... De cette impuissance fondamentale, j'ai toujours trouvé un précieux symbole dans ce délicieux roman de *Lothair*, que lord Beaconsfield a composé vers le milieu de sa vie et dont on ne saurait trop recommander la lecture à des jeunes gens. Il y est prouvé comment un jeune homme du plus heureux caractère peut se dégoûter d'agir, à la fois parce que son intelligence est trop réelle et que l'action lui est trop aisée. »

La lecture de Disraeli, ce grand homme politique juif et anglais, a exercé une influence profonde en effet sur M. Blum et sur son « ami » Barrès, qui s'en explique au reste dans la préface de *Un Homme Libre*. Lothair est un jeune noble anglais, possesseur d'une fortune colossale, qui hésite entre l'Église de Rome, la Révolution internationale et la Tradition britannique. Trois idées défendues chacune par une femme ravissante. Un comprimé d'élégance et la condamnation de l'action : il y avait là évidemment de quoi enchanter et troubler un jeune dandy, qui aimait les idées et les femmes et s'interrogeait avec angoisse sur la valeur des raisons suffisantes.

Mais il est des maux qui portent leurs remèdes et Disraeli, qui offrait à ses jeunes lecteurs le poison du doute, leur dispen-

1. *Declamatio suasoria. Revue Blanche.*

sait ailleurs le baume des certitudes. A *Lothair*, M. Blum opposait, non sans perplexité, *Endymion*, un roman qui lui inspirait un égal enthousiasme. « Lisez, je vous prie, le roman d'*Endymion*, — recommandait-il aux lecteurs du *Banquet* — Endymion, pauvre et inconnu, devra à des amitiés de jeunes filles toutes les splendeurs de l'avenir. » Des jeunes filles ! l'heureux mortel ! Endymion, secret, patient, tenace, dominera le monde, Lothair ne pouvait pas agir. Endymion révélait le grand secret : « Il faut vouloir. »

Barrès et Blum commentaient parfois ensemble Disraeli. Mais aucun d'entre eux n'avouait franchement qu'il l'avait pris pour modèle. Nous parlions de l'action politique — écrit M. Blum — comme « d'un simple exercice, d'un délassement, d'un jeu ». S'ils étaient sincères, ce n'était pas une sincérité sans arrière-pensée. M. Blum sentait dans le secret que l'anarchisme intellectuel, les gammes sentimentales, le regret des roses ne le mèneraient pas loin. « Il faut se choisir une fin unique, écrivait-il alors. La première règle de la sagesse sera une mutilation méthodique de la nature. »

En son privé, il méditait sur la gloire[1]. Devrait-il aspirer à la gloire poétique ? Une carrière difficile... Et puis il y avait des moments où M. Blum commençait à prendre la poésie en horreur. Le goût pour les poètes avait devancé en lui le sens de la poésie... « N'admirez-vous pas que pour toute émotion, il nous revienne à la mémoire quelque strophe où un lyrisme illustre s'épancha. Cela arriverait à gâter la vie ! » Évidemment, c'est gênant, mais aussi comme c'est révélateur ! Jusque dans le monde des émotions, des sentiments, M. Blum s'avance précédé par une avant-garde de livres. Les livres le touchent autant que la vie, lui font concurrence... A défaut de gloire poétique, M. Blum devrait-il songer à la gloire politique ? Choisir le destin d'Endymion en somme... Le goût de cette gloire-là, pour un esthète, est un peu méprisable. « Trouver du bonheur à l'admiration de la foule serait perdre l'estime de soi. » C'est un point de vue, mais ce n'est pas le seul. « J'envie, devait-il confesser, l'orgueil inquiet d'un homme qui sent la destinée d'un monde dans sa main. Le sentiment que dans la lutte on aura un grand rôle et que

1. *Fragment sur la Gloire. Revue Blanche*, 1892.

l'issue est inconnue à la fois caresse la vanité et excite l'amour du hasard. C'est la même passion que le jeu, mais épurée et raffinée. » Et il fait dire à un de ses personnages dans une sorte d'essai où il oppose les diverses voix qui se faisaient entendre en lui « Je me disais comme Rastignac : « Et moi aussi un jour je dominerai Paris » — pour ajouter d'ailleurs aussitôt avec noblesse : « J'étais aussi méprisable que lui. » (Gide, l'ami « inconnu », à la même époque, rêvait lui aussi de Rastignac... et regardait la ville...) Ainsi, traversé de rêves splendides, imaginant les regards que les jeunes filles jettent aux hommes célèbres, mais méprisant la renommée dans le temps même qu'il la désirait, M. Blum demeurait dans l'incertitude — et parfois même, songeait avec envie à ceux qui mènent une vie tranquille, obscure, voire solitaire — au cheik qui contemple le désert...

*
* *

Mais dans son esprit, le désert ne faisait pas prime. Chaque jour s'affirmait davantage son désir de se dégager de ses rêves trop vagues sur « divans bas », de son anarchisme intellectuel — de faire sourdre la volonté de son irrésolution. Les curieux fragments sur *l'espérance* et sur *la prière* qu'il publia dans la *Revue Blanche*, reflètent ses préoccupations. M. Blum commence à voir fort clairement ce qu'est la volonté, ce qu'elle peut. C'est simple, elle peut tout. « Ce n'est pas un système si ridicule de prétendre que la volonté humaine est par elle-même toute puissante. » Il croit même que le temps ne fait pas obstacle à la volonté humaine. Si la prière peut avoir de l'efficacité, c'est qu'elle est un exercice de volonté (conception de la prière qui la rapproche des exercices du docteur Coué). Espérer, c'est avoir la certitude que votre volonté triomphera. Au fond, il suffirait d'avoir un but, de savoir ce qu'on veut... le bonheur serait là. M. Blum, maintenant, se sent l'arme, la volonté, mais le but manque... « Espérer » : il retourne ce mot, et, prudent calculateur, s'avise après coup qu'il contient un élément mystique, une foi dans le hasard. Voilà qui sera à éliminer. Cet espoir-là, c'est l'abdication de soi, la roulette, Monte-Carlo. Il n'y a rien de si désespérant

alors que l'espérance. De cette stupide attente, M. Blum ne veut pas. Il faut mettre tous les atouts dans son jeu, science, logique, volonté... et aller vers le but qu'on a choisi.

Tiraillé entre un esthétisme anarchisant et une ambition sans objet, M. Blum traverse une sorte de crise ; on devine qu'il connaît à cette époque d'autres raisons de trouble. On ne passe pas si aisément des « écoles » à la vie. Un élève brillant, dans les lycées, dans les universités, est une sorte de petit souverain. On lui rend des honneurs, on l'envie. Il est l'as, le premier, le cacique... Dans le monde, tout est changé ; votre mérite ne vous assigne plus un rang flatteur. M. Blum a dû vivement l'éprouver. Il a le sentiment de sa valeur ; il est susceptible ; il ne portait pas un nom qui lui assurât d'emblée une place d'honneur. Il a souffert.

Tout cela, nous le reconstituons avec certitude en lisant l'ouvrage que M. Blum a consacré, quelque vingt ans plus tard, à Stendhal et au Beylisme. Ouvrage duquel on peut dire exactement ce que M. Blum a dit du *Rouge et Noir* : « Pour le comprendre, il faut se placer non pas au moment où il fut écrit, mais au moment où il a formé les impressions dont il a composé ce livre. » M. Maurois recommande d'écrire la biographie des hommes, avec lesquels on se sent des affinités, dans la personnes desquels on peut se couler. M. Blum reconnaît-il cette maxime, étendard d'un certain bernard-lermitisme littéraire, qui n'est pas à dédaigner, mais dont l'application est délicate ? Le fait est que le seul auteur auquel il ait consacré une étude un peu poussée, c'est Stendhal. Stendhal-Julien Sorel auquel nous savons, par ses nouvelles que, pour la diplomatie de l'amour, il s'identifiait : « Stendhal notre maître à tous... » écrit M. Blum, en 98 dans la *Revue Blanche*, et en tête de son livre on trouve cette phrase qui ne laisse aucun doute : « Nous avons aimé Stendhal ; *son influence est passée dans notre vie*, et par un secret échange *peut-être avons-nous transporté dans son œuvre un charme qui n'était qu'en nous-même, dans notre jeunesse et dans notre don.* » Telle est bien en effet la limite de son Stendhal ; il est un peu plus M. Blum que Stendhal. A la littérature de confession, M. Blum a fait succéder en l'espèce la critique de confession.

Stendhal n'était pas reçu dans le monde avec la considération à laquelle il avait droit. « Quand on ne domine pas par sa fortune ou par son nom — explique M. Blum — quand aucun signe extérieur ne dénonce en vous le génie ; quand on ne possède pas ce don de flatterie méthodique et d'avancement servile qui exploite la société comme un commerce et franchit la hiérarchie des salons comme les étapes d'une carrière, on n'est jamais autre chose dans le monde qu'un comparse indifférent, accueilli par négligence et toléré par politesse. » Stendhal, dans la société, a déplu « par un constant souci de plaire ». (« M'aimez-vous ? » demandait l'enfant Mozart.) « L'agrément mondain — commente M. Blum — a pour principe le naturel, mais on n'est jamais naturel lorsqu'on est préoccupé de soi-même [1]. » Stendhal est gêné, dépaysé dans ces salons où l'on a le goût « du mot pour rire, de la raillerie pour rien » (« petitesse purement française ») ; il se sent isolé « au milieu de cette nation de vaudevillistes où, sans cœur ni caractère, on peut se tailler des réputations d'esprit ».

Ce n'est pas pour l'esprit non plus, pour cette manière légère d'effleurer les choses que M. Blum a de l'inclination. Il est grave. Il « théorise » volontiers, ce que le monde n'apprécie pas toujours. Un esprit comme celui de M. Blum n'est pas fait pour le jeu. Dût son ardeur être provisoire, il est ardemment, profondément dans tout ce qu'il dit.

Le premier, le plus grand service que peut nous rendre un homme, ou une œuvre, c'est de nous apprendre à voir clair en nous-mêmes. La lecture de Stendhal a rendu ce service à M. Blum ; elle lui a révélé, avec une clarté parfaite, le système intérieur qui composait son moi ; elle a donné aux divers mouvements qui l'entraînaient, l'allure séduisante d'un problème à résoudre. Il y avait chez Stendhal une contradiction initiale que M. Blum a très bien démêlée et qu'il a expliquée avec des nuances heureuses dans son livre. D'une part, une intelligence qui voulait de l'ordre ; d'autre part, une vive sensibilité qui n'admettait pas de limites, une sensibilité anarchique. N'était-ce pas le cas, à première vue,

1. « Blum souriait, souriait trop... note Jules Renard, ayant rencontré Léon Blum au Temple israélite de la rue de la Victoire. »

de M. Blum lui-même? A n'en pas douter. Et, qui plus est, il s'avisait, tout à coup, ce qui est toujours agréable, que cette contradiction avait de la grandeur.

Il est, en effet, un passage de Pascal que M. Blum a cité quelque dix fois dans ses écrits et que, un jour même, il a chargé son Gœthe de commenter pour lui. Le voici : « Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme un Épaminondas qui avait l'extrême valeur et la bénignité. »

Jusqu'à quel point ce rapprochement entre M. Blum et Stendhal, officieusement proposé par M. Blum, est-il valable? Vrai dans les grandes lignes — quoique mettant en jeu des éléments de valeur bien différente — il ne saurait être poussé bien loin. Parce que l'ordre est bien plus géométrique pour M. Blum que pour Stendhal — et parce que la sensibilité de M. Blum est bien plus superficielle. C'est une irritabilité d'épiderme, plutôt que l'aptitude aux grandes émotions, plutôt que cette faculté de s'émouvoir avec autrui qui fait les vrais créateurs, les vrais amants, les hommes complets.

Mais ce qui nous intéresse dans ce rapprochement, c'est que M. Blum l'ait si fortement suggéré. L'opposition entre la société et l'individu dont Stendhal avait souffert, M. Blum non seulement l'a ressentie comme sienne, mais se livrant à une généralisation assez imprudente, il a voulu l'étendre de toute la génération de Stendhal à toute sa génération à lui. C'est une conception qui peut nous paraître assez surprenante, car si l'on voit très bien pourquoi les jeunes gens de l'Empire qui avaient eu devant les yeux des réussites individuelles foudroyantes ont pu se sentir étouffés, brimés par la société paisible, bourgeoise et hiérarchique de la Restauration, on démêle moins nettement en quoi les jeunes gens de 1885 et de 1890 avaient été incités à croire que leur mérite personnel serait instantanément couronné. Mais c'est un fait dont M. Blum affirme la réalité et, comme nous ne sommes curieux ici que de vérités subjectives, il n'y a qu'à s'incliner.

D'après M. Blum, la génération de 85-90 « élevée d'un bond au sommet de la culture » (?) éprouvait, comme Stendhal, la conscience altière de l'élite. Elle s'était grisée d'art et de

solitude, avait fait de grands rêves d'avenir. « Confiante dans la bonté des hommes et la facilité du bonheur, elle souffrait de « la plus fine discordance sentimentale, de la sécheresse et de la vulgarité. » La société paraissait lui promettre le succès, le bonheur, et elle se précipitait pour l' « escalader ». Mais dès les premiers contacts, elle éprouva que cette société restait « solidement hiérarchisée » et que l'égalité demeurait une apparence. On avait appelé cette jeunesse, mais on ne l'accueillait pas. Aussi « chez beaucoup de ces jeunes gens, le sens de l'égalité et l'amour foncier de la justice se mêla, comme chez Stendhal, au sentiment hautain de l'être d'exception *et ainsi put se développer une sorte de haine sociale dont on sait suffisamment que les effets furent quelquefois poussés assez loin* »[1].

On devine, sous un pareil tableau, que M. Blum a ressenti quelque déception profonde que révéleront peut-être plus tard des correspondances, des souvenirs. Ce n'est pas sans raison que M. Blum a vécu si ardemment le drame du beylisme, réduit quelque peu arbitrairement par lui au « conflit d'un individu donné avec une société donnée ». Quoi qu'il en soit, les aspirations des « jeunes gens », parmi lesquels il se range alors, nous paraissent avoir formé un mélange singulier. Cette coexistence de la notion d'« être d'exception », de la volonté d'arriver et du goût passionné de l'égalité reflète un égoïsme assez illogique. Sans doute Stendhal avait-il écrit : « J'avais et j'ai encore les goûts les plus aristocratiques. Je ferais tout pour le bonheur du peuple, mais j'aimerais mieux, je crois, passer quinze jours par mois en prison que de vivre avec les habitants des boutiques. » Mais Stendhal a vécu et voulu vivre en isolé. Il n'est pas devenu un leader populaire.

Stendhal était convaincu que l'intelligence et la volonté pouvaient si heureusement guider le cœur qu'un beyliste réussirait à « faire son bonheur ». Sur ce point M. Blum contredit son idole. « Nul effort de volonté ne crée le bonheur et nulle opération de l'esprit ne le décompose », écrit-il très sagement. Mais si Stendhal n'offre pas le moyen d'annuler, au mieux de leurs intérêts sentimentaux, la con-

1. Léon Blum — Stendhal.

tradiction dont souffrent des tempéraments comme les siens, au moins, offre-t-il un système de défense à ceux que le contact du monde blesse dans leur sensibilité et leur amour-propre. Julien Sorel constamment heurté dans son « ombrageuse et souffrante vanité... se fait un visage impassible et à mille lieues de la sensation présente ». « Pour ne pas encourir la moquerie des timides, il s'est raidi contre sa timidité. » Il protège sa sensibilité par l'hypocrisie. On devine la résonance qu'un pareil exemple pouvait avoir dans le cœur des jeunes héros de M. Blum, eux si timides, eux qui devaient lutter sans cesse contre leurs angoisses de timides. « *Odieuse, lorsqu'elle est un moyen de parvenir*, écrit M. Blum, *l'hypocrisie devient légitime et presque noble, lorsqu'elle est un moyen de se défendre et qu'elle correspond à un excès de susceptibilité et de tendresse.* »

« Lorsqu'elle est un moyen de parvenir » : les héros à la Julien Sorel, les « âmes à l'espagnole », sont tout à fait étrangers à cette petite méthode basse et vulgaire qu'on appelle *l'arrivisme*. Ils « ne visent pas les petits objets et ne se plient pas aux petits moyens ». Ils tiennent à leur propre estime. Et là encore, on peut croire que l'auteur du *Fragment sur l'ambition* se sentait tout à fait d'accord avec eux. Les arrivistes, eux, ne sont pas orgueilleux ; ce sont des conquérants à la petite semaine. « Être un Bonaparte, être un Pitt... d'accord — écrit M. Blum — mais, ne pas faire une cour trop laborieuse à la fortune ; ne pas s'astreindre aux petits emplois, aux intrigues suspectes, aux complaisances serviles. »

On n'en finirait pas de relever les correspondances qui apparaissent entre le Stendhal de M. Blum et M. Blum lui-même tel qu'il se peint dans ses écrits.

« Cent détails concordants, écrit M. Blum, font présumer que Stendhal confondait de fort bonne foi les émois de son imagination avec les troubles de ses sens... Peut-être possédait-il de naissance une sensualité directe et vraie, mais les premières timidités, les premières compressions l'avaient déviée et, si l'on peut dire, fait remonter tout entière au cerveau. Aussi l'amour tel qu'il le décrit est-il un état cérébralisé qui correspond à la tension extrême de l'imagination, non pas à l'aboutissement dernier du désir. » Réservons la

question de Stendhal lui-même ; c'est un fait qu'on ne peut mieux définir la situation de ces jeunes dandys, tous semblables, que M. Blum a choisis pour héros, dans ses nouvelles de la *Revue Blanche*. D'autre part, évoquant ces jeunes gens de 90, auxquels, par une amplification commode, il prête ses sentiments, M. Blum écrit : « Par une dernière analogie, leur notion de l'amour est encore moins sensuelle que celle de Stendhal. »

Ailleurs, M. Blum loue Stendhal d'avoir « proclamé le premier que le bonheur en amour n'était pas seulement d'aimer et d'être aimé, mais d'être aimé de la même façon qu'on aime ». Et devant cette exigence raffinée on pense aux « tiroirs » du jeune amoureux « blumien ». Peut-on se défendre enfin de croire que M. Blum a dû rapprocher son destin propre et celui de son héros, quand il nous le peint apaisant ses « attendrissements » à la Rousseau par la lecture du Code civil, comme avait pu le faire le jeune Blum des années 92, partagé entre ses poèmes pleins de roses effeuillées et la préparation du Conseil d'État?

Éclairés par ces divers textes, nous nous faisons une idée assez claire des dispositions de M. Blum vers sa vingt-cinquième année. Sensible à l'extrême (c'est une disposition que la vie peut atténuer, mais non changer), d'une sensibilité tournée surtout à vrai dire vers M. Blum lui-même, tendre d'une tendressse qui vise moins à s'épancher qu'à bénéficier de câlineries, possédant des goûts raffinés d'esthète et d'aristocrate, aimant à « théoriser » sur toutes choses, orgueilleux et susceptible, résolu à lutter contre cette susceptibilité qu'il nomme sensibilité, à *recomposer* son caractère, tenté par l'action, mais ne se découvrant pas encore de but, animé d'une secrète ambition qui répugne aux bassesses, tel nous apparaît M. Blum, intellectuel ombrageux, vif d'esprit, curieux de tout, « comprenant » tout, oscillant entre de hauts espoirs et les dépressions d'un tempérament nerveux à demi féminin.

Si l'on souhaitait, avec de pareilles données, faire le pronostic d'une destinée, l'embarras serait permis. Mais un élément manque encore à ce tableau, que nous avons à dessein « réservé ». Il est temps d'y venir. Nous avons parlé de l'idéo-

logie du sentiment. Il faut passer à l'idéologie pure. La sympathie pour certaines idées sociales, plutôt anarchisantes, fut en effet un des traits de M. Blum dans sa jeunesse. Vers vingt-cinq ans ce n'est pas encore, d'ailleurs, un trait fort accentué, un caractère essentiel.

Mais c'est celui-là qui, petit à petit, sous l'influence de certaines circonstances où toute l'histoire de notre pays fut engagée, l'emportera sur les autres. C'est celui-là qui rompra l'équilibre jusqu'à maintenant maintenu entre la possibilité d'être Lothair et les chances d'être Endymion.

## II

*M. Blum et le socialisme. — L'Affaire Dreyfus. — La* Revue Blanche. *— De Lucien Herr à Karl Marx. — M. Blum et Tolstoï. — M. Blum et le christianisme. — Le Mariage. — M. Blum critique.*

M. Léon Blum a conté, dans cette Revue, comment, à l'âge de quatorze ans, alors qu'il travaillait dans la sombre bibliothèque de Charlemagne, l'idée socialiste le frappa comme un trait de lumière. En consciencieux futur-critique-dramatique, il lisait les *Effrontés*, d'Émile Augier, quand cette réplique de Giboyer lui donna la « petite secousse » : *Le peuple français ressemble à ce monsieur qui avait eu huit rhumes de cerveau en un mois et les avait tous guéris, excepté le premier. Achevez la Révolution de* 89, *et vous n'en aurez plus à redouter.* » Le marquis d'Auberive ayant demandé à Giboyer en quoi la Révolution de 89 était à achever, celui-ci d'expliquer qu'il restait une aristocratie à fonder non plus sur l'argent, mais sur le mérite personnel. « La fortune est héréditaire et l'intelligence ne l'est point. » Voilà la grande constatation. Et sans doute paraît-elle particulièrement frappante lorsqu'on est au lycée. Pourquoi ne pas imposer à chaque génération un vaste concours? Le premier serait le chef de l'État, le dernier nettoierait les cabinets... Ne serait-ce pas là un chef-d'œuvre de justice?

S'il appartenait à Émile Augier — ce qui eût sans doute

surpris ce dramaturge bourgeois — de dessiller les yeux d'un futur leader socialiste sur les tares de la société moderne, c'est à M. Lucien Herr que revint le mérite de compléter la transformation morale entreprise. M. Lucien Herr a été pendant trente-cinq ans bibliothécaire de l'École Normale, et, bien que son nom n'ait jamais touché le grand public, c'est certainement un des hommes les plus considérables de la IIIe République. M. Lucien Herr était passionnément socialiste. Pendant un tiers de siècle, il a fasciné des générations de normaliens par sa haute taille et son érudition de bibliothécaire scrupuleux, pénétré des méthodes allemandes. Il déjeunait avec les élèves, il les guidait dans leurs études, il en groupait chaque jour, en fin d'après-midi, quelques-uns autour de lui qui formaient, sous sa bienveillante direction, de « petits conclaves anticléricaux ». Et pendant trente-cinq ans, les gouvernements radicaux ou modérés qui se succédaient en France ont trouvé infiniment judicieux, et merveilleusement naturel qu'un pape du socialisme se trouvât installé à la source même du haut enseignement français.

M. Lucien Herr a très peu écrit. Il était si modeste qu'il préférait se consacrer aux travaux d'érudition. S'il était modeste, il était sage aussi. Le prestige fondé sur le silence est le plus inattaquable de tous. C'est un fait que M. Lucien Herr a su gagner au socialisme Jaurès et M. Blum. Si l'on y joint quelques milliers de normaliens qui ont à leur tour répandu la bonne parole, ce n'est pas trop mal. « J'ai saisi sur le vif — ont écrit les Tharaud, qui furent élèves de Normale — quelle action considérable peut exercer un homme absolument inconnu en dehors du petit cercle où il vit. Il faut avoir passé par l'École pour se douter de l'influence que Herr a exercée en France... »

Sans aller plus loin, il faut noter tout de suite que M. Lucien Herr resta jusqu'à son dernier jour un des hommes spirituellement les plus influents du socialisme. L'esprit de parti avait fini par l'emporter très heureusement en lui sur l'esprit critique. (Très heureusement pour sa tranquillité d'âme.) On en a une preuve curieuse par l'attitude qu'il observa lors des incidents de 1913. L'historien *socialiste* Charles Andler nous les conte dans sa biographie de Lucien Herr.

A la demande du grand État-Major, le gouvernement de Berlin demanda, cette année-là, au Reichstag de voter un milliard et demi de crédits pour fabrications d'artillerie lourde. Les socialistes français et allemands étaient en rapports fréquents, appartenant les uns et les autres à la IIe Internationale. La perspective de ce vote provoqua aussitôt des conversations supplémentaires. Après discussion, Jaurès et Albert Thomas autorisèrent les socialistes allemands à voter ce crédit. Puis, aussitôt après, Jaurès intervint à la Chambre française *pour faire réduire les crédits d'armements demandés par notre propre gouvernement*. Voilà, dit Andler, « le fait énorme qui discréditera le socialisme international ». Sentiment que Péguy traduisait ainsi de son côté : « Il n'y a qu'une politique, la politique de la Convention Nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention Nationale, c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix. »

Ce qu'Andler ressentait, Herr l'éprouvait aussi. Les lettres qu'ils échangèrent à ce moment nous le prouvent. Mais Herr supplia son ami Andler de rester néanmoins dans le parti socialiste, car il faut faire passer avant tout la *discipline*. Pas de rupture, pas de murmure : c'était à peu près son mot d'ordre. Après vingt-cinq ans de bibliothèque, Lucien Herr, par esprit de parti, avait renoncé à la liberté de penser, abdiqué tout droit à la critique...

Tel était ce Lucien Herr qui — M. Blum l'a écrit lui-même — fournit une « forme précise aux dispositions de pensée latentes » qu'avait fait naître dans l'esprit du futur chef socialiste la lecture du théâtre d'Émile Augier. De la bibliothèque de Charlemagne à la bibliothèque de Normale, on voit que le socialisme de M. Blum est né *parmi les livres*. C'est moins la vue des misères humaines que les méditations idéologiques qui l'ont conduit à cette doctrine. On ne peut en douter quand on a lu ce texte curieux de la *Revue Blanche*[1].

« Les hommes qui ont faim, les enfants qui pleurent, c'est le spectacle le plus déchirant, il faut y être pitoyable et charitable. Mais le *Voyage d'Urien* qui est un si beau symbole reste *une œuvre plus utile à nos yeux que les plus émouvants*

1. *Le goût classique*, 1894.

*tableaux des souffrances les plus injustes.* M. Gide a éclairci là quelques-unes des idées où pour nous le bonheur humain tiendra toujours. *Ce qui nous passionne en tout, ce sont les idées.* Il n'y a pas de problème en ce monde qui ne puisse se réduire à un conflit d'idées. Et c'est ainsi que nous voulons toujours, sinon résoudre les problèmes, du moins les poser. »

Quand nous avons lu cette étonnante profession de foi, nous avions quelque peu oublié — faut-il le confesser? — le *Voyage d'Urien*, ou plutôt nous avions conservé le souvenir d'un récit très majestueux et très obscur. Confus d'avoir si mal démêlé le sens d'une œuvre plus riche en leçons que le spectacle des pires misères humaines, nous avons repris ce vieux livre de M. André Gide avec respect. Il évoque le voyage de quelques esthètes qui descendent dans des îles habitées par des femmes lubriques avant de gagner les glaces du pôle. Je n'ai pu démêler ni le but du voyage, ni la leçon qu'il convenait d'en tirer et M. Bidou qui a récemment analysé l'œuvre à propos d'une réédition ne semble pas avoir été plus heureux. Ce que je cherchais surtout, bien entendu, d'après les indications de M. Blum, c'étaient les idées. Voici ce que j'ai trouvé qui s'en rapproche le plus.

« On se met en route un matin, parce qu'on a trouvé dans l'étude qu'il faut manifester son essence ; on s'en va chercher dans le monde des actions révélatrices. »

« Le désœuvrement sur les pelouses grises ne nous fut pas inutile ; à cause de l'ennui nos âmes ont pu se développer très sincères. Et quand nous agirons maintenant, ce sera certes selon nos voies. »

« Le livre est la tentation et nous sommes partis pour des actions glorieuses. »

Évidemment ces velléités d'action se rapprochent assez de ce désir d'abandonner le rêve pur que nous avons vu apparaître chez M. Blum. Mais enfin, pour être bouleversé par les obscurs symboles qui jalonnent le périple de l'aristocratique et dégoûté Urien, il faut évidemment s'être composé une sensibilité très particulière. C'est Paul Adam, je crois, qui désigna comme un des traits de la génération de 90 « l'émotion de l'idée ». Sans nul doute M. Blum fut étonnamment de sa génération.

Trois ans plus tard M. Blum eut l'occasion de reparler d'*Urien* aux lecteurs de la *Revue Blanche*. A ce moment ce texte lui semblait moins significatif et moins clair : « Le *Voyage d'Urien*, écrit-il alors, peut sembler une allégorie obscure. Moi-même j'y suis mal les détails d'émotion qu'exprime la variété des paysages. »

Une telle incertitude succédant si vite à un tel enthousiasme justifie assez l'apostrophe que Jules Renard lança un jour à M. Blum : « Vous êtes en proie à toutes les émotions. Votre intelligence vous fait faire des choses charmantes, mais elle vous égare. »

Au moment où M. Blum se refroidissait pour Le *Voyage d'Urien*, il retrouvait de l'enthousiasme pour *Paludes*, du même André Gide. Ce n'est pas non plus, à vrai dire, une œuvre d'une grande clarté. Pourtant, au travers des prétentieuses complications du récit, on démêle chez l'auteur une profonde horreur de la vie monotone où il est enfermé. Il a la haine de l'habitude. « J'aimerais mieux marcher sur les mains, écrit-il, plutôt que de marcher sur les pieds comme hier. » Tel qu'il est ce livre charme M. Blum : d'un certain point de vue, il correspond tout à fait à ses propres hésitations entre *Lothair* et *Endymion*. « Au héros de Paludes, écrit-il, il n'a manqué que le courage de partir et de chercher autre chose. C'est un état de transition qu'il faut traverser pour arriver à une vie féconde. » Et il ajoute que Paludes a bien pu être le *Werther* de sa génération ! Sans aucun doute M. Blum parle pour lui-même beaucoup plus que pour ses contemporains. Mais le diable-de-l'idéologie-symbolique devait terriblement le tenir pour qu'il pût voir dans ce livre d'esthète efféminé son *Werther* !

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, en 1894, il a perçu dans *Urien* les éléments d'une éthique voisine de l'éthique socialiste et anarchiste. Il faut avoir beaucoup écouté les camélias parler pour discerner la valeur d'un pareil rapprochement. M. Blum nous paraît beaucoup plus clair quand il réclame, dans le même texte, le droit de ne pas aller chercher ses directives morales dans les religions. « *Laissez-nous choisir la morale qui nous plaît le mieux* » dit-il. Avant horreur de la tradition, où il ne voit jamais que sottise — ce qui

est un jugement un peu hâtif — M. Blum se sentait tout à fait capable, quant à lui, de refaire une morale. Ce n'est pas, d'ailleurs, un exercice vain, si l'on veut vivre librement une vie « esthétique ».

A la vérité, en 1894, quatre ans après avoir fait la connaissance de M. Herr, M. Blum semble avoir adopté une variété de socialisme qui étonnerait les militants d'aujourd'hui. L'anarchisme, le plus souvent, lui semblait plus séduisant que le socialisme même. Il est vrai que son anarchisme, autant qu'on en peut juger par un article qu'il consacre à un travail de Paul Desjardins en 1894, était, lui aussi, passablement floral et propre à étonner tout autant un membre de l'actuelle F.A.I. espagnole que le socialisme d'*Urien* pourrait surprendre un « intellectuel » de la C. G. T. « Tous les hommes qui ont admis que l'homme était naturellement bon, écrit M. Blum, sont anarchistes. » L'anarchisme, qui lui plaît, et qu'il défend contre M. Desjardins vise à « assurer le bonheur de chacun ». Qui ne serait charmé par cette pétition de principe? Seulement, le bonheur de l'un ne contrarie-t-il pas le bonheur de l'autre? C'est un problème. Heureusement nous savons que tous les problèmes peuvent se porter sur le plan des idées. Pour défendre l'anarchisme sur son « point faible », on ne peut raisonner que « métaphysiquement ». « Il nous faudra une garantie métaphysique, écrit gravement M. Blum, que *nécessairement* tous les efforts individuels s'assembleront en une harmonie, que *nécessairement* la somme des bonheurs individuels deviendra le bonheur universel... »

*
* *

Si M. Blum s'était voué à la recherche de cette garantie, il n'eût pas, sans doute, été appelé à diriger les destinées de la France, mais un petit événement survint qui cristallisa son idéologie d'après des schémas tout à fait nouveaux et conféra une soudaine consistance à ces fantômes d'action qui erraient dans son univers intérieur entre l'ombre de Stendhal et l'ombre de Disraeli. On peut dire des idées politiques de M. Blum ce que Charles Péguy a dit, en 1899, dans la *Revue Blanche* du socialisme en général : « Si l'affaire Dreyfus

n'avait pas éclaté, le socialisme français pouvait continuer à traîner une existence invertébrée. »

Il y avait près de deux ans que M. Blum était auditeur au Conseil d'État. Chacun y admirait déjà cette subtilité d'esprit juridique, cette fermeté de jugement qui devaient le porter dans une des dernières séances non publiques du Conseil auxquelles il assista, à condamner, contre l'avis d'un de ses éminents collègues, les fonctionnaires publics qui se mettent en grève. M. Blum passait les vacances à la campagne auprès de Paris, tout près sans doute puisque M. Lucien Herr désertant sa déserte bibliothèque pouvait venir chez lui fréquemment à bicyclette. C'est au cours d'une de ces visites que Herr dit tout à coup à M. Blum. « Savez-vous que Dreyfus est innocent? »

Dreyfus? Cela ne disait pas grand'chose à M. Blum. Comme il l'explique lui-même dans ses « Souvenirs sur l'Affaire » la condamnation de Dreyfus, vieille déjà de cinq ans, avait été « oubliée, absorbée, abolie ». Et pourtant « en fouillant plus attentivement dans ses souvenirs » M. Blum se souvint tout à coup que, à la *Revue Blanche*, un matin Bernard Lazare avait mené dans le bureau de Lucien Muhlfeld le commandant Forzinetti, ancien commandant de la prison du Cherche-Midi, où Dreyfus avait été écroué. Le commandant était convaincu de l'innocence de Dreyfus — et Bernard Lazare l'était encore davantage.

La conviction de Bernard Lazare aurait dû troubler M. Blum. Bernard Lazare en effet n'affirmait pas au hasard[1]. M. Blum écrit de lui : « Il y avait en Bernard Lazare, un juif de la grande race, de la race prophétique, de la race qui dit « un juste », là où d'autres ont dit « un saint. » Le fait est pourtant que M. Blum n'avait pas été troublé par l'affirmation du « saint ». « En revanche, écrit-il, la parole de l'apôtre était celle qui pouvait agir le plus impérieusement sur moi. » L'apôtre, c'était Herr, « Herr qui avait amené Jaurès à prendre pleine conscience de ce qu'il était socialiste, Herr qui allait diriger le mouvement des « intellectuels » quittant la paix du labo-

1. « Pour arriver à émouvoir l'opinion publique, écrit le libertaire Jean Grave, il fallut trouver un Bernard Lazare qui osât commencer la lutte et pouvoir faire l'impression des deux brochures par où il commença l'attaque. »

ratoire ou du cabinet, pour se jeter dans la bataille dreyfusiste, Herr qui, pendant trente ans, devait rester pour l'élite universitaire, le confesseur, le *convertisseur*, le guide, et pour tant d'hommes publics le confident, le directeur de conscience et de pensée »[1].

L'apôtre parla donc ; il expliqua comment Bernard Lazare avait découvert que l'écriture du fameux bordereau était celle d'Esterhazy et comment, grâce à Levy-Bruhl, il connaissait les révélations du colonel Picquart. M. Blum fut convaincu. Les arguments qui lui étaient présentés étaient du reste solides et suffisaient par eux-mêmes, sans que saints ou apôtres eussent à intervenir. A n'en pas douter le capitaine Dreyfus était innocent.

Herr, qui groupait toute les forces possibles, pour entreprendre la campagne d'où pouvait sortir la revision du procès Dreyfus, mit en relations Jaurès et M. Blum. Dès qu'il se trouva en présence du tribun socialiste, M. Blum se sentit « opprimé par cette puissance d'admiration et de don qui était naturellement en lui [en lui M. Blum] et que l' « Affaire » exaltait encore ». « Jaurès, a écrit M. Blum, était dreyfusard du plus ancien contingent et je n'avais jamais conçu qu'il pût ne pas l'être. Il l'aurait été « naturellement, comme on respire » quand bien même l'autorité de Lucien Herr ne se fût pas exercée sur son esprit. Ce n'est pas tout à fait l'avis de Charles Andler, l'historien-philosophe, qui fut intimement lié avec tout ce petit groupe : « On ne sait plus qu'il y a eu un temps où Jaurès et Clemenceau regrettaient qu'on n'eût pas fusillé Dreyfus », écrit-il. D'après Andler, il fallut les « chapitrer, leur montrer la lumière qui commençait à filtrer, le droit humain foulé aux pieds, etc... » Ce fut l'apôtre Herr qui se chargea de cette tâche. Il réussit même à convaincre les Guesdistes de l'innocence du capitaine. Mais par la suite ils redevinrent anti-dreyfusards « par haine de Jaurès ».

Quoiqu'il en soit, la campagne dreyfusarde s'organisait sous l'impulsion d'un cénacle, « le Syndicat ». *L'Aurore* de Clemenceau, *le Siècle* d'Yves Guyot, *la Petite République* à laquelle collaborait Jaurès commençaient à attaquer ce que Charles Andler appelle « les immondes feuilles assomption-

1. Léon Blum. *Souvenirs sur l'Affaire.*

nistes ». Des foyers de propagande se fondaient partout. Et partout Herr se prodiguait, maintenant secondé par M. Blum. Anatole France avait pris parti et M. Blum le rencontrait souvent chez madame de Caillavet « où tout était dreyfusard ». Les collaborateurs du *Banquet* eux aussi avaient senti s'allumer en eux la flamme sacrée. Ils se groupaient chez madame Straus. On voit dans les lettres de Proust à cette dame que des haines féroces étaient soigneusement allumées et entretenues dans ces convents du boulevard Haussmann. La secousse fut si grande, pour tout le milieu, que Proust pouvait écrire à madame Straus, quelque vingt ans plus tard. « Que de choses nous aurons vécues : l'Affaire Dreyfus, la Guerre! », comme s'il s'agissait de deux aventures de même grandeur.

Beaucoup de gens n'ont jamais réussi à éprouver de 1914 à 1918 des sentiments aussi vifs que du temps de l' « Affaire », beaucoup de gens de ce groupe tout au moins. Tel n'est pas, cependant, le cas de M. Benda. Il nous a révélé récemment que, dans sa passion dreyfusarde, il aurait tué « avec plaisir » le général Mercier. Mais M. Benda, il faut lui rendre cette justice, a ajouté que depuis lors il aurait tué avec le même plaisir Guillaume II, Mussolini, Charles Maurras et Bergson. C'est un violent. M. Blum, qui est très doux, ou du moins l'avait été jusqu'alors, fut gagné par la fièvre générale. Il a écrit à ce sujet : « Nous nous serions sacrifiés sans la moindre hésitation et surtout sans le moindre effort à ce que nous tenions pour la vérité et la justice. » Pour une nature féminine, cela résonne assez mâle et l'on voit déjà à quelles transformations intimes a pu conduire l'Affaire. M. Blum ajoute, du reste, ce qui est moins rassurant : « Sans doute, quoique plus malaisément, aurions-nous sacrifié les hommes qui barraient la route à la justice et à la vérité. »

Il y avait deux centres de foi dreyfusarde où M. Blum allait alors fréquemment se retremper. C'étaient la librairie Bellais, rue Cujas, que venaient de fonder Herr et Charles Péguy et où fréquentait toute la jeunesse socialiste (entre autres les jeunes savants Perrin et Langevin) et la *Revue Blanche*, où nous savons qu'il collaborait assidûment. « Toute la *Revue Blanche* était militante », écrit M. Blum — et tout d'abord, bien entendu, les directeurs, les trois frères Natanson, intimes

amis des frères Reinach, Bernard Lazare déjà nommé, Lucien Muhlfeld, Tristan Bernard, Alfred Capus, Jules Renard, Julien Benda, sans compter le secrétaire-général, l'anarchiste et fantaisiste Félix Fénéon, et bien d'autres de moindre importance. On tenait, à la *Revue Blanche*, des « conseils de guerre » dreyfusards. C'est dans les salles de rédaction de cette revue belliqueuse que M. Benda rencontra M. Léon Blum. Évoquant ce souvenir, il trace du futur leader socialiste un portrait saisissant que nous devons reproduire au passage :

« Son absence de recueillement, de sévérité intellectuelle, son ignorance du doute, son aptitude à prononcer derechef, sur les sujets les plus divers et les plus graves, sa croyance à la nécessité de son dire, son protectorat, sa conviction de l'infaillibilité de Jaurès et du génie de Porto-Riche, son acceptation de passer pour grand penseur auprès de banquiers ignorants comme les directeurs de la *Revue Blanche* ou de purs littérateurs, son admission de jouer un rôle littéraire, en jugeant des opérettes et des vaudevilles[1], son besoin de succès immédiats, tout cela me le rendait antipathique. En même temps, j'admirais ce que ses écrits ont à la fois d'intelligent et de faible, son impuissance à enclore sa pensée dans quelque embrassement ferme, son manque insigne de tempérament, d'invention, son écriture au blanc d'œuf. Il me représentait exactement ce que Nietzsche appelle l'homme-reflet. Une chose, toutefois, me semblait indéniable : la haute sincérité de sa foi politique et son honnêteté. J'y ajoute aujourd'hui, son courage. »

A la même époque, Léon Daudet rencontra, lui aussi, à plusieurs reprises, M. Blum et Fénéon. Il trace du premier ce crayon que l'on pourra rapprocher du précédent :

« M. Léon Blum conserve un parfum, une *aura*, un je ne sais quoi de biblique et d'hyperoriental... Le bonhomme n'est fichtre pas banal. Il a dû piocher Lassalle, on voit ça, et il considère sans doute le prolétariat français comme un violon dont il raclera à son heure et à son gré un jour. Tout est possible, mais ça m'étonnerait : Léon Blum de la Révolu-

1. M. Blum, alors, était devenu critique dramatique, comme nous le verrons plus loin.

tion en gants gris perle. » Le pronostic ne vaut pas le jugement.

M. Benda, comme M. Daudet, on le voit, furent à l'époque vivement frappés par l'ardeur des convictions politiques de M. Blum. Comme au début de l'Affaire, et avant les révélations de M. Herr, le jeune auditeur au Conseil d'État, tout en inclinant vers le socialisme et l'anarchisme, restait dans des zones esthétiques où le détachement est de « bon ton », une cristallisation subite avait dû se faire en lui qu'il convient d'expliquer avant d'aller plus loin, avant même de suivre dans son développement cette fameuse « Affaire », dans laquelle M. Blum s'est engagé.

*
* *

L'Affaire Dreyfus a été l'occasion, en France, d'une explosion d'antisémitisme tout à fait déplaisante. Quelques-uns de ces journalistes qui compromettent instantanément les causes qu'ils défendent, ont cru bon alors de dresser une liste complète des traîtres juifs, depuis Judas Iscariote jusqu'au malheureux Dreyfus, en passant par Deutz et quelques autres, comme si, lorsqu'il s'agit d'établir des listes de traîtres, chaque religion n'était en état de présenter, sur son propre contingent, une liste honorable et bien fournie. Il n'y a rien de plus injuste que d'attaquer une race — si les races existent —, une religion ou un peuple *in globo*. En supposant un instant que les Juifs soient, comme tant d'écrivains l'affirment, « inassimilables », c'est déjà une façon tendancieuse de le prouver que de le proclamer en tous lieux. Car en attaquant les Juifs, on les incite, en provoquant chez eux un sentiment bien naturel de défense, à se grouper, à se solidariser, et, par là même, à former un bloc où les idées plus ou moins communes à une nation circulent moins aisément qu'ailleurs.

Au temps de l'*Affaire*, beaucoup de Juifs, se découvrant étrangers, puisqu'on le leur affirmait, ont été conduits à réfléchir sur leur état, et ils ont fini par découvrir au fond d'eux-mêmes certaines tendances dont ils ne se fussent pas avisés dans une atmosphère pacifique. Les persécutions

créent la foi — ou la recréent. Nombre d'Israélites, en ces dernière années du XIXe siècle, — des Israélites qui ne demandaient qu'à s'agréger tout à fait dans la société qu'ils avaient choisie, se sont rapprochés de ce petit groupe de Juifs inapaisables qui, au gré des âges, ont passé, infatigablement, du prophétisme à la révolution. Il y a dans la vieille religion juive, quelques aspirations assez redoutables. Mais elles ne tourmentaient plus à cette époque « la masse juive », pour employer une expression de M. Blum.

La réaction naturelle d'un homme sensible et orgueilleux, comme l'était M. Blum, d'un homme verbalement courageux comme lui, fut de s'affirmer franchement, fortement israélite et de réfléchir sur les caractères de sa religion ou de sa race — réflexions où, sans l'erreur d'un tribunal militaire, il n'eût sans doute jamais été engagé.

Pour le guider dans ses réflexions, M. Blum avait auprès de lui Bernard Lazare, le « saint », qui a exprimé dans un curieux ouvrage sur l'*Antisémitisme* les raisons d'orgueil que tout Juif était en droit, selon lui, de puiser dans son état de Juif.

« Le Juif émancipé (entendez : non pratiquant), écrit-il, n'étant plus retenu par la foi des ancêtres, n'ayant plus aucune attache avec les vieilles formes d'une société, au milieu de laquelle il avait vécu en paria, est devenu, dans les collectivités modernes, un bon ferment de révolution. Dans l'histoire du libéralisme moderne, le Juif a joué un grand rôle et le libéralisme a marché de pair avec l'anticléricalisme. Le Juif a été certainement anticlérical ; il a poussé au Kulturkampf en Allemagne, il a approuvé les lois Ferry en France et l'on a cru que son libéralisme venait de son antichristianisme, tandis que le contraire était vrai (! !). A ce point de vue, il est juste de dire que les Juifs libéraux ont déchristianisé. »

Bernard Lazare s'applique, dans un but apologétique, à montrer que les Juifs ont joué un grand rôle dans toutes les révolutions. Il cite, parmi les Juifs qui ont préparé la Terreur en 93, J. Ravel, Jacob Pereyra, Isaac Calmer. « Il est hors de doute, ajoute-t-il, que par leur or, leur énergie et leur talent, les Juifs soutinrent et secondèrent, en 1830, et en 1848, la Révolution Européenne. »

L'esprit juif, développe-t-il, a « animé » Heine, Boerne,

Marx et Lassalle. « Marx, ce descendant d'une lignée de rabbins et de docteurs, hérita de toute la force logique de ses ancêtres. Il fut un talmudiste lucide et clair, un talmudiste qui fit de la sociologie. Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque, qui rêva perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un éden après la mort ; il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste et il prit son don du sarcasme et de l'invective là où Heine l'avait pris : aux sources juives. »

Qu'une race animée d'aussi généreux desseins ait pu être persécutée, Bernard Lazare s'en étonne. Il en cherche les raisons. « Cette aptitude révolutionnaire des Juifs est-elle une cause d'antisémitisme ? » Non, répond-il avec candeur, car « la majorité des conservateurs ignore cette action historique et idéologique du Juif. L'animosité contre Israël ne vient pas de ce qu'il a aidé à préparer la Terreur, ni de ce que Manin a délivré Venise et Marx organisé l'Internationale... Elle vient de ce que les Juifs sont souvent riches. » Or la richesse, la spéculation, Bernard Lazare les condamne ; il voudrait qu'Israël vomît la richesse et se consacrât à sa seule grande mission qui est révolutionnaire. Dans l'intérêt de ses coreligionnaires, il souhaite, du reste, que cette mission soit exercée sur le plan international. « Les progrès de l'internationalisme amèneront la décadence de l'antisémitisme. »

Ces idées, que la plupart des Juifs ne partagent pas, mais qui entraînent cette portion des Juifs douée du tempérament nabi, nous allons voir qu'elles ont été merveilleusement assimilées, adoptées, par M. Blum. A la vérité elles n'appartiennent pas plus à Bernard Lazare qu'à lui. Elles sont la nourriture ordinaire — avec la sauce plus ou moins épicée que le siècle comporte — des messianistes juifs. Ceux-ci s'en prennent au christianisme (et à la civilisation qui en dérive), parce qu'il s'adresse à l'*individu*, tandis qu'eux songent à la masse, au *peuple*, et l'on voit déjà, par là, comment, dans leur esprit, l'idée d'Israël et celle de révolution peuvent se confondre. Plusieurs penseurs juifs, nos contemporains, nous ont du reste fourni sur le sujet des éclaircissements intéressants.

« La morale chrétienne est une morale d'individus, écrit

Jean-Richard Bloch[1], la morale juive une morale de société... Dieu ne connaît pas les Juifs, il ne connaît que le peuple juif. Dieu ne promet rien au Juif ; il promet quelque chose au peuple juif... Le christianisme a été un stoïcisme à l'usage du peuple, des femmes et des esclaves, c'est-à-dire un stoïcisme tempéré par une illusion... Le christianisme remplaça le stoïcisme par un conte doré. Il fallait échapper à la question sociale, à l'énigme du mal, de l'injustice et de l'inégalité. Jésus y a pourvu en prenant hypothèque sur l'Outre-Tombe. Pilule sacrée. Depuis dix-neuf siècles, toutes les âmes d'esclaves chantent les louanges du remède... »

Et sur l'action révolutionnaire israélite, M. Jean-Richard Bloch prononce :

« Les Juifs dans le monde moderne sont un élément nouveau d'illusion, de duperie, mais aussi d'énergie, de durée. Ils ont le fanatisme de la félicité publique, de la justice sur terre, de l'avenir de la société... La forme que le communisme (marxiste) a revêtue est une combinaison extraordinaire du messianisme juif et du rationalisme grec... Il est tel, en un mot, que seul un Juif allemand vivant en France le pouvait concevoir. »

Enfin, M. Edmond Fleg, dans un livre récent[2], précise encore, en quelques phrases, certains points de vue israélites qui semblent s'ouvrir directement sur la pensée socialiste :

« Je suis Juif, parce que la promesse d'Israël est la promesse universelle. »

« Je suis Juif, parce que, pour Israël, le monde n'est pas achevé : les hommes l'achèvent. »

« Je suis Juif, parce que, pour Israël, l'Homme n'est pa créé ; les hommes le créent. »

Remplacez juif par marxiste, les propositions restent auss cohérentes. On recommande aussi cette remarque linguistique de M. Fleg : « Le mot hébreu, qu'on a traduit par *charité*, signifie en hébreu *justice*. » Cette remarque, M. Blum l'a faite lui-même plusieurs fois. Sa portée est incalculable. La différence d'interprétation a l'épaisseur d'un monde. La charité est

1. *Destin du Siècle.*

2. *Israël et Moi.*

du domaine du cœur, la justice de celui de l'esprit. Ce qu'Israël (l'Israël des penseurs de cette lignée tout au moins), ce que Marx veulent expulser de leur monde, c'est tout ce qui dépend du sentiment, du cœur. Le monde, pour eux, ne doit être que raison et logique. Nous y reviendrons.

Ce qui importe, pour le moment, c'est que M. Blum a fait siennes les conceptions de son ami, le « saint » Bernard-Lazare, de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Ce sont d'abord des « touches » qui nous en avertissent dans ses critiques théâtrales, où se manifeste l'orgueil d'appartenir à une race forte et noble : « Le goût de vivre, écrit-il, le besoin de s'accroître, de dominer : les forces juives en un mot. » Ou encore cette affirmation curieuse qui tend à prouver aux yeux de M. Blum lui-même que ce n'est pas sa sensibilité personnelle qui est imparfaite, mais sa raison merveilleusement forte : « Chez les individus supérieurs de cette race, l'empire de la raison s'étend sur la passion elle-même. » Puis, des phrases précises nous font comprendre, qu'exaspéré par l'antisémitisme de l'époque, M. Blum, plein de ressentiment contre la société, découvre en lui des raisons spécifiquement juives d'être révolutionnaire. « L'essentiel de la pensée juive,écrit-il, est peut-être dans le don de reconstruction idéale du monde, don chimérique ou prophétique comme l'on voudra... Les belles intelligences juives qui brûlent plus de charbon que les autres... La race juive ayant limité notre existence à cette vie a voulu établir la justice dès cette terre. Il est conforme à l'esprit de la race d'apporter dans la solution des problèmes moraux, politiques, sociaux, la volonté rigoureuse de la justice, cette rectitude intellectuelle qu'aucune considération d'intérêt, de sentiment ne fait fléchir... »

Mais c'est dans les *Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann* que M. Blum a exposé le plus longuement ses sentiments personnels sur les affinités d'Israël et de la Révolution.

— Vous pensez que les Juifs auront une part dans la destruction de la société présente, dans l'édification d'une société nouvelle? — demande le complaisant Eckermann.

— Oui, — répond Gœthe, dont nous savons par cent preuves qu'il énonçe les idées de M. Blum lui-même.

— Mis au service du socialisme international, le capital juif ferait assurément de grandes choses.

— Je crois aussi qu'il fera de grandes choses, — dit le pseudo-Gœthe, — d'ici cinquante ou cent ans. Mais il est essentiel d'observer que si les Juifs interviennent dans la lutte sociale..., ce sera pour obéir à la loi naturelle de leur race...

— Selon vous, les Juifs doivent compter parmi les ouvriers de la Révolution?

— Oui, — « dit Gœthe » — La force critique est puissante chez eux, c'est-à-dire le besoin de ruiner toute idée, toute forme traditionnelle qui ne se justifie pas par la raison... Et cependant la race est immensément croyante, immensément capable de foi... (Une foi) toute rationnelle. Elle tient en un mot : la Justice. Le Juif a la religion de la Justice... Leur Messie n'est pas autre chose que le symbole de la Justice éternelle... Les vieux Juifs ne croyaient point à l'immortalité de l'âme. C'est ce monde-ci qui doit s'ordonner un jour selon la raison... *N'est-ce point là l'esprit du socialisme? C'est l'esprit antique de la race.* Si le Christ a prêché la charité, Jehovah voulait la justice. *Ce n'est point par une inattention de la Providence qu'un Marx, qu'un Lassalle ont été des Juifs.* » De pareilles affirmations, si on les rapproche des molles incertitudes de l'esthète de 1890-95, permettent d'apprécier la transformation provoquée par l'Affaire Dreyfus chez M. Blum. Comment s'y est-il personnellement mêlé, quelle part a-t-il prise dans cette grande bagarre? C'est ce que nous allons demander maintenant à ses livres de nous révéler.

*
* *

Au début de 97, on songea à établir des listes de signatures pour demander au Gouvernement de « faire toute la lumière » et réclamer la révision du jugement qui avait condamné Dreyfus. C'était le moment où Proust, dans ses lettres à madame Straus, pesait l'éclat du nom de ses amis pour voir ceux qui, sur la fameuse liste, pourraient faire la plus vive sensation. M. Blum se chargea de Barrès. Celui-ci, qui était de dix ans

son aîné, lui avait toujours témoigné une sollicitude de « frère »[1]. C'est M. Blum qui le dit — et il évoque les visites qu'il allait rendre à Barrès dans son petit hôtel de la rue Caroline, près de la place Clichy. M. Blum, en quête de signatures, se transporta donc chez Barrès, qui « ne répondit ni oui, ni non », mais termina l'entretien sur ces mots : « Je vous écrirai. » Il écrivit, en effet, pour refuser. M. Blum raconte dans ses souvenirs que « cette lettre tomba sur lui comme un deuil » et qu'il éprouva « l'effondrement d'un enthousiasme, un abattement amer, une désolation ». Ce « deuil » le détermina même par la suite à réviser ses jugements sur Barrès, qu'il avait tant admiré. « L'attitude de Barrès, disait-il donc deux ans plus tard à Jules Renard, donne la peur de relire ce qu'il a fait. Il est impossible de croire que ce soit aussi bien que l'on croyait. » — propos qui tendrait à prouver que, chez « les individus supérieurs de la race, l'empire de la raison » ne s'étend pas aussi complètement sur la passion que veut bien le dire M. Blum. Il est juste d'ajouter que, en 1933, M. Blum, revenu de son « deuil », affirma aux auditeurs des *Ambassadeurs* que Barrès avait été *l'ami et le maître de sa jeunesse*. Devant un public présumé intellectuel, M. Blum n'était pas fâché de fournir cette garantie. Entre intellectuels et socialistes, M. Blum a toujours joué un jeu de bascule. Les socialistes voient en lui un intellectuel, les intellectuels ne voient en lui qu'un socialiste. Aux *Ambassadeurs*, il n'eût pas été fâché de rassembler ces deux images de lui-même.

Le refus opposé par Barrès à M. Blum exaspéra les amis de M. Blum. Leur fureur fut à son comble quand ils virent que Barrès, dans *l'Echo de Paris*, prenait publiquement position contre eux. Ils résolurent de se venger. « Les rabbins de la *Revue Blanche* — écrivent les frères Tharaud — décidèrent d'expulser l'hérétique, je veux dire de mettre Barrès au ban du monde intellectuel et ce fut Lucien Herr qui, « parce que non juif », fut chargé de « lancer l'excommunication ». Il le fit dans la *Revue Blanche*, en « termes douloureux et très dignes ». (Cette appréciation est de Charles Andler). « Votre nationalisme, déclarait Herr, si vous y regardiez d'un

1. Coïncidence étrange : de 1896 à 1902 Barrès dans ses cahiers ne fait pas une seule allusion à ce « frère », bien qu'il parle de tous ses amis intimes.

peu près, vous verriez que ce n'est rien : une poussée aveugle de l'antique brutalité, la terreur héréditaire des bandes d'Outre-Vosges, une des formes de la haine de village à village... » et l'apôtre alsacien continuait : « Ne comptez pas sur l'adhésion de cœurs qui vous ont été indulgents dans vos moins tolérables fantaisies. »

La majestueuse excommunication lancée par Herr ne troubla nullement Maurice Barrès. Quant à la rupture avec M. Blum, elle le surprit peut-être moins qu'elle n'étonna celui-ci. Les Tharaud ont très bien vu que Barrès avait, jusqu'alors, séduit les Juifs « par sa façon tout intellectuelle de comprendre un sujet ». Ce n'était là qu'une apparence. Barrès, le premier Barrès, l'anarchisant, pouvait écrire : « Beaucoup nier à vingt ans, c'est un signe de fécondité. » ou encore : « Ma méthode valait pour les esprits qui constatent douloureusement, à vingt ans, la contradiction et le sans-racines de toutes les notions dont on les a chargés. » Ou même : « Les morts, ils nous empoisonnent. » Il ne faisait alors que jeter une sorte de gourme intellectuelle. Il jouait ce jeu de paradoxes qui amuse les vives intelligences, quand elles n'ont pas encore pris un contact étroit avec la vie. Mais il y avait, chez Barrès, au-dessous de ces feux d'artifices, de profonds sentiments humains. Il ne lui fallut que quelques années pour intégrer dans ses constructions intellectuelles, les données de l'expérience. C'est une évolution que, trente-cinq ans plus tard, M. Blum n'avait pas encore faite. M. Blum reste a priori l'ennemi de toutes les traditions. Il ne perçoit pas qu'il est beaucoup d'entre elles qui sont la somme d'innombrables méditations humaines et qu'il faut être bien présomptueux pour les rejeter d'emblée.

Tout cela, même au temps de la *Culture du Moi*, Barrès le pressentait. Et tandis que lui se rapprochait de l'humain, il voyait son jeune « frère », sous l'influence de ses nouveaux amis, s'enfoncer davantage dans les théories. M. Blum en était à croire que les sentiments doivent se taire devant la raison rationaliste. C'était avec cette conviction qu'il complétait cette entreprise de composition du moi, commencée sous le signe de Stendhal. C'est au nom de cette conviction que nous allons le voir proposer des règles nouvelles pour la bonne ges-

tion des sentiments amoureux, filiaux, familiaux, patriotiques... Sans nul doute, Barrès pensait à M. Blum, lorsqu'il écrivit : « (Les Juifs) ont des émotions quand ils sont jeunes (ces émotions que M. Blum avait cultivées comme des orchidées rares). Dommage qu'en mûrissant, ils se durcissent vite et deviennent des gens à notions. » — Et encore à lui, quand en 92, il glissait dans *l'Ennemi des Lois :* « Ces intelligences juives ont un caractère commun que chacun peut distinguer chez les israélites intéressants de son entourage. Ils manient les idées du même pouce qu'un banquier des valeurs. Elles ne semblent pas, comme c'est l'ordinaire, la formule où ils signifient leurs appétits et les plus secrets mouvements de leurs êtres, *mais des jetons qu'ils trient sur un marbre froid...* Lassalle, Karl Marx, c'est le changeur d'Holbein qui fait sonner une idée et sur son poids la classe. » Claire, la femme de *l'Ennemi des Lois*, ayant lu les socialistes juifs allemands, « en fut glacée comme d'un traité de géométrie ». Car les formules « où ils serraient tout ce qui milite pour le socialisme », éliminaient les notions de pitié, d'enthousiasme, « soit qu'ils jugeassent l'appel au cœur peu compatible avec cette besogne de raison pure, l'expression des besoins économiques, soit qu'avec certains esprits, ils n'attachassent pas une valeur scientifique à ces éléments qui sont pourtant de vraies parcelles d'humanité ».

Ces éléments, M. Blum en nie l'existence. Pour lui, dès qu'on fixe une limite à la connaissance rationnelle, dès qu'on laisse place dans l'univers à un élément que la raison à elle seule ne suffit pas à expliquer, on est en face du mysticisme. Et ce qu'il nomme mysticisme, il le repousse, sans se rendre compte que c'est une autre forme du mysticisme que de croire que tout en ce monde doit être expliqué par la raison. Il ne reste plus, avec ce système, qu'à commenter la peinture par l'algèbre. Aussi, verrons-nous M. Blum se dresser par deux fois contre les philosophes qui ont donné place, dans leur conception du monde à des éléments que la logique pure ne gère pas. La première fois dans la *Revue Blanche*[1], en 1892, pour attaquer Renan[2], qui avait « voulu concilier le déter-

1. *Revue de Paris*, 1er Février 1913, 529.
2. Premiers paradoxes sur Renan, 1892.

minisme scientifique avec le sentiment du Divin dans la Nature» ; la seconde fois dans la *Revue de Paris*, en 1913, pour contrebattre Bergson, aux yeux de qui la raison logique n'est pas suffisante « pour fournir la solution des grands problèmes éternellement posés devant l'homme ».

Mais il n'y a pas besoin de s'élever au divin pour expliquer le différend qui naquit entre Barrès et M. Blum au temps de l'Affaire Dreyfus. Ce qui gênait, avant tout, Barrès dans l'attitude de certains dreyfusards, c'était leur tendance internationaliste. Ce qui gênait M. Blum dans l'attitude de Barrès, c'était surtout sa conception du nationalisme.

M. Blum a posé avec netteté, dans ses articles critiques, les raisons de leur querelle.

L'idée d'attachement à une terre, l'émotion en face d'un pays, d'un paysage ou d'une ville où nos ancêtres ont fait notre histoire lui paraissent absurdes. Parce qu'il exalte cette idée, parce qu'il cultive cette émotion, Barrès lui semble tout à coup avoir pris « l'aspect d'un homme nouveau, d'un *étranger*[1] ». Une nation est pour M. Blum « un composé *abstrait* d'idées, de notions politiques, de conceptions morales ». D'où l'on peut conclure évidemment que si tous les Européens adoptaient les idées que M. Blum considère comme essentiellement françaises, c'est à dire les idées de Révolution, l'Europe deviendrait, pour lui, instantanément la France.

« La patrie, dit un personnage de Donnay, c'est un coin de terre, un proverbe, c'est une rose qui porte son nom, c'est une assiette peinte. » — « La patrie, c'est la terre de nos morts », dit Barrès. — « La patrie, disait jadis Giraudoux, ce sont les souvenirs d'enfance. » « On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers », affirme Gambetta. « Trois ou quatre maisons, juste ce qu'il faut de terre et d'eau à des arbres, de pâles souvenirs d'enfance dociles à notre appel, comme c'est quelque chose de simple, la patrie ! » écrit Jules Renard. Mais voici la réponse de M. Blum : « Si la patrie, n'était vraiment que le coin de terre où l'on naquit, que des souvenirs, que des habitudes, le patriotisme serait un instinct grossier, une sorte de *fétichisme*. » Pour lui, la patrie, n'est nullement cela, c'est « la foi dans quelques grandes idées que la France a repré-

1. En lisant. Page 4.

sentées dans le monde... Ce que vous appelez notre internationalisme, c'est l'espoir, c'est la certitude que le monde entier sera conquis un jour, pacifiquement, par les idées que la France figure dans l'histoire. » Ces idées, pour M. Blum, ce sont les idées de la Révolution, de telle sorte qu'on se demande en quoi, avec son système, la France pouvait bien être la France avant 1789 et en quoi elle le serait encore si elle renonçait à cet « idéal ». On ne s'étonne pas, dans ces conditions, que M. Blum commentant une pièce de d'Annunzio, où des jeunes gens sont prêts à mourir pour « la Cité, la Patrie, la Force Latine » ajoute : « C'est fort bien, mais nous voulons savoir mieux pourquoi l'on meurt. »

La vérité, c'est qu'en vertu du raisonnement de M. Blum, l'idée de patrie est complètement supprimée. C'est ce qu'avait très bien vu Émile Faguet, quand il écrivait dans la *Revue Latine*, en 1907 : « M. Blum déteste l'idée de patrie et le patriotisme. » Il a plu à M. Blum d'attribuer arbitrairement à la France une certaine idéologie révolutionnaire qui est sienne. C'est *pour cela* et *pour cela seulement* qu'il serait prêt, éventuellement, à accorder que la France est sa patrie. On le comprend très bien, quand on lit cette apostrophe que M. Blum lança à Jules Renard :

« Je suis patriote, lui dit-il, de ce patriotisme que chante Victor Hugo dans les *Châtiments*, et qui voudrait, *même par la force*, imposer au monde l'humanité, et dont le rêve serait de supprimer toute espèce de patriotisme. Je suis fier d'être Français, à cause d'un héritage d'idées que je n'aurais peut-être pas fait si j'avais été Anglais ou Allemand. » La guerre de 1914-18 a-t-elle troublé le « patriotisme » de M. Blum? On ne le pense pas. Car elle était pour lui une guerre de capitalistes, le fruit du capitalisme — comme il l'a expliqué à maintes reprises en réunions publiques.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que M. Blum ait fait condamner par son Gœthe (lequel, aux Champs-Élysées, aura pu soupirer comme Socrate : « Que de choses me fait dire ce jeune homme !... ») l'attachement à la province, à la ville, à la maison. « Je ne suis pas resté prisonnier des liens naturels qui enchaînent la plupart des hommes à leur famille et à leur toit. J'ai ce bonheur de savoir détourner

mon âme des émotions trop vives et j'ai toujours eu le courage de partir... *On ne travaillera efficacement au bonheur des hommes qu'en relâchant tous ces liens que Barrès veut resserrer.* » Et ce philosophe singulier ajoute : « Même s'il est malheureux, un homme qui vit chez lui, dans la maison où est né son père, est enclin à penser que tout va bien dans le monde. » C'est ce que Gœthe-Blum n'admet pas. Il veut libérer ce malheureux qui n'a pas assez de lucidité pour juger son état et a la sottise de se croire heureux. (Comme s'il y avait une différence entre être heureux et se croire heureux !) Il veut l'inciter à changer le monde. Ici comment ne pas penser au héros de *Paludes*, ce « Werther » de la génération, qui avait pour souci premier de révéler aux gens qui se croient en bonne santé qu'ils sont en réalité malades?...

Mais ce Gœthe obstiné et travesti continue : « Je ne connais pas cette piété filiale qui attache tant d'hommes à une terre ou à une maison ; c'est une cause de faiblesse pour l'humanité entière ; c'est le plus grand obstacle aux changements nécessaires dans l'humanité... Il faut se mettre en harmonie avec les lois profondes de l'univers. » C'est, en effet, un excellent programme, mais ces lois profondes qui les connaît ?

Et Gœthe satisfait de songer qu'il est né à Francfort et va mourir à Weimar — ce qui n'est d'ailleurs pas un voyage d'une longueur démonstrative — conclut : « C'est pourquoi je préfère mourir ici *dans la patrie que je me suis choisie.* »

Il fallait, en effet, en arriver là : choisir sa patrie ! Après avoir consulté la carte des idéologies nationales, chaque homme optera pour tel ou tel pays. C'est une vue de l'esprit, comme dit le chirurgien de M. Roger Martin du Gard — et c'est peut-être l'apothéose du rationnel. Mais peut-on traiter un sentiment par un raisonnement ? Est-ce que les Français qui aiment (contre toute raison, si M. Blum y tient) leur ville ou leur village, qui se plaisent à songer à la vallée de la Loire, à la Bretagne, à l'Ile de France comme à un bien qui leur est propre, auxquels ils sont liés par mille souvenirs de leurs parents ou d'eux-mêmes, qui ont fini par percevoir que leur personne, à la suite d'un long travail de générations, s'est adaptée, harmonisée au cadre, au milieu duquel a vécu leur lignée, et qui tirent même de ce sentiment un plaisir

qui a les couleurs de l'amour, est-ce que ces Français peuvent seulement discuter la nature de leur attachement au sol de leur pays? Est-ce qu'on réduit en théorèmes un sentiment? M. Léon Blum raisonne fort mal, quand il condamne un attachement comme irrationnel. Les attachements ne se jugent pas, ils se constatent. Comme le dit très bien M. Seillière, parlant il est vrai non de M. Blum, mais de M. Benda, il y a une portion de la Raison vraie qui ne s'applique pas au vivant. La véritable raison tient compte de l'expérience humaine. En même temps que, purement logique, elle doit être aussi historique. Et c'est bien là l'erreur cruciale de M. Blum de vouloir syllogiser sur le cœur exactement comme sur l'esprit. Barrès a raison, M. Blum joue froidement avec les idées qu'il confond avec les sentiments et les instincts, comme on joue avec des dés sur une table de marbre. Ou plutôt, lui qui n'admet pas ces sentiments d'attachement à un pays, cette alliance de l'homme avec la nature qui l'entoure, n'est-il pas dans la tradition de certains de sa race? Les Juifs ont été dans le passé affreusement et injustement persécutés. Ils ont campé sur des terres étrangères, puisqu'on ne leur permettait pas de s'y fixer. Leur cruel destin les a contraints, en effet, de *choisir* des patries — auxquels la plupart d'entre eux du reste, se sont donné corps et âme — tandis que quelques-uns gardaient des âmes de révoltés et de nomades. Ces derniers seuls sont en question. Nous plaignons leurs malheurs, nous excusons leur rancœur, nous comprenons leur nostalgie atavique, mais nous ne voyons aucune raison valable pour que leurs nabis ne nous traitent pas avec la même indulgence. Notre amour n'a rien du fétichisme. C'est de l'amour tout simplement. Et il faut reconnaître que sur ces matières Jaurès, le Dieu qui sur les autels privés de M. Blum vint succéder à Disraeli, avait une façon plus délicate de raisonner!

MARCEL THIÉBAUT

*(A suivre).*

# LA
# TRAGÉDIE D'HUGO WOLF

Avoir inspiré une biographie musicale qui a été un des livres français les plus lus et les plus célèbres d'avant la guerre, et demeurer à peu près inconnu chez nous, c'est, on l'avouera, un assez fort paradoxe. Tel est pourtant le sort d'Hugo Wolf, musicien autrichien, dont on n'a jamais joué avant cette année une seule œuvre orchestrale à Paris et dont, pourtant, tout le monde a lu, au tome IV du *Jean Christophe*, de Romain Rolland, les douleurs et la révolte, sans autre transposition que des changements de noms propres. Se rappelle-t-on le Kappellmeister Euphrat, qui dirige d'une manière grotesque et fait siffler un poème symphonique de Jean-Christophe Kraft? « *Au lieu des robustes colonnes qui devaient soutenir le fronton de l'édifice*, écrit M. Rolland, *les accords s'écroulaient les uns à côté des autres, comme une poussière de plâtras. Christophe fut un moment avant d'être sûr que c'était lui qu'on jouait... les instruments ne jouaient même plus ensemble... le public se tordit de rire... seul, le Kapellmeister, imperturbable, continuait à marquer la mesure au milieu du charivari... Après que le tumulte fut un peu calmé, le Kapellmeister fit à l'orchestre un signe, pour marquer qu'il voulait parler : « Messieurs, dit-il, je n'aurais certainement pas laissé jouer » cette chose jusqu'au bout si je n'avais voulu me donner une » fois en spectacle le Monsieur qui a osé écrire des turpitudes sur » maître Brahms.* »

Le chef d'orchestre, c'était Hans Richter, l'orchestre, la

Philharmonie de Vienne, le poème symphonique s'appelait *Penthésilée*, le monsieur qui avait critiqué Brahms, Hugo Wolf. Cette petite vilenie se passa le 15 octobre 1886, exactement comme Rolland l'a raconté, et tout au long de ce volume, *la Révolte*, qui est peut-être le plus vivant de la série de *Jean Christophe*, les détails empruntés à la vie d'Hugo Wolf sont aussi nombreux que les traits de pure imagination. Romain Rolland a écrit aussi, dans ses *Musiciens d'autrefois et d'aujourd'hui*, un très bel article sur Wolf, mais le roman a été plus lu que l'article. L'astre de Wolf était un astre noir.

*
* *

Dans le beau livre qu'il a consacré à Hugo Wolf[1], Ernst Decsey a décrit le pays de Slovénie où notre musicien naquit le 13 mars 1860. Cette petite ville de Windischgraetz, aujourd'hui yougoslave, n'est guère qu'un bourg insignifiant autour d'un vieux château de margraves, au pied du mont Sainte-Ursule. Mais le pays d'alentour mêle le romantique alpestre au pittoresque méridional : c'est encore la forêt de sapins et c'est déjà la vigne, ce sont les grottes à stalactites, et les petites chapelles blanches qui se dressent au sommet de chaque montagne, et dont les cloches tintent avec une vibration de cristal fêlé dans l'air glacé du matin. Wolf était le quatrième enfant d'une modeste famille ; son père, Philippe Wolf, était corroyeur, il jouait du violon et du piano, le soir, après le travail, sans même enlever son tablier de cuir jaune. L'enfant apprit de bonne heure la musique et commença vers douze ans à écrire de petites compositions : un concerto pour violon, des chœurs, des mélodies. En dehors de cela, il fit de déplorables études, et les pères du couvent de Saint Paul, le jugeant trop indiscipliné, le mirent à la porte.

A quinze ans, on l'envoya à Vienne ; il logeait chez sa tante, Madame Vinzenzberg, à qui il payait 16 florins de pension par mois (35 francs) et il suivait les cours du Conservatoire avec ses deux cousines, Anna et Ida. Il écrivait pour elles des mélodies et les accompagnait au piano en se fâchant

1. Ernst Decsey : *Hugo Wolf*. 1 vol. in-8°. Nouvelle édition, Berlin 1921.

tellement aux fautes de mesure qu'il les faisait pleurer chaque fois.

Au mois de novembre 1875, Richard Wagner vint à Vienne pour assister aux représentations de *Tannhaüser* et de *Lohengrin*. Hugo Wolf était parmi la jeunesse enthousiaste qui acclamait le maître à la sortie de l'Opéra. Il réussit même, avec la complicité du gérant et des femmes de chambre de l'Hôtel Impérial, à approcher Wagner ; tout tremblant de son audace, il lui présenta une de ses mélodies, *Sur la mer*, écrite d'après un poème de Gœthe. Mais Wagner jeta un coup d'œil distrait sur le lied et déclara : « Je n'entends rien à la musique pour piano. » Dès la seconde année d'études, Hugo Wolf fut chassé du Conservatoire pour indiscipline. A dix-sept ans déjà son caractère sombre et farouche est dessiné ; désormais, c'est tout seul qu'il travaillera, veillant des nuits entières à lire les romanciers et les poètes, passant de Gœthe à Walter Scott et de Rabelais à Byron, et s'éprenant de Kleist dont le génie mal équilibré lui apparaît frère du sien, et dont il répètera plus tard, en se l'appliquant, le mot désabusé : « Le ciel accorde à l'un le talent complet, à l'autre il ne donne aucun talent ; moi, l'enfer m'a donné mon demi-talent ! » C'est à Kleist qu'il empruntera l'idée de son poème symphonique de *Penthésilée*, la reine des Amazones, amoureuse d'Achille, qui le tue en combat singulier et mord la poitrine où le cœur du héros a cessé de battre. Penthésilée, sœur aînée des princesses hystériques, des Salomé et des Elektra que Richard Strauss fera chanter bientôt sur la scène...

En même temps qu'il s'enthousiasmait à ces œuvres bizarres du second romantisme allemand, Hugo Wolf continuait ses études musicales : trop pauvre pour louer un piano, il lisait les partitions, emportant les sonates de Beethoven sur les bancs du Prater, et analysant, syllabe par syllabe et accord par accord, la déclamation et l'harmonie des *Maîtres Chanteurs*. Le soir venu, il allait jouer des contredanses dans les guinguettes de Grinzing et de Mœdling : il y gagnait sa pièce de trois francs. Songeait-il, dans ces salles plafonnées de bois, où les servantes versaient en riant le petit vin nouveau, à ce sourd qui, soixante ans plus tôt, était venu s'asseoir à ces tables, notant parfois un motif musical avec un gros crayon

de charpentier sur son petit carnet, et parlant contre le gouvernement, sans prendre garde aux espions de police attentifs? Songeait-il aussi à cet autre, aux grosses lunettes, aux cheveux frisés, que ses amis appelaient le petit champignon, qui était si timide et qui avait écrit *le Roi des Aulnes*?

***

En novembre 1880, Hugo Wolf fut appelé à Salzbourg comme chef d'orchestre adjoint. Il était chargé de diriger les opérettes; mais, au lieu de seriner aux choristes les platitudes qu'il devait leur faire répéter, il leur jouait des pages de *Tristan et Isolde*. L'expérience ne dura pas tout à fait deux mois; il donna sa démission, rempaqueta dans sa valise ses pauvres bagages et son buste en plâtre de Wagner et s'en retourna à Vienne où il retrouva son petit cercle d'amis, Mottl, les frères Schalk, Adalbert von Goldschmidt, qui le fit entrer en 1884 comme critique musical au *Journal des Salons* que dirigeait Moritz Engel. Hugo Wolf écrivait là de mordantes satires contre Brahms et ses disciples, les *brahmines*, comme il les appelait. J'ai déjà dit comment les brahmines se vengèrent sur sa *Penthésilée*.

En 1887, Philippe Wolf mourait. Hugo souffrit cruellement; non seulement, il adorait son père, mais il aurait voulu, en lui prouvant que son fils n'était pas un raté, le remercier de tous les sacrifices qu'il avait faits pour l'éducation que son caractère avait rendue si difficile. Mais Philippe Wolf s'en allait trop tôt, et tout ce que le musicien put faire, ce fut d'inscrire le nom paternel l'année suivante, dans la dédicace de son premier recueil de mélodies, comme on grave un adieu sur une pierre tombale.

***

Faut-il continuer cette histoire? Ne vaudrait-il pas mieux nous borner à la réponse que Wolf a faite à un journal musical qui le questionnait sur sa vie : « Je m'appelle Hugo Wolf, né le 13 mars 1860, et encore en vie pour le moment. Suffisant comme biographie. »

Quel plat et maussade récit, quelle existence insignifiante,

dans cette ville impériale si dure aux grands musiciens, si accueillante aux médiocres, dans ce Vienne où l'art est fonctionnarisé, et où la vie se traîne d'année en année, de grade en grade, de place en place, de soumission en soumission, chaque décoration payant une renonciation, jusqu'au jour tardif où l'on vous appelle monsieur le Conseiller, mais où déjà le cortège du bel enterrement se prépare! Ah! plutôt le génie, et la souffrance, et le corbillard des pauvres comme Mozart! Mais le génie tarde à souffler sur le front d'Hugo Wolf. Il va avoir vingt-huit ans, l'âge où Mozart et Schubert ont déjà écrit leurs chefs-d'œuvre, et lui n'a rien produit encore que des esquisses symphoniques, cette *Penthésilée* qu'on a sifflée, ce quatuor en *ré* que Rozé a refusé et que Wolf a oublié exprès dans un tramway, sans réussir à le perdre, et qu'on lui rapporte comme l'anneau jeté à la mer.

Bientôt ce sera le printemps sur Vienne et les cyclamens refleuriront dans la vieille forêt où court le ruisseau de la *Belle Meunière*, où le postillon du *Voyage d'Hiver* fait sonner son cor. Hugo Wolf s'est installé à Perchtoldsdorf, tout près de Vienne, dans la maison de campagne du docteur Werner, il a emporté avec lui les poésies de Moerike, un intimiste de l'école Souabe comme ce Wilhelm Muller qui inspira Schubert. Ce sont de petites poésies, d'une forme presque aussi simple que des chansons populaires. Wolf les lit et les relit à haute voix, soudain, rompant toutes les digues, le flot musical monte et déferle et, en deux grandes vagues, du 16 février au 18 mai et du 4 octobre au 26 novembre, cinquante-trois mélodies sont nées dans un tel jaillissement que pour certains poèmes deux mélodies successives ont vu le jour. Ces quatre cahiers des *Moerike-Lieder* suffiraient à placer Wolf au rang de Schumann et tout près de Schubert, mais en même temps Wolf a écrit vingt-cinq mélodies sur des poèmes d'Eichendorff et de Gœthe, et l'élan se continuera jusqu'au mois de février 1889, par une quarantaine de mélodies nouvelles d'une égale beauté, qui achèvent la série des cinquante et un lieder de Gœthe.

Il serait fastidieux et vain de retracer ici les efforts de Wolf et du cercle étroit de ses amis pour rompre l'indifférence du public viennois : on organise des concerts, que la

presse musicale passe sous silence, ou expédie brièvement en comptes rendus injurieux : mélodie balbutiante, harmonie de sauvage, telles sont les ordinaires gentillesses des professionnels du goût. Il s'y mêle parfois de l'ironie et Max Kalbeck aiguise cette flèche qu'il voudrait mortelle : « *Quand M. Hugo Wolf s'adonnait à la critique musicale, il a, sans le vouloir, fait rire les cercles musicaux, on lui a conseillé alors de se livrer à la composition. Les derniers produits de sa muse montrent que le conseil était fâcheux. M. Hugo Wolf devrait se remettre à la critique.* » L'incompréhension d'autrui ajoute encore au doute de soi : des mois entiers durant, Wolf attend vainement l'inspiration musicale, puis le souffle le reprend ; pendant l'automne et l'hiver de 1889 et le printemps de 1890, il écrit le cahier des *Mélodies Espagnoles*, composant parfois deux lieder dans la même journée. Il met ensuite en musique des poèmes de Keller puis il entreprend un recueil de *Mélodies Italiennes* mais, à la fin de 1890, il s'arrête à la septième pièce du recueil, il ne reprendra l'œuvre interrompue qu'un an plus tard.

Parfois cependant un encouragement venait. C'est ainsi que la maison Schott, de Mayence, accepta d'éditer Hugo Wolf. Il avait envoyé à Mayence un paquet de mélodies. le lecteur de la maison Schott, Humperdinck, le futur auteur de *Hansel et Gretel* qui ne connaissait rien de Wolf, prit au hasard une mélodie dans le paquet et passa la nuit à les jouer et à les rejouer toutes... Mais ces sourires du destin seront, dans la vie de notre musicien, aussi rares que ceux de l'amour ; le petit homme aux yeux noirs, aux cheveux embroussaillés, au costume de grossier velours, vit, obscur, à Vienne, logeant généralement chez des amis, sursautant nerveusement au moindre bruit, et cherchant le silence en se mettant de petites boules d'argent dans les oreilles. De temps en temps, il part en tournée dans les villes d'Allemagne, à la recherche d'un public qui se refuse et d'une gloire qui ne sera pour lui que le soleil pâle des morts. En attendant, la jeunesse s'éloigne et avec elle les illusions. Voici maintenant les ridicules détails qui viennent chasser l'enthousiasme : à Bayreuth, où Wolf est allé en pèlerinage, on le loge dans une maison où un enfant qui fait ses dents hurle toute la nuit et il repart après s'être

endormi en entendant *Parsifal* — ce qui n'était peut-être pas, même pour un wagnérien enthousiaste, une raison suffisante de se désespérer et de se considérer comme un maudit.

A la fin de 1891, Wolf reprend le cahier interrompu des *Mélodies Italiennes* et, dans le faubourg de Dœbling il écrit, en attendant les fêtes de Noël, une quinzaine de lieder, chants de soleil et d'amour, où les filles sont coquettes et les garçons hardis, et où le piano, pour accompagner les sérénades, imite la mandoline et la guitare des chauds printemps du Sud, de ces printemps dont toute l'Allemagne rêve, comme en rêva le jeune Gœthe et qu'elle voudrait, avec Mignon, voir refleurir.

*
* *

Déjà deux cents mélodies et pas une œuvre symphonique ou lyrique d'importance. Hugo Wolf souffre secrètement de ce contraste et voudrait attacher son nom à un grand ouvrage. Il pense à maints sujets d'opéra : la *Tempête* ou le *Songe d'une Nuit d'Été*, les *Oiseaux* d'Aristophane, ce *Bouddha* que Wagner a si longtemps médité. Un jour, à Berlin, des amis lui font lire l'*Enfant au Globe* et le *Tricorne*, d'Alarcon ; les deux sujets, l'un dramatique et l'autre bouffon, lui plaisent, car ils baignent dans l'atmosphère de ses *Mélodies Espagnoles* de 1890, mais Wolf se heurte à la difficulté de trouver un librettiste convenable et il ne réussira pas, comme Wagner et comme Berlioz, à s'en passer. Aussi n'est-ce qu'en 1895 qu'il composera le *Corregidor* d'après le *Tricorne ;* quant au sujet de l'*Enfant au Globe*, qu'il tente de porter à la scène sous le titre de *Manuel Venegas*, il n'ira pas plus loin que la cinquième scène de l'acte I.

De nouveau le démon intérieur s'éveille : en trois mois, le *Corregidor* est écrit, d'une traite, comme en 1888, au temps des *Moerikelieder*, sans que le courant musical s'interrompe jamais plus d'un jour ou deux. Le 9 juillet 1895, il met le point final à la partition pour piano et chant ; le 8 décembre, il achève son orchestration. Maintenant l'œuvre est debout, il la place sous le signe du Maître de Bayreuth. « Sans les *Maîtres Chanteurs*, écrit-il, la musique du *Corregidor* n'aurait jamais été écrite, oui, le vieux magicien est notre père à tous ! »

Pendant trois mois, l'âme inquiète de Wolf semble apaisée. Il a le sentiment d'avoir enfin réalisé toute sa pensée, il croit que le *Corregidor* s'imposera par un succès éclatant comme autrefois le *Freischütz*. En même temps, la veine tarie des *Mélodies Italiennes* se ranime et il achève le second recueil au mois d'avril. Cependant au théâtre de Mannheim on a répété son opéra et le 7 juin, au soir de la première, Hugo Wolf y assiste, tout en haut de la seconde galerie, vêtu d'un costume d'été gris avec lequel il apparaîtra sur la scène, tout gauche et ému, au milieu de ses interprètes. Le lendemain, il s'en va, emportant comme droits d'auteur, 200 marks, qu'il perdra d'ailleurs en route. On ne donnera qu'une autre représentation du *Corregidor* à Mannheim et Wolf, qui n'y assiste pas, n'entendra plus jamais son opéra.

*
* *

A Vienne, les fidèles de la première heure ont groupé autour d'eux de nouveaux admirateurs, et la Société Hugo Wolf s'est fondée ; on dirait qu'un meilleur avenir s'ouvre : Gustave Mahler, le vieil ami de jeunesse, est nommé directeur de l'Opéra. Il va monter le *Corregidor* et Wolf reprend et corrige son œuvre fièvreusement, comme s'il sentait que le temps lui est compté.

Les coups les plus cruels sont ceux que porte une main amie. En septembre 1897, Wolf apprend que Mahler renonce à jouer le *Corregidor ;* il tombe dans un grand abattement entrecoupé de moments d'extrême agitation et soudain, le 15 septembre, la crise éclate. A ses amis réunis autour de lui à Moedling, il raconte qu'il vient d'être nommé directeur de l'Opéra et qu'il chassera Mahler. Le lendemain on le ramène à Vienne, dans une maison de santé, où il montre tous les signes de la folie des grandeurs, se prenant tantôt pour un illustre médecin, seul capable de guérir Nietzsche, tantôt pour Jupiter, maître du tonnerre et de la pluie.

Bien que la maladie — paralysie générale — ne fût guère curable, on le remit en liberté au mois de janvier 1898. Alors commence un voyage fantômal, une fuite devant la peur et vers l'inconnu, qui chasse Wolf sur les routes d'Autriche.

D'abord, il s'en va vers la mer, vers l'Adriatique, puis il se réfugie au pays natal et revoit sa mère, figure usée par les ans, dans la petite maison de Windischgraetz ; il remonte ensuite à Salzbourg, comme s'il voulait, brûlant les étapes, revivre en quelques mois toute sa vie. Il essaie de reprendre son travail. L'été le retrouve au bord du lac de Traun, plus calme et s'occupant de l'édition de ses *Trois Poèmes de Michel Ange*, dont le second : « *Tout ce qui est créé doit finir* », lui apparaît si lourd de sens. Soudain, un jour d'octobre, la folie lui lance le même appel qu'à Robert Schumann, qu'au roi Louis II de Bavière, l'appel des ondines des flots. Il se jette dans le lac, mais l'eau glacée lui rend sa conscience, l'instinct de conservation lui fait regagner le bord. Cette fois. c'est fini, on l'interne de nouveau ; et, lentement, à l'asile des fous de la Basse-Autriche, l'inquiète lumière de son génie s'éteindra.

Pendant que la Société de ses amis, organisant concerts sur concerts, établit enfin sa gloire, le malheureux murmure : « Oui, si j'étais Hugo Wolf ! » La mort, la mort bienfaisante qui, détruisant le corps malade, délivre enfin l'âme enchaînée, ne viendra que le 22 février 1903.

Le 24, on enterra Hugo Wolf. Le cortège funèbre suivit les boulevards jusqu'à l'Église Votive ; on était en plein carnaval et les masques joyeux, arlequins, colombines s'arrêtaient au passage de l'enterrement et faisaient un signe de croix. Au cimetière, le président de la Société Hugo Wolf lui adressa en suprême adieu, les vers de Moerike qu'il avait mis en musique, jadis :

« *Reposez-vous, pauvres membres de son corps, et vous, ses paupières, fermez-vous. Te voici seul, loin de la terre, que la nuit vienne, et que la lumière s'allume pour toi...* »

*
* *

La gloire de Wolf a été lente à se répandre en Europe. Son opéra du *Corregidor*, joué avant la guerre deux ou trois fois à Munich, à Stuttgart, à Hambourg, à Karlsruhe, un peu plus longtemps à Prague et à Berlin, a été repris à Vienne il y a quelques années et au festival de Salzbourg l'an passé. Cette dernière épreuve est demeurée indécise : on n'avait pas pensé,

pour décider du triomphe, à dire au public éclairé que le *Corregidor* était une œuvre de jeunesse de Mozart ! Certes, le livret de Rosa Mayreder est d'une rare platitude ; pourtant, il est moins niais que celui de *Fidelio*, moins incompréhensible que ceux de la *Flûte* ou d'*Euryanthe*. Le contraste entre le ton léger et bouffon du dialogue et la polyphonie d'une musique où, même si Wolf ne l'avait pas dit, on reconnaîtrait l'influence des *Maîtres Chanteurs* à chaque scène, est plus gênant. Mais il y a dans le *Corregidor* tant d'idées musicales qu'on est en droit de s'étonner que des fragments de l'ouvrage ne soient pas donnés plus souvent au concert.

Où Wolf est égal aux plus grands, c'est dans le lied ; seul Schubert a autant d'émotion, autant de variété. Certes, Hugo Wolf n'a pas cette égalité prodigieuse, cette fécondité divine qui a dicté à Schubert tant de chefs-d'œuvre, depuis le *Roi des Aulnes* (*opus I!*) jusqu'aux *Chants du Cygne* ; mais, sur les deux cent quarante mélodies qu'il a laissées, il en est bien une centaine dont l'accent d'intime confidence, de foi naïve, de passion sensuelle ne peut plus être oublié quand on les a entendues une fois. Rien que dans les cinquante-trois mélodies sur les poèmes de Mœrike, une dizaine au moins sont d'une souveraine beauté : l'*Amour insatiable*, la *Chanson du Vent*, le *Papillon d'Avril*, le *Chant des Elfes*, le *Voyage à Pied*, la *Fille abandonnée*, la *Harpe Eolienne*, *Au Matin*, l'*Hymne au Sommeil*, le *Nouvel An*, le *Chant de Weyla*, le *Cavalier du Feu*. Nous voici à douze, déjà, et il serait facile d'allonger cette liste, qui, pour le public français n'est qu'une suite de mots vides de sens.

En 1921, à Vienne, dans la maison amie, où pour la première fois, j'ai entendu les quatre cahiers des *Mœrikelieder*, on m'a demandé, en voyant ma surprise à cette découverte, comment il se faisait que Wolf fût si peu connu en France et je n'ai rien trouvé à répondre. Le lendemain, — en guise de réponse — j'ai apporté les douze mélodies de Duparc, et mes hôtes, pour la première fois, ont entendu la *Vie antérieure* et *Phidylé*.

JEAN MISTLER

# LA VILLE DU SOLEIL ET DES DIAMANTS

Nous avons laissé la plaine du Cap sous les fleurs : fleurs blanches et roses couvrant les arbres des vergers, — fleurs qui deviendront pommes, poires, pêches, oranges destinées aux marchés d'Europe, — fleurs dans les buissons, fleurs dans les champs, images charmantes d'un printemps d'accord avec le calendrier, car nous sommes à deux jours de l'équinoxe de septembre.

Le train s'avance vers les montagnes, en contourne un premier massif, puis les aborde de front, passé Worcester et commence une lente escalade. Le printemps recule, à mesure que croît l'altitude : les arbres fruitiers, maintenant, portent bourgeons — un peu plus haut, bois sec d'hiver ; ils se font de plus en plus rares, comme toute la végétation, et cette vallée large, au sol couvert d'une petite brousse aride, me rappelle, en plus ondulé, les hauts plateaux qu'on traverse, de Taza à Oudjda, à l'autre extrémité de ce continent, dont la symétrie frappante apparaît ainsi dès les premiers pas.

Le ciel, en même temps, s'est dégagé : du pays à pluies d'hiver, nous passons au pays à pluies d'été ; les *cumuli* sont restés au-dessus des plaines et, dans l'atmosphère sèche et limpide, le coucher de soleil, au milieu d'un petit bouquet de nuages rouge sombre, sera magnifique.

La pente gravie, nous sommes dans le Karroo. Le Karroo, pays des grandes distances, avec ses fermes vastes de mil-

liers d'hectares, pays des *Afrikanders*, des *Boers* rudes, qui, dans leur cœur, n'ont jamais accepté la domination britannique. Sur douze cents kilomètres, des montagnes du Cap au Vaal, — sur quatre cents, du Kalahari au pays des Basutos et au Natal, — s'étend ce plateau, relativement fertile vers l'est, semi-désertique sur l'autre moitié de sa surface, où l'eau, hors deux ou trois rivières, fait complètement défaut pendant six mois par an. Fuyant les Anglais, qui venaient de se proclamer souverains de la plaine côtière, les Boers avaient chargé sur leurs lourds « wagons », attelés de dix ou douze paires de bœufs, leurs meubles, leurs femmes, leurs enfants, et étaient partis vers le nord. Certains poussèrent jusqu'au delà du Vaal, où la terre est meilleure, mais la plupart, en cette première migration, ce « grand treck » de 1836, s'arrêtèrent dans le Karroo. Ils y fondèrent l'État d'Orange, que l'Angleterre regarda d'abord avec mépris, puis annexa, brutalement, en 1848 ; mais les Boers chassèrent les Anglais, et, en 1854, l'Orange redevint, pour un temps encore, État libre.

On voisine à des journées de voiture, on se marie de ferme à ferme, et l'étranger qui frappe à la porte est, pour le temps qu'il voudra rester, le seigneur du logis. On peste contre l'aridité du sol, les vents glacials d'hiver, la chaleur terrible de l'été, la sécheresse et la pluie, mais on aime cette terre, pour pauvre qu'elle soit, de De Aar à Bloemfontein, de Beaufort à Graaf Reinet, à Kronstadt, à Potchefstroom, et l'on parle toujours cette vieille langue flamande, déformée seulement par la rudesse du sol schisteux et du climat continental, qui s'appelle maintenant l'*Afrikaans* : Terre et Langue, ces deux môles de résistance au dominateur détesté, qui est Anglais avant d'être Homme. Le Karroo, et aussi le Transvaal qui le prolonge vers le nord-est, sont au Sud-Afrique ce que le Québec est au Canada : un Canada sans forêts, sans lacs, sans larges rivières, sans les belles neiges d'hiver, mais un sol où les premiers colons se sont attachés, et où leur langue, bien loin de disparaître, tient en échec celle des « usurpateurs ».

A l'aube, nous roulons encore dans la même campagne aride. Nous avons franchi l'Orange avant qu'aient pâli les étoiles. L'air est glacial : nous sommes à douze cents mètres

d'altitude. Le pays est plat, à perte de vue, et, sur le sol rougeâtre, poussent de place en place, dans l'herbe pauvre, des arbres secs, gris, aux branches torses comme celles des vieux poiriers.

Quelques maisons, soudain, passent devant mes fenêtres, puis d'autres, une agglomération, des usines, des rues, un passage à niveau, une gare : Kimberley, la ville du Soleil et des Diamants.

*
* *

Il est une rivière aux eaux bourbeuses qui symbolise à elle seule l'Afrique des Boers et des *diggers*, chercheurs d'or et de pierres précieuses du siècle dernier : c'est le Vaal, affluent de l'Orange.

Or non loin du Vaal, en 1866, le jeune fils du fermier Jacobs, tournant entre ses doigts, pendant la prière du soir, un beau caillou transparent où se jouait la lumière de la lampe, déclencha une chaîne d'événements par quoi fut changée la face du pays boer — sinon celle du monde. On avait des hôtes, ce soir-là : deux trafiquants et un chasseur d'autruches. Un d'eux, nommé Schalk van Niekerk, la prière finie, demande à l'enfant la pierre, l'admire : l'enfant, qui sait se conduire à l'égard des étrangers, la lui donne ; elle passa du gousset de M. van Niekerk dans celui de M. O'Reilly, qui la fit expertiser à Grahamstown, puis au Cap ; enfin, sir Philip Woodhouse l'acquit pour cinq cents livres, dont madame Jacobs reçut la moitié... pour *acheter à l'enfant des bonbons.*

Deux ans plus tard, le même van Niekerk troqua quelques têtes de bétail contre le talisman d'un sorcier qu'il revendit onze mille deux cents livres : c'était un diamant de quatre-vingt-trois carats qui devint, une fois taillé, le *Star of South Africa*, et fut revendu trente-cinq mille livres.

Alors, commença le *rush*. Les deux pierres, en fait, venaient du pays du fleuve Orange, mais l'Orange n'attira pas les chercheurs : c'est vers le Vaal, vraie rivière du pays boer, que, de Grahamstown et de Durban, partirent les caravanes, avec les « wagons » à bœufs, pour franchir les montagnes et l'immense Karroo. Celles de Grahamstown mirent trente-cinq

jours à atteindre la rivière où bientôt, sur l'une et l'autre rive, on vit, espérant la fortune, les *diggers* laver, laver les graviers diamantifères.

La sécheresse, ces dernières années, avait été terrible : le bétail mourait, la récolte séchait sur pieds. Pourtant, les fermiers du Karroo ne quittèrent pas leur terre pour ces nouveaux trésors à découvrir : ceux qui vinrent arrivaient des villes, des campagnes trop peuplées de la côte : c'étaient ceux qui n'avaient pas pris part au « grand treck », trente ans plus tôt, et qui, bon gré mal gré, avaient continué de vivre sous le gouvernement de la reine d'Angleterre. Et plus tard, d'Europe, d'Amérique, d'Australie arrivèrent de nouveaux chercheurs, en plus grand nombre encore, traversant le plateau désertique, vers les régions où les rivières sont pavées de diamants.

A la vérité, on trouvait peu de pierres précieuses dans les rivières. Ce qu'il fallait découvrir, ce que les prospecteurs avides cherchaient, à travers la plaine immense, c'étaient les « mines sèches », les gîtes mêmes où s'étaient formés les diamants avant que les eaux torrentielles les entraînassent dans les alluvions du Vaal.

La première « mine sèche » fut découverte, en décembre 1870, sur la terre du fermier Du Toit (un descendant sans doute de quelque huguenot français amené en Sud-Afrique par la révocation de l'Édit de Nantes : les Maret, les Du Toit abondent parmi les Afrikanders). En mars de l'année suivante, tout près de là, un mineur, du bout de sa canne, mit au jour une pierre précieuse, tandis qu'au même endroit, nommé Bultfontein, Cornelius du Plooy en trouvait dans le mur de pisé de sa ferme : une seconde mine était découverte, à moins d'un kilomètre de la première. Puis une troisième le fut, sur la ferme de De Beers, à une demi-heure de marche, et tous les *diggers* de se précipiter. Enfin, en juillet, sur la même ferme De Beers, une quatrième mine se révéla, si riche que ce fut une ruée générale pour y piqueter des *claims*, d'où le nom de *De Beers New Rush* qui lui fut d'abord donné, avant que le monde entier la connût sous son nom définitif de *Kimberley*.

Si proches l'une de l'autre qu'en une heure de marche

on les pouvait voir toutes, ces quatre mines, les plus fameuses du globe, venaient, en sept mois, de livrer leur secret.

Alors, les Anglais jugèrent venu le moment d'intervenir.

*
* *

Solidement installés sur la côte depuis le début du siècle, les Anglais avaient, nous l'avons dit, fait fuir vers le nord, par delà les montagnes, les Boers épris d'indépendance. En 1854, ils avaient reconnu, par le traité de Bloemfontein, l'existence de l'État Libre d'Orange. « Cape Town et le port de Table Bay, disait le duc de Newcastle, sont tout ce dont la Reine a réellement besoin en Afrique du Sud ». Mais la frontière ouest de cet État, en plein Karroo, était mal définie : au delà s'étendaient les territoires des Gricquas, tribus de sang mêlé de Hottentots et de Blancs, qui, dans ce désert, n'avaient jamais songé à chercher querelle aux fermiers de l'État Libre. Survient la découverte des mines. Bien que la présence, depuis longtemps, de fermiers boers paraisse *a priori* de nature à éviter toute contestation territoriale, l'Angleterre entrevoit un moyen de s'approprier l'huître en suscitant des plaideurs : bientôt, Nicholas Waterboer, chef des Gricquas, dûment endoctriné, revendique la propriété des mines, tandis que le président Brand proclame qu'elles se trouvent en territoire d'Orange. L'Anglais intervient, se pose en juge, plante, pour commencer, son drapeau à Kimberley « pour éviter toute effusion de sang », donne, dès octobre 1871, raison à Waterboer par le *Keate Award*, et, quelques jours plus tard, déclare le pays des Gricquas « protectorat de la couronne », ce qui achevait de résoudre le problème *ad majorem Reginae gloriam*.

Cependant, Waterboer d'une part, l'État d'Orange de l'autre, avaient, avant l' « arbitrage », fait largesses des champs diamantifères. C'est l'époque où, pour reprendre l'expression de Mrs. S. G. Millin [1], « des gens, qui n'avaient pas le droit de vendre, vendaient à d'autres qui savaient n'avoir pas le droit d'acheter ». Des protestations s'élevèrent, dont les

1. *The South Africans*, par Sarah G. Millin (Londres, 1934).

jugements, à Londres, demandèrent des années. En 1876, enfin, reconnaissant vraiment insoutenables les conclusions de Keate, Londres donna tort aux ayants droits de Waterboer, car « ni lui, ni son père n'avaient jamais eu de propriété, ni de juridiction sur cette partie du pays ». Le président Brand revint donc à la charge : « Vous m'avez pris le territoire et les diamants sous prétexte qu'ils appartenaient à Waterboer ; vos propres juges déclarent maintenant que Waterboer n'y a point de droits : rendez-les moi. » Trop tard : l'étonnante méthode britannique du « fait accompli » avait réussi : « le pavillon à l'Union Jack, flottant là depuis quatre ans, pouvait seul éviter les troubles... », en outre, « n'était-il pas *admis par tous* (?) que les mines de diamants *devaient* être aux Anglais ? » « Il faut bien reconnaître, écrit Mrs. S. Millin, que l'Angleterre prit les diamants comme un butin qui revient au plus fort. »

L'État d'Orange reçut une indemnité de quatre-vingt-dix mille livres, en attendant d'être — définitivement, cette fois, — englobé dans l'empire britannique, en 1900. Quant au Gricqualand, qui avait si naïvement confié son fromage au renard, il fut, dès 1880, annexé à la colonie du Cap, « malgré l'opposition énergique de tous les représentants du territoire ».

*
* *

Mais les mineurs des années 1871-1872 se souciaient moins du pavillon que des pierres précieuses. Ils s'étaient partagé les gisements, par petits *claims* de trente et un pieds sur trente et un pieds, et piochaient, broyaient, fouillaient à qui mieux mieux la roche du trésor. La seule mine Kimberley comptait, quelques semaines après sa découverte, cinq mille travailleurs, dont l'un trouva, en quinze jours, pour plus de dix mille livres de pierres.

Qu'on imagine, découpé à l'emporte-pièce dans les schistes du Karroo, un gigantesque puits vertical, une « cheminée » de plusieurs centaines de mètres de diamètre. Une roche en fusion est venue, des tréfonds, percer cette cheminée et la remplir, s'y solidifier ; la surface, rabotée par l'érosion, en des

milliers de siècles, ne présente plus qu'un monticule, un *kopje* recouvert de sable rouge, au milieu de la plaine brune. Mais dans cette roche, qui, à quelques mètres de la surface, prend des reflets bleu-corbeau, — *blue ground* des mineurs, *kimberlite* des géologues, — l'énorme pression du noyau liquide de notre globe a formé des diamants : tels sont les gisements, indéfinis en profondeur, rigoureusement délimités quant à l'ovale plus ou moins régulier de leur surface, cachettes où la Nature a enfoui par millions ses gemmes les plus précieuses.

Au début, on s'organisa tant bien que mal. Des *mining boards*, élus par les mineurs, avaient institué des règlements stricts, et chacun travaillait, pour son compte, sur le lot qu'il avait obtenu par simple droit de premier occupant. Chaque exploitant, d'ailleurs, ne pouvait en avoir plus d'un, et y travaillait le plus souvent seul : il piochait le minerai, le sortait du trou dans un sac en peau, s'installait sous sa tente pour le broyer au maillet, puis trier anxieusement ces débris, dont un seul pouvait valoir une fortune.

On manquait de vivres dans ce désert. Il fallait aller chercher l'eau, par chars à bœufs, dans le Vaal, à plus de quarante kilomètres. Pourtant, on piochait sans relâche, car tout *claim* sur lequel le travail avait été suspendu sept fois pendant plus de vingt-quatre heures redevenait libre, et appartenait au premier occupant nouveau.

Les conditions de vie, cependant, s'améliorèrent peu à peu : des commerçants étaient venus s'installer au voisinage des mines, des maisons de bois ou de pisé remplaçaient les tentes et les *wagons* du début : telles furent les origines de la ville de Kimberley et celles de l'agglomération, moins importante, de Beaconsfield, qui desservait les mines du sud, Bultfontein et Du Toit's Pan.

Plus tard, les excavations se creusant, et la roche, en profondeur, devenant beaucoup plus dure, les méthodes de travail se modifièrent : des câbles, tendus entre chaque chantier et le bord du trou, servaient à l'extraction du minerai, qui était abattu, non plus au pic, mais aux explosifs ; on vit, dit-on, vers 1874, à la seule mine de Kimberley, seize cents de ces câbles, sur lesquels allaient et venaient seize cents récipients de toutes formes, de toutes dimensions, hissés au moyen

de cabestans mus par des bêtes de somme, amenant à la surface le *blue*, la « roche bleue » diamantifère.

Puis vinrent des difficultés plus sérieuses : les éboulements des bords, les chantiers noyés après les grosses pluies d'été. Il fallait lutter en commun, se grouper, organiser le travail plus rationnellement ; en 1878, furent introduites les premières machines à vapeur, et cette même année vit disparaître le dernier mineur individuel de Kimberley, qui, depuis des années, exploitait... un seizième de *claim*, soit six mètres carrés.

L'ère des « Compagnies » commençait. Elles furent d'abord nombreuses et peu importantes — puis la loi naturelle amena la disparition des faibles au profit des forts. Vers 1884, on en compte encore onze différentes sur les quatre cent vingt *claims* (quatre hectares) de Kimberley, mais la *Central Co* et la *Compagnie Française* détiennent, à elles deux, la moitié de la mine ; à la De Beers, onze compagnies aussi, et celle d'entre elles qui porte le nom même de la mine s'étend déjà sur les deux tiers des *claims* ; vingt-six compagnies à la Du Toit's Pan, dix-huit à la Bultfontein...

Grâce aux machines, aux pompes, à l'exploitation méthodique, les mines se creusent. Aux deux mines du sud, de grande surface et de richesse relativement faible, la profondeur n'atteint qu'une soixantaine de mètres en 1886, quinze ans après les découvertes initiales. La De Beers, siège d'un travail beaucoup plus intensif, atteint quatre-vingt-dix mètres. Quant à la Kimberley, où l'on trouvait jusqu'à deux cents carats aux cent *loads* (un carat vaut deux décigrammes, et un *load* environ sept cent vingt-cinq kilos), teneur quadruple ou quintuple de celles des autres mines, elle occupait dix mille ouvriers trois ans après sa découverte, et était profonde de trente mètres ; en 1882, sa profondeur dépassait cent mètres et elle occupait encore quatre mille Cafres et sept cent vingt Blancs, malgré la surface plus restreinte et les machines qui aidaient les hommes ; enfin, en 1886, elle atteignait cent quarante mètres de profondeur. Sept millions de mètres cubes avaient été extraits de cette excavation, qui était alors la plus grande jamais faite de main d'homme, et d'où l'on avait déjà tiré plus de trois mille kilos de diamants.

C'est peu après cette époque que le stade des « Compagnies » disparut à son tour, après celui des exploitations individuelles. Une de ces Compagnies, plus puissante, mieux menée, avait peu à peu acquis la totalité de la mine où elle travaillait ; puis, elle s'était étendue aux autres mines, avait acheté, pris en amodiation, loué toutes les parcelles, évincé ou absorbé ses rivales, et conquis de haute lutte le rang, qu'elle devait garder pendant plusieurs dizaines d'années, de maîtresse incontestée de l'industrie diamantifère. En 1888, la totalité des quatre mines de la région de Kimberley, d'où provenaient les neuf dixièmes des diamants mis sur le marché mondial, était sous le contrôle de la *De Beers Consolidated Mines, Ltd.*

Et le vieux Du Toit, et le vieux De Beers, qui avaient reçu respectivement deux mille six cents livres et six mille guinées pour leurs terrains, retirés maintenant bien loin, dans le *Veld*, loin de l'agitation malsaine qui avait transfiguré leurs fermes, commençaient à comprendre l'immense richesse qu'ils avaient vendue pour une bouchée de pain. Écoutez-les, De Beers et sa femme :

— « C'est six millions de guinées que nous aurions dû avoir.

» — Mais qu'aurions-nous fait de tout cet argent ? Nous ne sommes que tous les deux, et notre maison est assez grande : nous avons une salle, et une chambre, et une cuisine ; que nous faut-il de plus ?

» — Nous aurions pu avoir un *wagon* neuf !

» — Nous avons assez pour acheter vingt *wagons* neufs !

» — Et une nouvelle charrette pour aller au Service, à la Noël !

» — Cela aussi, nous pouvons l'avoir ! Ah ! mon petit cœur, sois raisonnable : qu'avons-nous à nous occuper de tout cela ? Nous avons assez[1]... »

*
* *

Avant de devenir l'animateur de la colonisation britannique en Afrique et le « créateur » des deux pays qui portent son nom, Cecil Rhodes fut un mineur. Son génie de l'organisation, sa largeur de vues, ses qualités de réalisateur, il les exerça d'abord à Kimberley : la *De Beers* est son œuvre.

1. S. G. Millin. *Op. cit.*

Fondée, en 1880, sous le nom de *De Beers Company*, elle devint, huit ans après, la *De Beers Consolidated Mines, Ltd*, dont le capital passa peu, à peu, de cent mille à cinq millions et demi de livres.

Les quatre mines de la région de Kimberley sont exploitées par elle, et, lorsqu'en 1890, une cinquième — la Wesselton — sera découverte à deux milles de la Du Toit's Pan, la De Beers aura tôt fait de l'acquérir.

Trente-cinq millions de carats de diamants bruts (sept tonnes), valant près de cinquante millions de livres sterling, sont sortis de ces quatre mines, avant 1888. La nouvelle Société, qui s'équipera jusqu'à être capable d'extraire et de traiter plus de vingt mille tonnes de minerai par jour, met sur le marché un million de carats de diamants en 1889, deux millions en 1891, deux millions quatre cent mille pendant les douze mois suivants. Elle atteint son maximum pendant l'exercice 1906-1907, avec près de deux millions huit cent mille carats (cinq cent soixante kilos) valant cinq millions de livres sterling. A la veille de la guerre, son personnel s'élève à deux mille six cents Blancs et seize mille Noirs.

Après la guerre, les pierres précieuses semblent un bon placement, dans l'instabilité des monnaies : le carat de diamant brut, qui valait en moyenne vingt et un shillings en 1888, quarante-cinq en 1913, bondit à quatre-vingt-onze en 1919, cent seize en 1920 ; puis il retombe à rien l'année d'après, remonte enfin et, grâce aux efforts unis des producteurs de pierres, se tient depuis 1929 entre cinquante et soixante shillings.

La De Beers vit par à-coups : elle dépasse encore, largement, les deux millions de carats en 1921 — ferme ses mines l'année d'après, les rouvre, travaille encore à bon rendement pendant quelques années, puis survient la Crise : la haute finance internationale, qui répartissait bon an mal an six ou sept millions de carats entre les plus jolies femmes des deux hémisphères, cesse ses prodigalités, et la De Beers, une fois de plus, arrête ses mines. Elle a produit, depuis 1888, plus de dix-huit tonnes de pierres brutes, valant onze milliards de nos francs d'aujourd'hui[1]...

1. Francs-or de 1928.

*
* *

Revenons à nos mines, et aux années quatre-vingts.

L'une après l'autre, les exploitations à découvert s'arrêtent : tout, désormais, se fera en souterrain, à la Kimberley, à la De Beers et ailleurs. A sa sortie du puits, le minerai est envoyé sur des *floors*, vastes aires entourées de clôtures, et que surveille, nuit et jour, la milice ; après quelques mois d'exposition à l'air, la kimberlite se désagrège, « pourrit », devient friable comme plâtre, et la broyer n'est plus qu'un jeu d'enfants[1]. Le minerai est alors repris, débourbé, lavé, passé au crible, classé par densités dans des *jigs* ; enfin, le volume initial, une fois réduit des quatre-vingt-dix-neuf centièmes par élimination méthodique des éléments les moins lourds, le résidu est trié à la main pour qu'on en retire les diamants.

La mine Kimberley, au début, donnait cent quarante carats par cent *loads* (moins de quatre décigrammes par tonne) ; De Beers, quatre-vingt-dix ; Bultfontein, trente seulement, en pierres petites, mais de la plus belle eau ; Du Toit's Pan encore moins, mais encore plus belles ; enfin, Wesselton autant que Bultfontein, et belles comme à Du Toit's Pan. Toutes ces teneurs baissèrent peu à peu comme l'exploitation avançait, surtout pour la Kimberley, et, dans les dernières années de marche, la moyenne oscillait autour de vingt carats par cent *loads*, c'est-à-dire un seize-millionième du poids initial du minerai.

Par mesure de précaution contre les vols, la main-d'œuvre noire n'est pas libre : pendant toute l'année que dure son contrat, l'ouvrier est prisonnier dans un *compound*. Bien nourri, convenablement logé et payé, il s'accommode de cette vie, et ne paraît pas souffrir de la privation de liberté... La milice armée conduit les travailleurs à la mine, les ramène au *compound* en fin de journée ; quelques hommes, pris au

1. Plus tard, l'emploi de broyeurs d'un nouveau type — à la fois puissants pour concasser la roche fraîche, et doux pour ne pas briser les diamants — permit de supprimer le « pourrissage », qui entraînait une longue immobilisation du minerai, et des chances de vol. Les *floors* ne servirent plus, dès lors, qu'au stockage d'une certaine quantité de minerai, formant « volant » de marche pour l'usine de traitement.

hasard, passent alors la « visite de précaution » destinée à s'assurer qu'ils n'ont dissimulé aucune pierre dans leurs cheveux crépus, dans leur mâchoire, sous leurs ongles de pieds, ni... en aucun autre endroit de leur corps susceptible de servir de cachette. Leur contrat fini, avant de leur rendre la liberté, une telle visite est encore considérée comme insuffisante : on les purge !

Ajoutons que, malgré la police et ses chiens, malgré les enceintes barbelées des *compounds*, les sentinelles, la visite de précaution et le bicarbonate, malgré les mesures rigoureuses prises, dans tout le territoire, contre les porteurs de gemmes non munis d'un certificat d'origine en règle, les diamants, toujours, disparurent en nombre important ; comme les voleurs ne risquaient leur chance que pour de belles pierres, on estime à 10 ou 15 p. 100 de la production totale la valeur des pierres ainsi soustraites à leurs légitimes propriétaires, la proportion ayant probablement atteint 30 p. 100 dans les premières années qui suivirent l'introduction en grand de la main-d'œuvre noire.

*
* *

Quant aux camps des mineurs, ils se sont transformés, suivant exactement la courbe de prospérité des mines. Aux maisons de terre ont succédé des maisons de brique ou de pierre ; des rues ont été tracées, des services publics organisés. En 1880, à neuf ans d'existence, cinq ans avant que l'atteigne le chemin de fer du Cap, Kimberley compte dix-huit mille habitants de toutes races, alors que Cape Town, vieille de deux cents ans, n'en a que trente mille ; en 1882, un aqueduc est construit, qui alimente la ville en eau du Vaal.

Deux agglomérations distinctes, d'ailleurs, ont grandi dans le quadrilatère formé par les mines : au nord, Kimberley proprement dite, la plus vieille, celle où l'urbanisme vint trop tard, comme dans nos villes de l'ancien continent ; les rues — d'anciennes pistes qui ont monté en grade — sont tortueuses, sans ordonnance, et les essais tardifs d'alignement, de percées, de places n'ont jamais réussi à effacer le pittoresque des tracés primitifs. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ferme

De Beers, entre les deux mines principales, et ses maisons parfois poussent si près de l'une ou l'autre excavation qu'elles y disparaissent un beau jour. Le voyageur français Édouard Foà décrit ainsi la ville, qu'il visita en 1891 : « Kimberley est l'activité même : on n'y voit pas, comme au Cap, des monuments fantaisistes, des constructions coûteuses ; au contraire, la plupart des maisons sont en terre rouge, couvertes de quelques feuilles de zinc... La ville, qui paraît déjà ancienne, n'est pas très grande, surtout si l'on ne tient compte que de Kimberley proprement dit ; les rues sont pour la plupart sinueuses, les maisons avançant plus ou moins, au gré de leurs propriétaires ; le pavé n'existe pas et la chaussée est plutôt une route poussiéreuse qu'une rue. Les magasins ont peu d'étalage ou n'en ont pas, sauf quelques devantures de marchands de nouveautés, avec leurs mannequins, et deux ou trois boutiques modernes[1] ». Dès cette époque, la ville était éclairée à l'électricité et l'on commençait d'y installer le téléphone.

L'autre agglomération, c'est Beaconsfield, la cité ouvrière des deux autres mines, Bultfontein et Du Toit's Pan. Ici, les géomètres, arrivés à temps, ont pu assurer le triomphe des rues perpendiculaires et des « blocs » carrés d'un vingtième de mille de côté, comme dans toutes les villes anglo-saxonnes modernes. Mais, dans ce pays, qui vit de la fantaisie des coquettes du monde entier, une ville géométrique n'avait point de chances de réussir : le vieux Kimberley resta toujours le centre des affaires, et, en 1912, engloba Beaconsfield dans ses limites municipales, qui couvrent depuis lors trente-trois kilomètres carrés, la moitié de Paris.

Déjà, pourtant, les approches de la vieillesse se sont fait sentir. La mine Kimberley a été arrêtée en 1909 : on extrayait le *blue* de onze cents mètres, et le prix de revient devenait trop élevé. La mine De Beers, profonde de sept cent cinquante mètres, produit de moins en moins : en 1914, celle-là aussi était définitivement fermée, et Bultfontein soutenait la prospérité de la Compagnie, bien secondée par Wesselton et Du Toit's Pan.

Par ailleurs, la concurrence a grandi : la célèbre mine « Premier », au Transvaal, est en exploitation prospère depuis le début du siècle ; plusieurs mines ont été découvertes dans

1. *Du Cap au Lac Nyassa*, Édouard Foà, Paris 1897.

l'État d'Orange ; enfin, les exploitations alluvionnaires, autrefois peu importantes, se sont développées non seulement en Sud-Afrique, mais en Gold Coast, et surtout au Congo Belge. Après avoir régi à elle seule le marché mondial, qu'elle alimentait pour les quatre-vingt-cinq centièmes, la De Beers doit composer avec ses rivales, se limiter pour leur laisser place, et, tout en restant la première, ne plus produire que 25, puis 15 p. 100 des diamants du monde.

Enfin, les trois dernières mines fermées en 1931-1932, la De Beers Consolidated met la tête sous l'aile, attendant des jours meilleurs.

Ils viendront, et Kimberley n'est pas morte, loin de là : la meilleure preuve en est que beaucoup de ses habitants, par volonté de vivre, se tournent, jusqu'au jour où le diamant « reprendra », vers d'autres activités, et songent à planter du coton ; telle est la vertu de la terre, au Karroo, qu'elle convertit, à la fin, les diamantaires eux-mêmes ![1]

*
* *

La ville s'éveille à peine lorsque je descends du train. Le long des rues irrégulièrement tracées, les maisons sont basses, sans étages pour la plupart, sans jardins, sans gazons, sans coquetterie. Sur la grand-place, l'architecture massive d'un cinéma somptueux jure au milieu de cette ville qui n'évoque que le dur labeur des mines. Un peu plus loin, l'*American Hotel* aux quatre étages de brique ressemble à un gratte-ciel.

Voici le *Consolidated building*, immeuble d'affaires moderne, dont la façade, d'une simplicité hautaine, semble crier son mépris à la ville tortueuse. Sans doute, ces murs cossus abritent-ils les bureaux de la De Beers ? Non pas : on trouve ceux-ci dans une rue latérale, dans une maison sans fronton, ni

1. Après près de trois ans d'arrêt complet, l'amélioration du marché permit de remettre en marche l'usine de traitement en mars 1935, comme il est dit plus bas. Un an plus tard, les stocks de minerai extrait s'épuisant, et les stocks de diamants dans les coffres de la Compagnie ayant, eux aussi, sensiblement diminué, la mine Du Toit's Pan fut remise en exploitation, d'abord à un poste de 8 heures (6 000 *loads* de minerai, soit environ 1 000 carats de diamants par jour), puis deux postes par jour depuis janvier 1937. La réouverture de la mine Bultfontein est envisagée pour le second semestre de cette année. (Avril 1937.)

grille en fer forgé, que signale seulement une plaque de cuivre, à côté d'une porte vétuste. Derrière cette porte, dans les coffres, dix-huit tonnes de diamants — onze milliards de francs ! — ont été entreposés...

Je ne suis qu'à quelques pas du *Big Hole*, la vieille mine Kimberley, mais il faut longer longuement la palissade qui l'entoure pour trouver enfin une entrée, approcher du bord de l'entonnoir gigantesque, au fond duquel commence la « cheminée » aux parois verticales, jadis remplie de roche diamantifère. La mine, depuis son abandon, s'emplit peu à peu d'eaux d'infiltration : tous les travaux souterrains sont noyés, et la nappe liquide, qui brille au fond du trou, monte encore lentement. Je marche sur une terre noirâtre, au toucher un peu gras, malgré la sécheresse : c'est le *blue*, la roche extraite voilà plus de cinquante ans, avant la fin des travaux à ciel ouvert : un demi-siècle d'exposition à l'air l'a amené à cet état de décomposition totale. Je ne puis me défendre de chercher des yeux, autour de moi, quelque petit diamant jusqu'à ce jour inaperçu...

Les *claims*, les vieux *diggers* des temps héroïques ; plus tard, l'ère des câbles, des seize cents câbles de va-et-vient tendus entre le fond et les bords ; les cabestans d'extraction ; et le groupe des premiers dirigeants de la De Beers, en chapeaux melon, les pouces dans les emmanchures de leurs gilets : photographies jaunies, souvenirs d'une époque qui paraît si lointaine. Le *Big Hole* n'évoque guère que de telles images. Aux yeux du mineur, il date d'un autre âge : il s'adapterait mal à un beau travail rationnel, aux hauts rendements et aux machines.

Par Beaconsfield, longeant les anciens *floors* des mines du sud, je me dirige maintenant vers le *pulsator*, voisin de la mine Wesselton. La carte que m'a remise la Direction me permet de franchir les enceintes barbelées. Dans une cour, j'aperçois au passage des chiens policiers qu'on entraîne au saut, à l'escalade d'un mur. Voici la haute porte de fer de l'usine : mais c'est par un portillon à chicane qu'il faut passer : je remets ma carte, je signe le registre. Me purgera-t-on, à la sortie ?

La De Beers a remis en marche son usine, en mars 1935,

pour laver les stocks de minerai qu'elle avait encore sur les *floors*. Plusieurs années à l'air ont bien désagrégé la roche, et le traitement en est facile. Après débourbage, classement du gravier par grosseurs, élimination des parties les plus légères, 2 p. 100 seulement du poids initial sont retenus, et passent ici, dans des *jigs*, qui impriment à ce gravier, sous l'eau, des « pulsations » qui déterminent son classement par densités : le plus léger est encore une fois rejeté, tandis que le plus lourd, au fond de la couche, est envoyé, toujours entraîné par un courant d'eau, sur des tables inclinées enduites de vaseline : les vulgaires cailloux y passent sans encombre, mais le diamant possède la propriété d'adhérer à la graisse, et il colle à la table. Cette dernière opération, qui a remplacé le triage à la main, est le seul perfectionnement de principe qui soit intervenu dans le procédé de traitement depuis les toutes premières années de la Société.

Toutes les deux heures, on recueille les pierres sur les tables vaselinées : lavées à l'eau chaude, puis triées avec soin par grosseur et par qualité, voici la production de la De Beers : quelques petits tas brillants sur une table, dont me séparent une bonne balustrade en cuivre — et une distance un peu plus longue que mon bras — un seize-millionième de la quantité de minerai traité, un kilo par jour, lorsqu'on marche à plein...

Un octaèdre régulier, c'est-à-dire deux pyramides accolées par la base, tel est le diamant brut : la plupart ont cette forme régulière, un peu arrondie aux angles seulement. Certains sont gros comme une tête d'épingle, d'autres comme un grain de poivre ; ceux qui dépassent la grosseur d'un pois sont peu nombreux : encore, parmi eux, beaucoup devront-ils, à la taille, être réduits des quatre cinquièmes. Le bel aspect de ce « tout venant » me frappe : je m'attendais à beaucoup plus de pierres noires, ternes, sans valeur, alors que presque tout est bon pour la joaillerie ; 20 p. 100 de première qualité — la teinte blanc-bleu, qui est la plus recherchée ; 15 p. 100 de deuxième qualité, encore parfaitement honorable pour un « solitaire » ; les deux autres tiers sont formés de petites pierres, vendues en vrac, et de celles qu'il faudra débiter en morceaux de moins d'un demi-carat.

Quant aux gros diamants, ceux à quoi l'on donne un nom, et

qu'on offre à des rois, ils intéressent peu le producteur, car leur valeur ne rachète pas leur rareté. Le fameux *Cullinan*, record du monde, qui pesait, brut, six cent cinq grammes, ne fut pas trouvé dans la région de Kimberley, mais à la mine « Premier », au Transvaal, et la plus belle pierre vendue par la De Beers, trouvée en 1917 à la mine Du Toit's Pan, ne pesait que quatre-vingt dix grammes... une misère.

*
* *

Le train m'emmène, de nouveau, vers le nord — franchit dans la nuit le Vaal aux eaux bourbeuses. C'est à Johannesburg que je m'éveillerai, pays des mines d'or, qui n'ont point leurs pareilles au monde.

L'atmosphère sèche de Kimberley, le soleil cru sur les maisons basses, et ces trous énormes, dont la roche broyée, lavée, triée grain à grain, renferma des pierres précieuses entre toutes, ont marqué dans mon souvenir une trace durable. Kimberley, si ses jours de splendeur sont passés, si elle n'aspire plus qu'à une vieillesse calme, nourrie par un travail sans fièvre, se sait riche encore de ces gemmes, dont la valeur est fondée sur la vanité, qui ne finira qu'avec le dernier homme. Feuilletant, avant de m'endormir, la brochure que m'a offerte le Bureau Touristique, une phrase me frappe, de celles par quoi l'on conclut : « On fait des plans d'irrigation, on veut planter céréales et coton, soit : mais Kimberley, aujourd'hui encore, écrit Diamant avec un D majuscule. »

MAURICE DANLOUX DUMESNILS

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA SOCIÉTÉ

# LA DERNIÈRE INCARNATION DE MONSIEUR DE COURPIÈRE[1]

## CHAPITRE VIII

### LA TRIBUNE LIBRE

Madame la duchesse de Longueville, bien qu'elle ne se fût pas tenue dans un cabinet voisin du lieu de la scène, en fut informée aussi exactement que moi, mais non par les procédés classiques de l'information : elle en fut avertie par sa raison à qui son imagination vint obligeamment en aide pour l'illustrer.

Elle connaissait trop son mari pour croire qu'il eût laissé passer le papier sans protester : on ne saurait dire sans ironie qu'elle était payée pour le connaître, mais au moins elle avait payé. Elle avait d'ailleurs trop d'esprit pour que la rosserie de la chronique lui eût échappé : elle en était furieuse, tout en se félicitant que la méchanceté du chroniqueur eût désarmé son ex-mari et lui eût à elle-même épargné un esclandre inutile; mais elle savait bien que c'était reculer pour mieux sauter, et qu'à la première incartade d'un de ces messieurs de la presse elle aurait une histoire : elle ne les aimait pas.

J'ouvre ici une parenthèse pour dire loyalement que madame la duchesse de Longueville ne m'avait rien confié de tout cela : je n'avais que faire de ses confidences, vu que je suis ce que l'on appelle « clairvoyant ». On me trouvera peut-être impru-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er avril, 15 avril et 1er mai 1937.

dent de publier un tel secret; mais je ne risque rien, attendu que, même si mes victimes se méfiaient, je n'en resterais pas moins extra-lucide, et elles auraient beau se garder de moi, je continuerais de lire dans leur cœur ainsi que dans un livre ouvert.

Cependant, madame la duchesse, malgré les inquiétudes que lui pouvaient causer les sautes d'humeur de son ci-devant époux, n'était pas réellement anxieuse : elle avait pour cela trop de divertissements, dont le premier était l'installation de M. de Courpière dans le pavillon laissé vacant par la mort si opportune du marquis de la Roche-Canillac.

Je n'ai jamais si bien vu dans le monde appliquer la règle du silence ou du sous-entendu qu'à propos de cette installation. Personne ne fut explicitement informé du prochain emménagement de M. de Courpière à l'hôtel de Longueville. Pas même moi. Maurice ne m'en souffla mot. On admire indistinctement et, à mon gré, beaucoup trop, tous les aphorismes de Talleyrand, celui-ci entre autres : « Si cela va sans dire, cela va encore mieux en le disant. » Je le crois faux, même en diplomatie. Une négociation épineuse aboutit le plus souvent parce que d'un tacite et commun accord, on évite de formuler ce qui va sans dire et qui n'irait plus du tout si on le disait. Dans le monde, à plus forte raison, que de choses énormes passent inaperçues grâce à la complicité universelle, qui feraient scandale si quelque ingénu ou quelque maladroit s'avisait de s'en apercevoir !

Mais, en dépit du nouveau savoir-vivre, qui consiste à en manquer, il ne se fût rencontré dans le milieu — je n'entends pas le Milieu avec une majuscule, mais celui d'entre les milieux que l'on appelle le monde — il ne se fût rencontré personne d'assez peu d'usage pour dire à la duchesse :

— Ah! bah! vous hébergez M. de Courpière? Est-ce gratuitement ou à loyer? Et combien est-il censé vous payer, sans indiscrétion?

Car on ajoute ordinairement ces deux mots, lorsque l'on pose une question indiscrète jusqu'à la muflerie. Ce n'est pas pour me faire valoir, mais je pense étonner médiocrement mes lecteurs en leur assurant que je ne demandai rien de tel ni

à madame la duchesse de Longueville ni à M. le comte de Courpière.

Peut-être avais-je cependant quelques titres à être mieux renseigné que le commun des mortels. Maurice avait négligé de m'instruire qu'il prenait le pavillon du feu marquis et si c'était à titre gracieux ou onéreux; mais il m'avait sans retard averti qu'il comptait sur moi pour l'aider à mettre les lieux en état.

Il ne s'agissait, bien entendu, ni de maçonnerie, ni de plomberie. Le marquis de la Roche-Canillac, homme d'autrefois, ne s'était jamais soucié du confort moderne, et la duchesse demeurait d'accord que cette annexe de son hôtel était inhabitable. Elle se chargeait (avec tout ce que ce mot comporte) de la rendre praticable dans le plus bref délai. M. de Courpière se réservait la décoration et l'ameublement.

J'étais un peu surpris et grandement honoré qu'il sollicitât mes conseils; car, si j'ai peut-être plus de goût, il a certainement plus de compétence. Il a aussi plus de relations. Au temps où il exerçait, officiellement en amateur, la profession d'ensemblier, il entretenait des relations avantageuses avec tous les antiquaires de la place. On venait admirer chez lui des pièces de premier ordre, qui auraient fait dans un magasin moitié moins d'effet. S'il consentait à les céder, c'était avec un véritable déchirement, et le marchand, qui savait compter ce que ce déchirement lui rapportait, en témoignait sa reconnaissance à l'intermédiaire caché par d'importantes commissions.

Ce commerce de luxe, auquel les fortunes soudaines d'après la guerre avaient donné un nouvel essor s'est depuis lors sensiblement ralenti par l'effet de la crise; mais à quelque chose malheur est bon : M. de Courpière retrouva, dans certaines remises dont il n'avait pas oublié le chemin, nombre de meubles qui avaient été siens naguère, passagèrement; ceux du moins auxquels il tenait le plus, dont il avait l'habitude, si bien qu'il eut en peu de semaines créé un intérieur sans doute un peu bric-à-brac, mais où l'on ne pouvait refuser d'apercevoir ce je ne sais quoi de personnel qui imprime à l'habitat le caractère de l'habitant. Je ne saurais dire que j'en fusse positivement émerveillé, mais j'en étais amusé, et assez fier d'y être pour quelque chose.

Cependant, comme j'estimais — sans avoir jamais entendu parler de prix — qu'il y en avait bien là pour trois cent mille francs au bas mot, j'eus la naïveté de lui dire :

— Comment régleras-tu tout cela?

Je dis *régler*, le mot *payer*, dont je sentis, au moment de l'articuler, le comique, n'ayant pu sortir de ma bouche.

M. de Courpière me répondit le plus naturellement du monde :

— Par des échanges. Dès qu'un de ces meubles cessera de me plaire et plaira du même coup à un acheteur, l'antiquaire le fera reprendre chez moi, le remplacera par un autre et ainsi de suite.

— Ah! dis-je.

Comme j'avais donné à ce *Ah!* un certain accent, M. de Courpière me dit, d'un peu haut :

— Ça te gêne?

— Moi? dis-je. Pas du tout.

Autre chose me gênait. Le soin que prenait M. de Courpière de disposer son nouveau, son dernier logis de façon à y retrouver des habitudes anciennes, à n'avoir pas besoin de faire, pour s'y adapter, le moindre apprentissage, mais au rebours, à y goûter, dès le premier jour, dès la première nuit, le plaisir paresseux de répéter machinalement des gestes depuis longtemps accoutumés, tout cela sentait son homme d'âge qui n'est plus bon qu'à faire la retraite; et, outre que je ne puis souffrir ce qui me rappelle l'âge de M. de Courpière, parce que nous avons le même, l'idée de retraite m'est odieuse, plus odieuse que celle même de la mort; d'ailleurs, je les confonds.

Je me représentais cependant qu'il est assez naturel, peut-être louable, qu'un homme de notre âge prenne des dispositions pour assurer ses vieux jours; que, si je n'en faisais pas autant, c'était moi qui avais tort; enfin que je ne pouvais pas raisonnablement attendre de M. de Courpière qu'après avoir fait toute sa carrière par les femmes, il usât, au dernier tournant, de procédés inédits et entièrement différents de ceux qui lui avaient toujours si bien réussi. Mais que, pour monter la tête à madame la duchesse de Longueville (à quoi, par parenthèse, je ne voyais nul inconvénient), il eût échauffé les passions politiques de cette dame à la glace des siennes, je ne saurais dire par l'effet de quelle délicatesse étrange cela me choquait tout

particulièrement. Je ne partageais pas les prétendues convictions de M. de Courpière, de qui je suspectais d'ailleurs la sincérité; mais j'ai un trop grand respect des idées, même qui me font horreur, pour souffrir qu'on les exploite, qu'elles profitent et qu'elles rapportent.

Je crus sentir chez madame la duchesse de Longueville une gêne de même sorte que la mienne, bien qu'elle ne procédât vraisemblablement point des mêmes causes. Cette bonne Marie-Thérèse est trop femme et trop amoureuse pour ne pas préférer infiniment donner à recevoir, et d'abord, le cas échéant, se donner. Rien ne lui eût semblé si naturel ni si agréable que d'être mise en coupe réglée par M. de Courpière, de qui elle n'ignorait pas les antécédents; mais elle ne pouvait admettre aucune diminution de cette activité qu'elle se plaisait à entretenir, et je ne doute pas qu'elle n'eût remarqué, ainsi que j'avais fait moi-même, les signes que donnait notre ami de n'être plus pour la cause révolutionnaire un champion rigoureusement désintéressé.

Elle était plus irritée encore, ou plus inquiète de voir qu'il s'installait pour prendre ses quartiers d'hiver; et quand elle venait au pavillon s'informer de l'état des travaux, après deux ou trois compliments distraits, de simple politesse, sur le génie de décorateur dont faisait preuve M. de Courpière, elle ne lui parlait plus, à dessein, que du parti.

Il l'écoutait d'un air ennuyé. Je ne pouvais me défendre de croire qu'il se demandât à quoi bon faire encore une révolution, maintenant qu'il était comblé. Mais il aurait bientôt cessé de l'être s'il était tombé dans le modérantisme, car la duchesse lui aurait plutôt coupé les vivres.

Alain venait aussi voir son père, par délicatesse, aux heures où il ne risquait pas de rencontrer madame de Longueville chez lui. Il était, à la lettre, enchanté, mais aussi gêné affreusement, d'un établissement qui mettait son père plus à sa portée, mais dans des conditions au moins singulières. J'étais infiniment touché de la naïve tendresse qu'il portait à Maurice, et qu'il n'avouait à personne parce qu'il ne la soupçonnait pas lui-même; mais j'ai déjà dit que je suis clairvoyant. Il ne l'était pas, mais il était amant : pouvait-il n'être pas instruit, ne tût-ce pas une jalousie instinctive, de la préférence inju-

rieuse que sa maîtresse avait pour un père si séduisant et si redoutable, mais que, d'ailleurs, il ne se définissait pas?

C'est particulièrement sur le terrain de la politique, où il n'aurait pas voulu transiger, qu'il se sentait abandonné, trahi par elle. Une proposition qu'elle était chargée de transmettre à M. de Courpière et qu'elle semblait trouver toute naturelle, lui semblait, à lui, simplement monstrueuse : il était bien trop timide pour déclarer un tel sentiment, soit à son père, soit à son amie ; il préférait souffrir en silence. Il me faisait pitié; hélas! je ne pouvais rien pour lui.

Il s'agissait d'un projet de manifestation à grand orchestre. La vague rouge qui avait soudainement déferlé sur l'un des rivages de Paris où la pouvaient le moins attendre ceux qui ont pour dangereux métier de prédire le temps qu'il fera, n'avait point, comme bien on pense, échappé aux informateurs. Sans doute, l'eau demeurait étale, sans profondeur, et n'avait, lors de sa première irruption, rien noyé d'important. C'était un petit raz de marée de tout repos. Cependant, le phénomène était trop singulier et, à certains égards, trop comique pour passer inaperçu.

S'il y avait encore un boulevard (ce qu'à Dieu ne plaise), on en aurait fait des mots à la terrasse de Tortoni, et il n'en eût été rien de plus. Mais on ne fait plus de mots dans les cafés, on y lit, à l'heure de l'apéritif, les journaux du soir qui, ayant besoin de nouvelles à sensation, déguisent en événements les moindres faits divers. Le public ayant une certaine difficulté de comprendre l'esprit, les *unhappy few* qui pourraient en avoir encore, par intervalles, se sont résignés à le garder pour eux et à prendre au sérieux ce qui ne mériterait seulement pas d'être pris au tragique. Les satiriques sont isolés et ne peuvent même plus causer avec l'écho, qui est devenu stupide. Enfin, une immense majorité de lecteurs ne s'intéresse plus qu'aux photographies.

M. de Courpière, madame la duchesse de Longueville, moi-même et jusqu'à ce pauvre Alain, nous avions été la proie des reporters photographes, et nous avions eu la surprise de voir ce que dans le peuple on appelle nos « portraits », c'est-à dire nos figures, soit à la première, soit à la huitième page des journaux. M. de Courpière était absolument indifférent à cette publicité;

Alain en était ensemble confus et naïvement flatté, sans s'aviser que cela pouvait le faire prendre pour un renégat. Moi, j'étais outré, mais désarmé par le fou rire quand je lisais sous les photographies de notre chère Marie-Thérèse, en toutes lettres : Madame la duchesse de Longueville. J'imaginais la fureur de son ci-devant époux et de la duchesse numéro deux.

Ils ne cassèrent cependant rien, pour cette fois, ni l'un ni l'autre; mais la duchesse numéro un reçut la visite du directeur de la *Tribune libre*.

C'est une société de conférences où les hommes (et les femmes) des partis les plus divers sont invités à exposer et au besoin à défendre leurs opinions. Des orateurs appartenant à toutes les classes de la société sont montés sur la scène du petit théâtre où ces conférences ont lieu. La tenue de ville est de rigueur : les uns pourtant se présentent en habit, les autres, au bout de cinq minutes, ne peuvent plus supporter leur veston et se mettent en manches de chemise, si l'on peut employer cette expression quand on parle de chemises qui n'ont que des demi-manches. Quant aux conférencières, elles sont à l'ordinaire si décolletées qu'on se demande ce qu'elles pourraient bien retirer de plus pour être définitivement à leur aise. Tantôt le président donne la parole à une Altesse au moins Sérénissime, et tantôt à un camarade de l'un ou de l'autre sexe.

Ce président a également présidé, dans un restaurant attenant à la salle, un dîner qui précède la séance, et s'il veut bien, avant de quitter la table, prononcer quelques mots, on lui en sait gré; mais il peut, s'il le préfère, jouer un rôle muet et purement honorifique. Enfin, la conférence terminée, il doit donner la parole à qui la demande. Le débat commence, et c'est là aussi où l'on commence à s'amuser.

Il allait de soi que M. de Courpière devait avoir la vedette; mais le directeur de la *Tribune libre* se demandait s'il convenait mieux de le faire parler ou de l'exhiber simplement; en d'autres termes, s'il rapporterait plus comme conférencier ou comme président. Grâce au ciel, madame la duchesse de Longueville n'hésita pas. Elle entendait avoir ce qu'à l'exemple des gens de cinéma elle appelait l'*exclusivité* de M. de Courpière comme conférencier. (Quand je le sus, je me dis que je l'avais échappé belle.) Plutôt que de renoncer à ce privilège exclusif,

elle se dévoua. Elle accepta de faire la conférence. Le directeur de la *Tribune libre*, de qui elle passait toutes les espérances, se confondit en remercîments et il fut entendu en principe que M. de Courpière se montrerait sans plus; mais encore fallait-il obtenir son assentiment, et la chose fut plus malaisée que je n'aurais cru.

Aux premiers mots que lui en toucha madame de Longueville, sans refuser en principe de se donner en spectacle, il fit une réponse dilatoire, et pour comble usa de formules que je ne puis entendre de sang-froid. Il dit premièrement, en affectant un ton de doctrinaire, qu'il faut sérier les questions; et il ajouta qu'il ne savait pas, quant à lui, faire plusieurs choses à la fois. *Sérier les questions* appartient au jargon du plus bas opportunisme, et dire qu'on ne sait pas faire plusieurs choses à la fois, c'est à mon sens, avouer qu'on n'est pas digne de vivre, ou plutôt qu'on n'est pas viable; car la vie consiste à faire une multitude de choses simultanément... Mais je ne vais pas me lancer dans la philosophie, et je reconnais qu'il était de ma part un peu naïf d'attribuer la rigueur philosophique aux propos de M. de Courpière.

Ils n'avaient rien d'ésotérique. Ils signifiaient simplement que son installation suffisait à l'occuper, et qu'il ne reprendrait pas, devant qu'il l'eût terminée, son activité de partisan.

Je ne saurais dire (bien que je m'en doute) si cela était calculé, mais cela n'aurait pu l'être mieux; car la duchesse, qui piaffait d'impatience, que ne laissait pas d'alarmer ce goût plus accusé chaque jour d'une vie confortable et retirée, fit ce qu'il fallait pour en finir avec cette traînante installation. Je pense qu'elle a su ce qu'il lui en avait coûté. J'ajoute que je n'en ai rien su pour ma part, ni, à plus forte raison, M. de Courpière, — c'est l'essentiel.

Lorsque enfin, tout fut prêt, il eut un caprice d'enfant gâté : il voulut pendre la crémaillère. Il chargea de tout, bien entendu, madame la duchesse de Longueville, et déclara que son plus grand plaisir serait d'arriver chez lui comme le premier de ses invités, sans avoir le moindre soupçon des surprises qu'on lui ménageait. Mais la duchesse a un merveilleux talent d'improvisation, et cette nouvelle fantaisie de M. de Courpière ne retarda que d'une quinzaine tout au plus les

affaires sérieuses. Elle, d'ailleurs, sait faire plusieurs choses à la fois, et tout en préparant la crémaillère, elle mit la dernière main à la rédaction de sa conférence.

Elle ne crut pas devoir me rendre la politesse que je lui avais faite quelques semaines auparavant, lorsque je l'avais tenue jour par jour au courant du travail de même nature que j'exécutais alors pour le compte de notre ami : elle ne me consulta pas une seule fois, et ne me communiqua point son texte quand il fut écrit. Je ne saurais dire combien je lui en sus gré.

Je ne crois pas devoir donner beaucoup de détails sur le cocktail-partie — en fait de crémaillère — par où fut inauguré le pavillon formant H P (c'est-à-dire« hôtel particulier » dans le Bottin mondain) que madame la duchesse de Longueville louait à bail — je l'espère du moins — à M. de Courpière. Je ne doute pas que l'acte existe, mais il ne m'a jamais été montré.

Cette petite fête, au goût des années trente du vingtième siècle, eût été tout à fait dépourvue d'originalité si les femmes d'aujourd'hui, voire de demain, qui n'avaient reculé devant aucune intrigue, j'allais dire aucune bassesse, pour obtenir une invitation et venir regarder sous le nez l'homme qui avait eu toutes leurs grands-mères, n'eussent, par la même occasion, rencontré quelques-unes de ces grands-mères survivantes. Elles n'étaient pas fort nombreuses, et ce goûter ne souffrait pas la comparaison avec le dîner des ombres, que naguère — ou jadis — nous avait offert lady Ventnor dans l'ancienne salle de bain de son hôtel, transformé en cabaret russe.

J'eus du moins le plaisir de retrouver madame la comtesse de Passelieu. J'avais à son endroit quelques scrupules de l'ordre littéraire. Je lui ai fait jouer, aux premiers chapitres de ces souvenirs, un rôle de premier plan, et je commençais à craindre, si l'occasion me manquait de la faire reparaître sur la scène, que le bon équilibre de ma composition n'en fût affecté. Elle me parut avoir, en si peu de semaines, reçu ce que nous appelons, beaucoup trop familièrement, un coup de vieux, et je sentis qu'elle ne pourrait pas tenir jusqu'au bout de la pièce l'emploi d'importance que j'avais cru pouvoir lui confier dans le prologue.

Je n'énumérerai pas les autres vieilles dames présentes :

j'en serais fort en peine, n'ayant pas la mémoire des noms propres. Mais voici l'imprévu : c'est Alain qui attirait tous les regards. Il était charmant et intimidé. On savait, en général, sa liaison avec la duchesse; mais, comme il n'aimait pas à se faire voir, on ne le connaissait guère; il fallait le présenter; c'est Maurice qui se chargeait de ce soin, et il avait une si touchante inflexion de voix pour dire : « Mon fils », que le tendre Alain en était ému aux larmes. Je sentis que rien ne pourrait plus le détacher de ce père irrésistible et qu'à dater de ce jour il en devenait l'âme damnée.

Bien que le lieu de la réunion fût théoriquement le logis privé de M. de Courpière, comme il faisait très beau, on ne tarda pas à se répandre, d'abord dans la cour des orangers, puis dans le jardin même de l'hôtel. C'est là que les photographes opérèrent. J'avais aussi rencontré plusieurs courriéristes mondains, de l'un ou de l'autre sexe. Je ne fus donc nullement surpris de trouver dans les journaux du lendemain des comptes rendus détaillés et amplement illustrés de cette fête censée intime.

La liste des personnes « remarquées au hasard » ne contenait, selon l'usage, que les invités de marque : j'avais l'honneur d'y figurer. J'occupais également une place en vue, trop en vue, sur toutes les photographies, et je ne sais comment il se pouvait faire que je fusse toujours entre la duchesse et M. de Courpière, ainsi que pour les séparer — ou pour les réunir : ce n'est pourtant pas mon métier.

Ces photographies avaient naturellement des légendes explicatives, afin que les lecteurs les moins informés des choses du monde pussent mettre les noms sur les visages; et il va de soi que madame la duchesse de Longueville était partout appelée duchesse et Longueville; mais c'était la seule faute : il n'y avait rien à reprendre au titre : une fête à l'hôtel de Longueville, puisque malgré le divorce l'hôtel était resté la propriété de l'ex-duchesse et était resté Longueville au moins pour les monuments historiques.

Je me demandais toutefois si le duc allait protester contre les légendes des photographies; mais il n'eut garde : il se réservait pour une meilleure occasion. Je pensais bien que la soirée de la *Tribune libre* la lui fournirait et que, l'ayant pré-

vue, sans être sorcier, il l'attendait en rongeant son frein; mais je n'aurais jamais cru que l'on ferait la gaffe de la lui ménager si belle.

Trois jours avant la conférence, comme je passais devant le local où elle devait avoir lieu, qui est voisin de mon domicile, j'eus les yeux tirés par un placard où je lus à quinze pas le nom de madame la duchesse de Longueville. Depuis que les journaux du soir disputent à la publicité murale le record des dimensions de caractères, on ne sait plus si l'on doit comparer ceux qui atteignent des proportions astronomiques aux titres à sensation ou aux réclames par affiche. Cette question d'ailleurs est oiseuse. Tout ce que je puis dire, c'est que jamais apéritif ou parfum n'occupa sur les murs une place plus indiscrète que madame la duchesse de Longueville, dans les cadres où était annoncée sa conférence. Je ne doutai point dès lors que l'autre duchesse et le duc ne réagissent à cette provocation. Cependant ils ne bougèrent point avant le grand soir.

Tout heureux de n'avoir cette fois aucun emploi en vue dans la petite fête, j'avais pensé que je ne risquais rien à y prendre part de bout en bout. J'avais fait retenir un couvert au dîner; M. de Courpière avait bien voulu m'offrir une chaise réservée à la conférence. J'avais préféré ne pas dîner à la table d'honneur, et je m'étais entendu avec Alain qui préférait aussi un coin tranquille.

La question de la tenue était délicate. J'avais demandé à la duchesse si elle souhaitait que nous fussions en smoking : elle avait jeté les hauts cris. Je lui avais alors proposé le bleu : elle avait haussé les épaules. Nous étions revenus au smoking, mais sur une chemise de sport sans manches, afin de pouvoir, selon l'atmosphère de la réunion, garder les dehors du monde ou, rien qu'en « tombant la veste », prendre ceux du Front populaire. Je dois dire que, si j'avais tombé la veste pendant le dîner, cela aurait fait le pire effet. La tenue des invités était, en général, correcte, et même M. de Courpière, pour présider, s'était mis en habit.

— Tu aurais pu me prévenir! lui dis-je en passant derrière lui pour me rendre à ma place.

M'avait-il entendu? Il ne bougea point. Lorsque je fus assis, je regardai de son côté : l'étrange immobilité de son masque

me frappa. Sans doute, il était convenu qu'il ne prendrait point la parole, mais son mutisme ne semblait point naturel. Il me fit une pénible impression, il m'effraya; du moins il me causa comme un inexplicable malaise. Pendant plusieurs minutes je ne pus détourner mes yeux de ce visage figé. Puis, je n'y pensai plus et j'entamai avec Alain une conversation le moins possible de circonstance; car ce qui se passait ce soir me parut tout d'un coup dépourvu du moindre intérêt, et ce dîner notamment, si j'avais eu un autre voisin, m'aurait assommé.

Ce n'étaient pas précisément les propos que nous échangions qui m'intéressaient; et d'ailleurs, les paroles mêmes que l'on dit ont-elles jamais une autre valeur que celle de figures ou de symboles? Il faut être d'une bien pauvre médiocrité d'intelligence pour se réduire à les entendre littéralement; elles nous servent tout au plus de moyens et d'intermédiaires pour pénétrer, avec une sorte de réserve hypocrite, dans l'âme d'autrui, du moins lorsque l'on est clairvoyant, ce que je me pique d'être.

De quoi pouvions-nous bien nous entretenir? Cela ne vaut certes pas la peine que je m'en souvienne, et en effet je ne m'en souviens pas. C'était peut-être de la pluie et du beau temps; mais, grâce à ce truchement d'apparence purement météorologique, je lisais dans l'âme de ce pauvre enfant tiraillé entre des affections incompatibles, de qui la piété filiale sentait le fagot, et qui, dans un accès de fureur jalouse, aurait peut-être tué son père ou sa maîtresse, mais qui perdait l'appétit à l'idée qu'ils pourraient n'obtenir pas tout à l'heure, lui et elle, le petit succès de cabotinage auquel se bornait quant à présent leur ambition.

Le souci d'Alain, le mien même, bien que n'étant point sans rapport avec le programme de la soirée, ne laissaient pas cependant de nous isoler; si bien qu'il nous sembla rentrer à l'improviste dans le réel, dans la communauté des gens et des choses, redescendre sur la terre ou tout au moins nous réveiller, quand nous vîmes, dans un grand bruit de tables repoussées, de chaises traînées, les convives payants du dîner quitter la salle du restaurant et se hâter vers celle du théâtre.

L'émotion d'Alain devint presque douloureuse, son cœur

battait avec force; je n'avais pas besoin de poser la main sur sa poitrine pour en être sûr. Quant à moi, j'éprouvais plutôt une curiosité d'ordre professionnel. Je me demandais comment madame la duchesse de Longueville avait bien pu se tirer d'une conférence à laquelle je n'eusse apporté pas la moindre part de collaboration? J'avoue que je l'attendais à l'épreuve sans bienveillance. Je ne me doutais guère, en dépit de mes préventions, qu'elle allait passer mon espérance et me procurer un autre sujet de divertissement.

Je ne pouvais, tout en gagnant ma place, détacher mes yeux de M. de Courpière : j'observais non sans angoisse, de quel pas d'automate il gagnait le fauteuil du président. J'aurais pu me croire victime d'une illusion toute personnelle; mais la liaison de pensée qui était entre Alain et moi ne me permit pas d'ignorer que nous étions au moins deux à faire cette observation et qu'il en éprouvait, ainsi que moi-même, une sorte d'effroi. J'ai l'imagination si prompte que je me représentai le brouhaha de cette salle comble, si le président avait une attaque ou un arrêt du cœur... Je haussai les épaules et je chassai cette idée absurde, moins par le raisonnement que par la crainte où je fus de la suggérer au fils inquiet que je sentais sous mon influence.

A ce moment, M. de Courpière, qui venait de s'asseoir, les dents serrées, parut enfin se détendre. Il ouvrit la bouche et prononça ces simples mots, sans leur donner aucun accent :

— La séance est ouverte. La parole est à madame la duchesse de Longueville.

Une voix, plutôt ironique, cria du fond de la salle :

— La duchesse de Longueville? C'est moi. Mais je n'ai rien demandé.

Ce fut un fou rire général, auquel j'ai honte de dire que je ne pus me défendre de m'associer. Alain eut plus de contrôle sur lui-même. Puis, comme la plupart des auditeurs savaient vivre, du moins dans la mesure où on le sait encore aujourd'hui, les amis ou soi-disant tels de la conférencière lui firent, en guise d'amende honorable, une ovation (qui sembla d'ailleurs s'adresser à l'interruptrice), tandis que les adversaires continuaient de ricaner, mais en sourdine. Quant à la duchesse, que je me fais un devoir de continuer à nommer ainsi envers

et contre tous, au risque d'amener des confusions, elle fit, preuve de ce que, dans l'argot militaire, on appelle un véritable cran. Sous l'œil indifférent de M. de Courpière, que cet incident de séance n'avait pas fait sourciller, elle commença d'une voix ferme sa lecture; son autorité suffit à imposer le silence, et l'honneur eût été sauf si son texte eût valu son cran.

Malheureusement — et l'on peut croire que je n'y mets aucun amour-propre de ci-devant collaborateur évincé — comme parlent les anciens Grecs, elle croyait dire quelque chose et elle ne disait rien. Ce n'est pas ce qui l'empêcha de conquérir son élégant public et, quand elle tourna son dernier feuillet, tout en faisant ouf, on lui fit encore une ovation très convenable, qui me réveilla.

Au fond de la salle, quelques mauvais plaisants félicitaient la duchesse numéro deux, qui leur répondait, en riant à se tenir les côtés.

— Mais non, je vous assure, je n'y suis pour rien... Je suis celle qui n'a pas de génie... Et puis, je ne suis pas née, moi. Alors, je suis fasciste.

## CHAPITRE IX

### LE DÉCOR DU PASSÉ

En dépit de son irréligion radicale, madame la duchesse de Longueville ne pouvait tenir pour valable le second mariage de son ci-devant mari, qui n'avait pas été consacré par l'Église; et d'autre part ses opinions d'extrême-gauche ne l'empêchaient pas de considérer la remplaçante comme une femme de rien.

Elle n'attachait donc pas la moindre importance aux traits, d'ailleurs assez plaisants, que lui avait décochés cette personne, et elle s'en retourna rue de l'Université persuadée qu'elle venait de remporter un franc succès. Elle était plus allante que jamais. M. de Courpière, au rebours, me faisait l'effet d'un homme qui, après s'être acquitté consciencieusement d'une

corvée dont il ne pouvait pas se dispenser, fait ouf! et se dit : « Maintenant, je suppose qu'on va me laisser un peu tranquille? »

Il se flattait d'un vain espoir.

Son unique soin était d'embellir son petit hôtel. Il y pensait du matin au soir, et il me rappelait Candide cultivant son jardin. On sollicitait mes conseils, on avait besoin de moi, j'en profitais : je me dévouais, j'étais là presque constamment. Alain y était plus souvent encore. Il se formait entre son père et lui une intimité de toutes les heures, qui me touchait infiniment, mais qui devait, quand j'y pense, donner singulièrement sur les nerfs à la duchesse.

Comme elle n'a pas coutume d'attribuer la première place aux valeurs de sentiment, ce qui l'irritait bien davantage était ce goût de la retraite et du chez soi que témoignait de plus en plus M. de Courpière et que j'ai déjà eu des occasions de signaler. Elle résolut d'y couper court et, un beau matin, elle lui vint demander carrément de quelle façon il comptait poursuivre son action politique. Elle ne voyait, quant à elle, qu'un procédé : poser sa candidature aux élections prochaines.

Elle avait apporté une carte électorale de la France, afin de l'examiner avec lui et de choisir ensemble une circonscription de toute sûreté. M. de Courpière jeta les hauts cris. On sait, ou on ne sait plus, qu'il avait eu jadis, avec le suffrage universel, une première prise de contact, qui n'avait pas été agréable. Il en instruisit la duchesse à qui l'on ne peut reprocher d'ignorer ces histoires d'avant le déluge, et qui d'ailleurs, même si elle en était informée par ouï-dire, ferait semblant de les ignorer pour toutes les raisons que l'on devine.

J'avais moi-même gardé un assez fâcheux souvenir d'une campagne électorale qui m'avait obligé à passer maintes nuits dans d'innommables auberges, avec des rouliers, et à consommer des apéritifs jusqu'à des deux heures du matin. Ajoutez à cela des complications de vaudeville, mais qui ne font rire que trente ans après, dues aux intrigues amoureuses du candidat, qui s'entrecroisaient, et pour finir un échec désobligeant, tandis que M. de Courpière le père était élu d'autre part, au premier tour et à une écrasante majorité.

Sans doute, il n'était plus là, et pareil coup de théâtre n'était

donc plus à craindre; mais madame la duchesse de Longueville était là, et même, comme on dit très vulgairement, un peu là; elle représentait, avec plus d'autorité encore que les maîtresses anciennes, l'élément féminin, ou plutôt féministe : aussi M. de Courpière lui déclara-t-il tout net, et même fort sèchement, qu'il ne marchait pas : ce furent ses paroles textuelles.

Il voulut bien ajouter, en guise d'excuse, que son âge et l'état présent de sa santé ne lui permettaient plus ces sortes de plaisanteries; et je ne démêlai point s'il s'agissait des femmes ou des apéritifs : probablement des deux.

Il avait dans son sac des arguments moins personnels et plus solides. Il se lança dans une diatribe contre le régime parlementaire, dont la matière lui était amplement fournie par nos conversations et par mes lectures; car il a une heureuse faculté d'assimilation.

Il déclara qu'il n'était pas de ces gens qui rêvent d'être députés tout en protestant qu'on ne peut rien faire quand une fois on l'est. On le pressait d'agir, c'est bien ce qu'il voulait aussi, mais il entendait choisir lui-même son terrain d'action.

Il en savait de plus favorables; et il dit à ce propos sur les ressources que la province offre aux hommes d'entreprise des choses assez obscures, mais qui me causèrent un vague malaise. Je trouvai qu'il en parlait d'un ton bien las, point du tout comme un sauveur ou un réformateur; il me faisait plutôt l'effet d'un vieux monsieur qui s'apprête en secret à dételer, qui n'en conviendra jamais et qui essayera encore de nous faire accroire qu'il est sur le point de changer la face du monde, quand il va tout bonnement prendre ses quartiers d'hiver à Montélimar ou à Poitiers.

Je pense que madame de Longueville eut la même impression que moi, cependant moins forte et moins définie, mais suffisante pour la mettre de méchante humeur. Alain, présent à l'entretien, gardait de dire un seul mot; mais je n'avais jamais lu en lui si clairement. Il n'était pas dupe des belles phrases de son père et ne croyait pas du tout à cette volonté de puissance ni à ce désir d'action. Il se réjouissait de le voir si peu disposé à tenter une aventure qui n'eût pas manqué de provoquer entre eux un sourd, mais douloureux

conflit. Il n'était pas fâché non plus de cette sorte de différend, que, certes, son bon cœur n'avait pas souhaité, mais qui s'était élevé si à propos, entre son amie et son père, et qui apportait enfin un peu d'apaisement à ses troubles jalousies.

Madame de Longueville fit de la dignité et ne dit plus un mot de politique à M. de Courpière de trois semaines; de sorte que le parti des duchesses redevint durant cet entr'acte la mare stagnante qu'il avait été à ses débuts. Maurice profita du répit qu'on lui laissait pour achever son installation. Alain et moi, nous y prenions le même plaisir et nous passions des heures chaque jour dans ce pavillon que le marquis de la Roche-Canillac (si les morts reviennent si vite) n'aurait pas reconnu.

Je me suis toujours beaucoup intéressé à la décoration, bien que, n'étant pas né, je ne fusse pas qualifié pour faire le commerce des meubles anciens. La médiocrité de mes moyens m'a aussi presque toujours empêché de satisfaire mes goûts de luxe; mais, cette fois, j'avais l'agrément sans la dépense. Comme M. de Courpière, d'ailleurs. Enfin, je ne manque pas de sensibilité, quoi que des malintentionnés en aient pu dire; je ne crois pas que l'âge même m'ait irrémédiablement desséché : j'étais bien aise et tout ému de voir notre amitié reprendre un caractère puéril qu'elle avait — faut-il le dire? — au siècle dernier. C'est à ce charmant Alain que nous le devions. Toujours entre nous, il nous « donnait » sa jeunesse, comme on dit de ceux qui donnent leur sang.

C'est naturellement rue de l'Université qu'Alain et moi-même nous nous rencontrions. Nous y arrivions à peu près à la même heure, nous repartions ordinairement et nous faisions route ensemble, enfin nous ne nous quittions guère. Aussi fus-je bien surpris quand, un matin, m'ayant appelé au téléphone, il me demanda la permission de passer chez moi avant d'aller chez son père.

Je suis trop vieux jeu pour être ce qu'on appelle un anxieux, je décachette mes lettres sans méfiance et je ne tressaille pas à chaque coup de sonnette comme les pauvres infirmes qui croient toujours que c'est le malheur qui sonne. Néanmoins, ordonné en toute chose, je déteste ce qui rompt mes habitudes, il n'en faut pas plus pour déranger ce bel équilibre, et pour

me jeter dans des perplexités qui ressemblent à l'anxiété à s'y méprendre. J'avais, au téléphone, admirablement dissimulé le désarroi où me jetait la démarche insolite d'Alain. Je lui avais répondu avec cette chaleur affectueuse qui nous était coutumière, même quand nous échangions les plus insignifiantes banalités, et avec un sourire qui devait se reconnaître jusqu'au son de ma voix; mais je ne cessai de l'envoyer au diable toute la matinée et de me dire : « Quel est donc ce mystère? Que peut-il bien avoir à me raconter. Et pourquoi cette cérémonie de tête-à-tête quand nous avons cent occasions chaque jour de causer ensemble dans les coins aussi longtemps qu'il nous plaît? »

Alain est d'une exactitude cruelle. Je lui avais dit : à deux heures, pensant être sorti de table; j'y étais encore, et je venais de verser mon café quand il sonna en même temps que les pendules. On le fit entrer, ainsi que j'en avais donné l'ordre, dans la salle à manger, et je lui trouvai une physionomie qui n'était pas pour me rassurer. Je ne dirai pas qu'il faisait une figure d'enterrement, car c'était une figure de mariage : j'entends qu'il avait l'air d'un pupille qui vient respectueusement consulter son tuteur sur un parti qu'on lui propose.

Bien que cette hypothèse ne fût pas invraisemblable, je ne m'y arrêtai pas, je pensai qu'il s'agissait plutôt d'un duel et que, s'il me priait d'être son témoin, je ne pourrais naturellement lui refuser ce service, mais il serait au-dessus de mes forces de le lui rendre. Je lui lançai un regard suppliant autant du moins que la différence de nos âges le permettait à ma dignité. N'importe qui aurait compris que je disais, à la muette : « Pour Dieu! vous voyez bien que je suis sur le gril, ne prolongez pas cette épreuve! »

Ce n'est pas la vivacité d'intelligence qui manque à mon jeune ami; mais, s'il est ponctuel, il est un peu lent et compassé dans ses mouvements, et si bien élevé qu'on pourrait mourir d'impatience sous ses yeux : ce n'est pas ce qui l'empêcherait de vous débiter sans en omettre une seule toutes les formules de politesse que ses maîtres de savoir-vivre, qui étaient peut-être ses domestiques, lui ont enseignées et déclarées indispensables.

Il demanda de mes nouvelles comme si je revenais d'un

voyage à Bali et si nous ne nous étions pas quittés la veille, devant ma porte, à l'heure du dîner. Je faillis lui répondre comme François-Joseph à l'archiduc héritier François-Ferdinand, détesté ainsi que les héritiers présomptifs : « Il est inutile, monsieur, de me poser des questions sur ma santé, je me porte parfaitement bien. » Puis, je m'avisai que cela me vieillirait de m'exprimer comme le doyen, alors vénéré, maintenant honni, des souverains d'Europe. Je souris encore, le plus agréablement que je pus, et je lui dis d'une voix frémissante, mais très douce :

— Mon petit Alain, vous savez comme je suis curieux, ne me faites pas languir : qu'est-ce qui vous amène?

Il tenait un petit portefeuille à serrure. J'y pris garde à ce moment parce qu'il l'ouvrit, pour en tirer un prospectus.

— Voyez, me dit-il, ce que j'ai reçu ce matin.

Bien que ma curiosité philosophique soit presque toujours en éveil, elle sommeillait justement, et j'étais à cent lieues de penser que j'allais avoir l'occasion de faire une expérience intéressante : j'eus une espèce de sursaut quand je la fis comme malgré moi.

Jamais je n'avais si bien observé l'étrange façon que nous avons de percevoir par le sens de la vue. Notre œil ne saisit de l'objet que des fragments : c'est notre mémoire et, plus encore, notre imagination qui les complète. Sur le papier qu'Alain me tendait, je ne vis, ce qui s'appelle voir, qu'un C majuscule, une vignette fort réduite mais fort nette du château de Courpière, ce qui me fit croire que j'avais lu tout le nom dont je n'avais lu en réalité que l'initiale, et comme je devinai sans être sorcier que le prospectus ne pouvait être qu'une annonce de vente, je lus, en effet, les mots *A vendre* qui d'ailleurs me crevaient les yeux.

— Pourquoi, dis-je, mon cher Alain, vous envoie-t-on cela, à vous?

Il parut si étonné de ma question que je compris dans l'instant même combien elle était sotte.

— Mais, me répondit-il, parce que je m'appelle Courpière, et les marchands de biens sont en droit de supposer que cette affaire m'intéresse. Ils croient aussi que je suis seul du nom. La plupart ignorent le retour de mon père ou ont oublié jus-

qu'à son existence... Peut-être, ajouta-t-il un peu plus bas, vaut-il mieux qu'ils l'aient oubliée.

Mais il ne mit dans cette phrase pas ombre de malice. Il la prononça même d'un ton si respectueux que l'on se serait reproché d'y soupçonner la moindre ironie.

Un peu confus — au vrai, je n'aurais su dire pourquoi — je lui demandai si « l'affaire », comme il disait, pouvait, en effet, l'intéresser.

— Naturellement, me répondit-il. Ne croyez-vous pas que c'est même pour moi un véritable devoir de racheter le domaine dont nous portons le nom?

— Évidemment! dis-je avec vivacité, afin de lui montrer qu'on n'a pas besoin d'être né Courpière pour avoir le sentiment de ces devoirs-là.

Mais encore faut-il avoir le moyen de les remplir. Continuant de lire par bribes le prospectus qui était passé de ses mains dans les miennes, j'aperçus alors à propos le chiffre de la mise à prix, qui était d'un million rond. Je le lui indiquai d'un petit mouvement du menton. Il me dit en rougissant qu'il était majeur, et que rien ne lui serait plus facile que de se procurer une somme aussi modeste, surtout pour faire un placement de père de famille. Je fis une petite inclination, que je me reprochai, car il ne me plaît guère de marquer, fût-ce par un geste involontaire, de la considération pour l'argent.

— Mon cher Alain, dis-je légèrement piqué, il me semble que votre parti est pris et je ne puis que l'approuver; mais, du moment qu'il est pris, je ne vois pas très bien sur quoi vous êtes venu me consulter en si grand secret.

Il rougit encore.

— Monsieur, dit-il, les marchands de biens peuvent ignorer le retour et l'existence même de mon père, mais moi, je sais que, grâce à Dieu, il est bien vivant, qu'il est le chef de la famille et que, si un Courpière doit racheter Courpière, ce ne peut-être que lui.

— Malheureusement..., dis-je.

Il entendit ce que signifiaientt cet adverbe et les points de suspension.

— Il ne s'agit pas de cela, dit-il. Je suis seul en mesure de

faire les fonds. Ce n'est pas une raison pour que se soit moi qui rachète Courpière...

Je lui assurai que peu importait le nom qui figurerait sur les actes, que, dans son monde, ces choses-là ne comptent pas, que son père ne se sentirait pas moins chez lui pour y être légalement chez un fils attentif et respectueux; tandis qu'en mettant les points sur les i, on risquait d'alarmer sa délicatesse et de faire tout manquer. Je vis que je l'avais convaincu. Il m'objecta cependant qu'il ne pouvait faire une opération de cette importance en cachette de son père, surtout s'il la faisait à l'intention de ce dernier.

— Eh bien, dis-je, ne lui cachez rien, sauf l'intention. Montrez-lui cet avis de vente comme vous me l'avez montré à moi et parlez de votre projet légèrement comme d'un caprice d'enfant gâté pour qui un million est peu de chose. Il vous trouvera digne du nom que vous portez, il vous en estimera et vous en aimera davantage. Aucune autre question ne doit être explicitement traitée entre vous. Il va sans dire que vous lui devez l'hospitalité, ne le dites donc pas. Votre père vous en saura gré doublement et il croira bientôt que c'est lui qui vous la donne.

Alain pensa me sauter au cou.

— Et, dit-il, quand lui en parlerai-je!

— Mais, tout à l'heure.

Nous partîmes ensemble. En chemin, je rectifiai une petite erreur qu'il avait commise par ignorance.

— Ce n'est pas, dis-je, vous qui portez le nom du château et du domaine, c'est le château et le domaine qui portent votre nom.

— Comment? dit-il.

— Votre maison a vraisemblablement possédé jadis la seigneurie de Courpière, dans le Puy-de-Dôme, mais elle est venue de bonne heure s'établir dans l'Ile de France, où elle a fait construire, au quinzième siècle, le château de Courpière qui est à vendre aujourd'hui.

— Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que je l'achète, de préférence au Courpière du Puy-de-Dôme?

— Je n'y vois aucun inconvénient. Le véritable berceau de votre famille ne rappellerait rien à votre père, qui n'a, je pense,

jamais mis les pieds dans le Puy-de-Dôme... Au fait... après réflexion, ne lui parlez donc pas si vite de votre projet d'achat. Montrez-lui seulement ce papier, et voyons-le venir.

Le conseil était bon. Maurice considéra longuement la petite photogravure avec cet excès ensemble d'attention fixe et d'indifférence qui est chez lui le symptôme d'une fugitive émotion; mais, pour s'en douter, il faut le connaître comme je le connais. Puis il tourna et retourna le papier.

— Je ne trouve pas, dit-il, le nom de la personne à qui l'on doit s'adresser pour obtenir un permis de visiter.

— Ici, mon père, dit Alain en lui mettant le doigt.

— Ah! oui... Puisqu'il me faut maintenant un permis pour entrer chez moi.

— Est-ce que cela vous amuserait? fit Alain timidement.

— Beaucoup, dit M. de Courpière d'un ton glacial et d'un air de profond ennui, mais je répète qu'il faut le connaître. Demain, dit-il?

— J'aurai le temps de faire le nécessaire d'ici là, dit Alain.

— Mais, à une condition, dit Maurice. C'est que nous irons tous les trois, et seuls. Pas d'observateurs.

Il se retourna vers moi :

— Tu nous prêtes ta voiture?

— Mon père, dit Alain, j'ai la mienne; et comme je conduis, nous ne serons pas... « observés » par un chauffeur.

— Soit! dit M. de Courpière.

Et comme madame la duchesse de Longueville fit à ce moment même son entrée dans la pièce où nous nous tenions, il n'eut qu'à nous regarder d'une certaine façon pour nous faire entendre qu'elle devait moins que personne être avertie de notre escapade.

Elle est si fine qu'elle ne laissa pas de flairer qu'on lui cachait quelque chose, bien que nous n'eussions l'air de rien, et que même, pour répéter un mot de vaudeville, nous eussions l'air de ne pas avoir l'air; mais nous fûmes impénétrables. Alain, qui ne tenait pas en place, s'excusa de se retirer si vite.

— Est-ce parce que j'arrive? dit-elle.

Je lui répondis avec une gaîté assez impertinente que c'était décidément le jour où elle mettait en fuite, car j'étais obligé de partir avec le vicomte.

— On nous abandonne, dit hypocritement Maurice.

— Faisons-nous une raison, dit-elle. Moi, je vous reste.

Je compris qu'elle restait pour lui tirer, comme on dit, les vers du nez; mais j'étais tranquille : encore une fois, je le connais.

Tête à tête avec Alain, je lui remontrai comme nous avions manœuvré sagement, et que son père était allumé, ce qui suffisait pour aujourd'hui. Puis nous nous quittâmes, et il alla retirer chez le notaire le permis de visiter tandis que je retournais tranquillement chez moi, où il me téléphona une heure plus tard qu'il avait la pièce.

Je le téléphonai aussitôt à Maurice, en termes sibyllins, car il m'avertit d'abord par un enrouement (j'allais écrire : à la Tartuffe, mais c'est Elmire qui a un rhume obstiné), par un enrouement dis-je dont nous étions convenus, que la duchesse était toujours près de lui, et je trouvai moyen de lui dire l'heure où Alain et moi-même nous viendrions le prendre sans le dire en même temps à Marie-Thérèse, au cas qu'elle se fût emparée de l'autre récepteur. Les femmes sont si indiscrètes! Mais les hommes ont de la défense.

Il ne s'agissait pas de prendre le départ dès l'aube pour faire une trentaine de kilomètres. Je m'étais seulement mis en tête que nous déjeunerions dans une guinguette des environs où nous avions nos habitudes à la fin du siècle dernier (pourvu qu'elle eût survécu à la guerre!) et que toute l'après-midi nous resterait pour renouer connaissance avec le château et ses entours.

Ce n'est guère que vers onze heures et demie que nous vînmes, Alain et moi, enlever M. de Courpière; mais cette heure, justement parce qu'elle n'est pas indue, était la plus dangereuse; car madame la duchesse de Longueville ne se lève pas comme les poules, mais, dès qu'elle est debout, elle trotte dans tout l'hôtel comme une fermière dans sa ferme, du jardin à la cour des orangers; je crois que si elle élevait des volailles, elle les nourrirait de sa main. Nous eûmes la chance que, ce matin-là, elle fût sortie plus tôt pour aller distribuer des jouets aux enfants martyrs de la banlieue rouge. Nous bénîmes sa générosité quelle qu'en fût la couleur, et nous fûmes bien aises de n'avoir plus de précautions à prendre.

Nous sortîmes de l'hôtel le front haut, sans nous défiler, et

Alain s'excusa auprès de son père d'avoir laissé la voiture dehors, quand il aurait pu tout aussi bien la ranger dans la cour d'honneur; mais nous n'avions rien à regretter, puisque, grâce à ces précautions superflues, nous nous étions mis dans l'état d'âme d'un adolescent qui, pour rentrer chez lui au petit matin sans réveiller ses parents endormis, retire ses souliers. Nous nous sentions follement jeunes.

Dans une partie où les générations ont l'imprudence de se mêler, c'est tantôt celle-ci, tantôt celle-là qui donne l'âge, comme, dans un orchestre, on donne le *la*. Nous nous en étions remis à Alain, mais nous forcions un peu la note et je dois dire que, des trois gamins que nous étions, Alain justement était le plus raisonnable ou le plus réservé. Cela est dans l'ordre. On ne commence à être vraiment jeune, et surtout à en apprécier le plaisir, que lorsque l'on commence à ne l'être plus au regard de l'état-civil. Il faut avoir soixante ans, ou un peu plus, pour sentir pleinement combien il est agréable d'en avoir vingt.

Je rougis après coup d'avouer que je faisais mille folies; mais M. de Courpière, qui à l'occasion sait si bien nous donner des coups de caveçon, ne faisait qu'en sourire, avec un peu de pitié peut-être, du moins avec la plus aimable indulgence. Alain avait la contenance facile : c'est lui qui tenait le volant, et le soin de notre sécurité voulait qu'il gardât son sérieux.

Le château de Courpière se découvre de loin. Lorsque j'aperçus les tours, les douves, le pont-levis, je fus bien aise de voir qu'il était toujours à sa place. Alain me demanda tout bas si c'était là, je lui fis signe que oui. M. de Courpière dissimulait son émotion. Mais on ne retourne pas impunément à l'âge des grands appétits : nous étions plus impatients encore de savoir si l'auberge était toujours là. Elle y était. Nous y entrâmes comme si nous y étions venus la veille, et nous pensâmes d'abord, Maurice et moi, reconnaître l'hôtesse : elle ne nous reconnut point et nous dit que c'était sans doute sa grand-mère de qui nous avions gardé le souvenir.

Je lui demandai avec inquiétude si les « spécialités » de la maison étaient toujours celles dont nous nous régalions il y a une trentaine d'années. Dieu soit loué! rien à cet égard n'était changé, et M. de Courpière put faire à son fils les honneurs

d'un repas que nous n'aurions pas commandé différemment, lorsque nous avions — tout de bon — l'âge d'Alain.

Nous y prîmes tant de plaisir que nous nous fussions éternisés à table, malgré l'impatience du jeune homme (je parle du vrai), trop bien élevé d'ailleurs pour la laisser voir, si un régisseur ne nous eût été dépêché du château pour hâter notre venue, qui était annoncée. M. de Courpière regarda fixement cet homme et parut fâché de ne le point reconnaître. Ce qui est plaisant, c'est qu'il était le seul que nous eussions dû reconnaître en effet, car il datait de notre temps. Il nous le prouva, non pas en donnant à Maurice son titre, ce qui allait de soi, mais en me saluant par mon nom. Maurice en parut touché, et il daigna lui présenter « le vicomte », qui était justement en train de régler l'addition, à quoi personne ne songeait.

Nous nous mîmes en route sans plus attendre, et comme, au premier détour du chemin, le château nous apparut d'ensemble, notre impression — au fait, je ne parle que pour moi — fut d'abord, si je puis dire, massive et un peu confuse; mais, quand, pour traverser la douve, nous nous engageâmes sur le pont-levis, je me rappelai soudain la nuit historique où Dieu sait qui, une mère inquiète peut-être, avait ordonné que l'on relevât ce pont, afin de mettre Maurice à la merci de la comtesse de Passelieu qu'il ne prétendait épouser que pardevant notaire et qui ne se souciait point de cette formalité. Je regardai Alain, songeant que, si le coup n'avait point réussi, il ne serait point aujourd'hui au monde, et je fis à ce propos des réflexions de haute philosophie, qui furent interrompues brusquement par notre arrivée en cet endroit du parc où il y a un lac artificiel, et autour de cette naumachie, une ruine à l'instar du parc Monceau.

Il aurait fallu que je fusse bien ingrat pour ne me point rappeler qu'un beau soir de ma jeunesse, madame la margrave de Raguse m'avait à cette place honoré de ses faveurs presque royales; mais je me rappelais aussi qu'elle avait, le lendemain, fait à la même place le même honneur à Maurice. Il ne me déplut pas de sentir qu'après tant d'années, j'étais encore capable des fureurs de la jalousie; mais je me sentis bien honteux, quand mes regards se portèrent sur Alain, d'avoir pu évoquer en sa présence des souvenirs qui me semblaient inju-

rieux pour cet honnête garçon. J'aurais parié que Maurice, lui aussi, se souvenait; mais ces vieilles histoires ne paraissaient point du tout gêner ce père, même en présence de ce fils.

Il me parut quelque peu ridicule d'en être gêné moi-même davantage, et à part moi je me moquai de la disposition que j'ai aux figures de circonstance. Il est vrai que, lorsque je vais par obligation de courtoisie à des enterrements où je n'ai aucun intérêt de cœur, c'est toujours moi qui ai l'air d'avoir perdu tous mes parents.

J'allais « retrouver mon sourire » comme on chante dans l'étrange opéra-comique de *Lakmé*, lorsque j'entendis Maurice dire à son fils :

— Ici était la chambre de ma mère, de ta grand-mère.

Je n'avais pas pris garde que nous entrions : je pensais à autre chose. Je ressentis aussitôt comme un choc, et j'eus positivement une vision. Je me vis, réveillé en pleine nuit par un cri que je crus entendre encore, sautant à bas de mon lit, et sans savoir ce que je faisais, mais le faisant avec une sûreté de somnambule, courant vers cette chambre dont je trouvais la porte ouverte; et je les voyais tous les deux, elle en peignoir, lui presque nu, le col de sa chemise déboutonné, nu-pieds. Un tiroir à terre, des papiers en désordre montraient qu'elle venait de le surprendre fouillant, volant peut-être. Ils se tenaient par la main, les doigts entrecroisés. Elle était la plus forte. Elle lui tordait le poignet. Elle lui fit mal. Il jeta un cri. « Emmenez-le », murmura-t-elle. Et je le mettais dans son lit, comme un enfant, et je le regardais, immobile, allongé comme une statue sur une tombe...

Machinalement, je tournai les yeux vers lui, et je fus frappé, effrayé presque de son étrange immobilité, de la fixité de son regard. Il semblait pétrifié, comme le soir de la *Tribune libre*. J'aurais pensé être victime des suggestions de ma mémoire et de mon imagination, si je n'avais surpris à ce moment le regard anxieux d'Alain tendu vers son père, puis ramené vers moi comme pour m'interroger. Mais déjà M. de Courpière se ranimait. Il dit du ton le plus naturel :

— Nous ne ferions peut-être pas mal de songer au retour Qu'est-ce que nous allons prendre si nous rentrons à une heure

indue! Mais je voudrais bien, avant de partir, m'informer un peu de l'état des esprits dans ce canton.

On nous conseilla d'aller voir un très vieux garde-chasse qui prétendit se très bien souvenir d'avoir vu Maurice enfant et qui crut devoir en conséquence larmoyer comme le vieillard Siméon. *Nunc dimittis*... Ne doutant point que monsieur le vicomte (il s'obstinait à l'appeler vicomte) ne fût plus fortement que jamais attaché au trône et à l'autel, il lui assura que l'esprit du pays était excellent, que pas un enfant ne fréquentait l'école sans Dieu, que l'instituteur gagnait ses appointements à ne rien faire sauf une propagande sans effet, puisque, aux dernières élections municipales, la liste rouge avait été battue à une majorité écrasante de près de six voix.

Nous ne savions au juste, ni les uns ni les autres, ce que peut bien être une majorité de « près de six voix », mais il ne nous semblait pas que l'on pût la qualifier d'écrasante; et M. de Courpière, qui pensait de même, en conclut aussitôt qu'il devait y avoir tout de même quelque chose à faire dans ce pays encroûté. Puis il fut le plus impatient de partir, il nous bouscula, il harcela Alain qui conduisait, et nous fîmes le trajet de retour en un temps record.

Il n'en était pas moins huit heures sonnées, lorsque, au mépris des règlements et des convenances, notre voiture pénétra dans la cour de l'hôtel de Longueville, dont par bonheur la porte cochère était ouverte à deux battants, à la vitesse d'une locomotive qui va défoncer les butoirs. Alain fit un arrêt court qui, théoriquement, aurait dû nous envoyer tous les trois la tête la première au haut du perron. Nous y fussions tombés, ainsi que pour lui rendre hommage, aux genoux de madame la duchesse de Longueville qui se tenait là, droite, superbe, un peu mûre, mais plus superbe encore à raison de sa maturité, et, de surcroît, furieuse.

— Vous n'êtes pas fous? nous cria-t-elle. Est-ce une heure pour rentrer? On ne sait seulement pas ce que vous êtes devenus!

ABEL HERMANT
de l'Académie Française.

*(La fin dans le prochain numéro.)*

## SOUVENIRS D'UN OFFICIER DU GÉNIE

# ROME 1864-1866

Au commencement de 1864, le commandement du génie de la division de Rome étant devenu vacant, le général Frossard voulut bien me faire donner ce poste que je souhaitais, du reste sans le dire ; j'avais déjà deux ans de grade comme chef de bataillon, il était temps de montrer si j'étais en état de faire un chef.

Je ne quittai point d'ailleurs le général sans un serrement de cœur. Malgré son caractère difficile, ses exigences parfois un peu fortes et un esprit de défiance qui ne l'abandonnait jamais complètement, il avait de si grandes qualités de cœur, une telle passion de la justice et du devoir, un si haut sentiment militaire et une si remarquable intelligence des choses de son métier, jointe à des connaissances acquises par un travail opiniâtre, que, quand on l'avait connu, il n'était pas possible, si l'on avait le cœur droit et chaud, de ne pas lui être attaché.

Je venais de passer dix ans avec lui, dans l'intimité de sa pensée et de ses travaux, j'avais participé avec lui à cet inoubliable siège de Sébastopol et fait la campagne d'Italie, je savais qu'il me rendait justice et que, sans trop le laisser voir, il avait pour moi une vraie affection. J'aurais été un ingrat si je ne l'avais pas payé de retour.

J'arrivai à Rome par Civita-Vecchia, le 4 mars 1864, et j'y demeurai jusqu'au 16 décembre 1866.

Cet intervalle de près de trois ans ne mérite sans doute pas d'être compté parmi mes titres militaires, surtout parmi mes titres d'officier du génie ; cependant on m'a tenu compte de

la position que j'y avais et de la manière dont je l'avais occupée.

La division, dernier reste de l'armée d'occupation des États pontificaux de 1849 après le siège de Rome, comprenait en 1864 deux brigades d'infanterie (quatre régiments et un bataillon de chasseurs à pied), plus un régiment de cavalerie, deux batteries d'artillerie de campagne et une compagnie de sapeurs du génie.

Elle était commandée par le général de Montebello, le second fils de Lannes, homme plus brillant peut-être que capable, mais qui s'était on ne peut mieux posé dans le monde romain et qui était très bien secondé en cela par sa femme, aimable et très jolie et qui portait à ravir le titre de dame d'honneur de l'Impératrice Eugénie. Les commandants des deux brigades étaient les généraux Ridouël et Micheler[1]; le général de Polhès commandait la place.

Je succédais au lieutenant-colonel Farre; on lui reprochait d'avoir, pendant la durée de son commandement, montré une sorte d'obséquiosité à l'égard de l'administration pontificale; en fait, il était sur un pied d'intimité avec monseigneur de Mérode, pro-ministre des armes (ministre de la Guerre), vis-à-vis duquel il eût mieux fait d'observer une grande réserve vu les rapports existant entre eux et aussi vu l'animosité de très mauvais goût que ce prélat, d'ailleurs intelligent et distingué, affectait en toutes circonstances à l'égard de l'Empereur et même de la France. Cette attitude avait été remarquée et avait même amené quelques difficultés; je le savais.

Je me mis sans peine sur le pied d'une correction absolue et d'une indépendance complète vis-à-vis de lui, moyennant quoi je n'eus, pendant toute la durée de mon commandement, que des rapports très faciles avec son administration. Je dois dire, du reste, qu'à ce point de vue le remplacement intervenu en 1865 de monseigneur de Mérode par le général Kausler, d'origine bavaroise, eut toutes sortes d'avantages.

Les troupes françaises n'occupaient plus à cette époque, en dehors de Rome, que Civita-Vecchia, Viterbo, Velletri et Frosinone.

1. Père des généraux Henri et Alfred Micheler de la dernière guerre. (Note du colonel A. S.)

Les casernes proprement dites étant peu nombreuses, nos troupes étaient en général logées dans des portions de palais ou de couvents, soit d'hommes, soit de femmes. Au couvent de Saint-Philippe-de-Néri (hommes), l'indépendance des deux occupations n'était pas bien réalisée ; par exemple, on ne pouvait accéder à la tribune haute de la chapelle qu'en passant par des chambres de soldats et, plus d'une fois, il a fallu faire traverser ces chambres par des sociétés de dames qu'on amenait, le soir, assister à des oratorios de musique sacrée.

La compagnie de sapeurs était installée au couvent de Saint-Sylvestre *in capite*, couvent de dames, et même de dames de la plus haute noblesse ; quand il y avait, dans ce couvent, des cérémonies un peu spéciales, le commandant du génie y était toujours prié et lorsque les cérémonies étaient suivies d'une « cioccolata », par exemple quand il s'agissait d'une prise d'habit, si le commandant n'avait pu y assister, madame l'Abbesse ne manquait jamais de lui envoyer, le soir même, sa part du *luncheon*, sous forme de gâteaux et de confitures.

Dès mon arrivée à Rome, mon attention fut appelée sur les inconvénients graves que présentait le terrain de manœuvre de la garnison, une plaine basse au bord du Tibre, au lieudit la Farnesina : ce terrain, séparé du fleuve par la chaussée d'une route, avait la forme d'un fond de cuve et les eaux y séjournaient après chaque pluie ou lorsque les flots du Tibre y avaient déversé des torrents boueux. A diverses reprises, depuis 1849, on avait cherché à remédier à cet état de choses, mais sans en venir au seul moyen efficace : faire un drainage général du sol et conduire toutes les eaux infra-superficielles au Tibre par un égout à percer sous la route qu'on munirait d'un clapet pour empêcher la remontée des eaux en temps de crue. J'exécutai un travail de cette espèce : le succès fut complet et, bien que mon « emissario » n'eût rien de comparable à celui de Claude, les Romains furent frappés de la réussite. J'avais d'ailleurs en même temps capté et aménagé des eaux de source dans la colline qui limitait le terrain et organisé, au point où je les faisais émerger, une fontaine construite « more romano » avec quelques débris antiques, ce qui ne fut pas indifférent aux troupiers heureux de trouver à se désaltérer sur le terrain d'exercice.

A cette époque, on projetait de prolonger, de Civita-Vecchia à Livourne, le chemin de fer qui reliait déjà Rome à Civita-Vecchia. Comme cette dernière ville était fortifiée, la partie de ce projet comprise dans le périmètre de la place fut étudiée sous ma direction.

Lorsque, en prévision du départ de l'armée d'occupation, le Saint-Père dut songer à se faire une petite armée, on me demanda de procéder à l'organisation de la troupe du génie qui devait y figurer ; je m'y prêtai et l'on me fit de grands remerciements.

La compagnie française du génie pouvait d'ailleurs servir de modèle, car elle était très bien conduite par le capitaine Lestelle et son instruction théorique et pratique était l'objet de soins constants.

L'artillerie et nous disposions des glacis du fort Saint-Ange pour nos exercices d'école pratique ; en 1866, notamment, nous fîmes là, de concert, un petit simulacre de siège assez intéressant et que je terminai, pour ma part, en appelant sur le terrain, un certain matin, à sept heures, le général de Montebello, les officiers généraux français et pontificaux et les officiers supérieurs français : après la visite des tranchées, couronnement du fossé, chemin couvert, descente de fossés, etc.., on arriva, comme sur les polygones de la mère-patrie, aux fours de campagne d'où sortirent les galettes chaudes traditionnelles qu'on arrosa de muscat venu de France.

Cette petite fête eut beaucoup de succès ; les dames firent reproche au commandant du génie de ne pas les avoir invitées, malgré l'heure matinale et la rosée ; on eût mieux fait l'année suivante, mais, l'année suivante, il n'y avait plus de troupes françaises à Rome !

Peu après mon arrivée à la division, je fus reçu en audience privée par le pape Pie IX. L'affabilité du Saint-Père, son esprit et sa gaieté m'ont profondément frappé et la bienveillance qu'il m'a témoignée dans cette audience, ainsi que dans plusieurs autres également privées, m'a laissé un bien reconnaissant souvenir.

Dans la première, il me dit avec un regard plein de malice : « Expliquez-moi en quoi un commandant du génie peut servir

à défendre le Pape? Qu'est-ce que c'est, comme défense, que l'enceinte de Rome? Rien de sérieux, « una ginocchia » (un coup de genou) suffirait à l'abattre. »

Il était trop facile de lui répondre, même sans insister, sur les souvenirs de 1849 ; je n'y manquai pas.

Quand il sut que mon père était architecte[1] et qu'il s'occupait surtout d'églises : « Des églises gothiques, me dit-il, on n'en connaît pas d'autres chez vous. On dit d'ailleurs qu'elles sont superbes ; comment allez-vous trouver nos « poverine chiese » de Rome? »

Après le Saint-Père, le cardinal Antonelli, son secrétaire d'État : beaucoup de grâce, beaucoup d'esprit, un grand désir de plaire, voilà ce que j'ai vu de lui en toutes circonstances.

Le représentant diplomatique de la France à Rome était alors le comte de Sartiges, un petit homme fort maigre, laid, d'esprit grognon, et qui, comme disent les troupiers, « marquait mal ». Sa gaucherie un peu ridicule détonnait dans la pompe des cérémonies pontificales et, en particulier, dans ces « funzioni » de Saint-Louis ou de Saint-Jean-de-Latran, où il figurait au lieu et place de l'Empereur.

Comment résister au plaisir de rappeler ici les noms de quelques-unes des personnalités les plus distinguées et les plus sympathiques avec lesquelles je me suis trouvé en rapports pendant mon séjour à Rome?

M. Schmetz, alors directeur de l'Académie de France et qui, vivant depuis si longtemps à Rome et y ayant pris les mœurs romaines, était communément appelé le soixante et onzième cardinal ; près de lui, à la villa Médicis, trois prix de Rome : le musicien Massenet, le peintre Layrand, un vrai paysan d'origine avec une tête d'Eugène Delacroix, et surtout ce charmant Brune, élève de l'École Polytechnique, passé aux Beaux-Arts pour devenir architecte et qui est mort trop jeune, laissant en témoignage de sa haute valeur les nouveaux bâtiments du Ministère de l'Agriculture, rue de Varenne.

N'ai-je pas eu aussi plusieurs fois le plaisir, car c'en était un véritablement, de voir à la villa Médicis, le matin, en

1. Pierre Théophile Segretain, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, architecte à Niort, correspondant du ministre pour les monuments historiques.

veston de touriste, le roi Louis Ier de Bavière, qui passait ses hivers à Rome, dans une petite villa voisine du Pincio ?

Et Carolus Duran, alors à l'aurore de son talent et qui venait de finir le grand tableau de mœurs italiennes (*Un accidente*), aujourd'hui au musée de Lille. Et Saint, qui s'arrêtait à Rome en revenant de Capri, pour nous montrer ses « Musées de Pompéi » ; et Paul Baudry qui, chargé de décorer de peintures le foyer de l'Opéra de Paris, inaugurait ce grand travail en venant passer plus de six mois à copier, juché sur un haut échafaudage, les scènes et les sybilles des voûtes de la chapelle Sixtine !

M. Visconti, alors une sorte de chef officiel des archéologues romains, m'a bien souvent promené dans les galeries du Vatican, dont il avait la garde, et il a bien voulu, notamment, en faire les honneurs, un soir, à mes invités et à moi, à la clarté des torches, et il m'a accompagné à Ostie pour m'y montrer ses fouilles.

M. Rossi, l'éminent « inventeur », on a pu le dire, des Catacombes, nous a plus d'une fois guidés dans ces souterrains.

M. Rosa, autre archéologue, devenu depuis lors sénateur du royaume d'Italie, était alors à la solde de l'Empereur Napoléon III pour conduire ces belles fouilles du Mont Palatin qui ont mis à jour, d'une manière si intéressante, les restes des palais des Césars. J'étais bientôt devenu pour M. Rosa une espèce de collaborateur, en ce sens qu'il avait volontiers recours à moi pour consolider ou soutenir les fragments de construction menaçant ruine.

Avec lui, j'ai bien des fois exploré la Rome antique et ses environs, soit que je l'accompagnasse dans les promenades archéologiques qu'il organisait chaque dimanche au printemps et auxquelles il conviait les touristes de bonne volonté, soit, ce qui était d'une toute autre valeur, qu'il voulût bien me faire étudier, seul avec lui, quelque point de l'histoire ; avec lui je me suis rendu compte de la marche d'Annibal sur Rome, avec lui j'ai étudié la bataille du lac Régille ; j'ai même eu, ce jour-là, la chance de recueillir sur ce lieu célèbre des balles de fronde vieilles de deux mille trois cent soixante ans ; quelques-unes étaient trouées par ce taret qui perce le plomb ; j'en ai envoyé des échantillons au maréchal Vaillant,

qui en a fait l'objet d'une communication à l'Académie des Sciences.

L'abbé Place était, à ce moment-là, auditeur de rote pour la France, je suis depuis resté en relations avec lui; il est mort cardinal, archevêque de Rennes.

J'ai assisté au sacre de monseigneur Mermilliod comme évêque de Genève et aux cérémonies qui ont accompagné la remise du chapeau au cardinal de Bonnechose. J'ai vu de près monseigneur de Falloux, alors protonotaire apostolique, devenu cardinal, monseigneur Dupanloup, le père Hyacinthe.

J'avais des rapports suivis avec le père François Régis, ancien abbé de la trappe de Staouéli, alors procureur général des trappistes, et qui, un moment, du vivant de monseigneur Pavy, avait été choisi pour inaugurer le siège épiscopal de nouvelle création à Oran. Il rêvait, à cette époque, de renouveler à Rome les merveilles de Staouéli et de montrer comment, par la culture, on pouvait rendre la campagne de Rome saine et habitable. A cet effet, il avait demandé au Pape et obtenu de lui la concession de l'ancien couvent de Saint-Alexandre, sur la route de Tivoli; puis il se l'était vu retirer à la suite d'intrigues de Monsignori, furieux de voir que des religieux allaient, à la porte de la Ville Éternelle, donner le mauvais exemple de travailler de leurs mains. Mais il ne se décourageait pas et, déjà, il était en instance pour se faire concéder le couvent de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines dont le séjour pendant l'été était, avec raison, réputé mortel.

Je l'assurai que, quand il l'aurait obtenu, je mettrais des sapeurs du génie à sa disposition pour ses premiers travaux.

Le père Régis est mort après avoir vu son désir accompli, mais il ne m'a pas été donné de l'y aider; son œuvre vit : Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines est aujourd'hui le centre d'une exploitation florissante. L'exemple du père Régis a, du reste, été suivi; sous l'impulsion du gouvernement italien, l'agro romano s'assainit chaque jour.

La municipalité romaine mettait à la disposition du commandant du génie de l'armée française un bel appartement, au numéro 89 de la Via del Babuino, entre le Pincio et la place d'Espagne. J'ai eu le plaisir d'y recevoir bien des amis, bien

d'autres aussi qui m'étaient adressés et que j'étais heureux de faire profiter de ma connaissance du pays.

Au-dessus de mon appartement habitait une personne d'un rare mérite, que je m'honore d'avoir connue, la princesse de Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska, de la famille Hohenlohe d'Autriche. Rien n'égalait le charme de sa conversation ; elle étudiait et écrivait sans cesse. A côté de livres sur les religions de l'Inde, elle a écrit sur la religion chrétienne des pages de la plus grande élévation. Comment comprendre qu'une personne d'une distinction aussi haute qui, d'ailleurs, avait une famille et qui, enfin, n'était plus jeune, ait subi, après la comtesse d'Agout (Daniel Stern), les fascinations du musicien Listz?

C'était pourtant la vérité et leur liaison durait encore à mon arrivée à Rome. J'ai assisté incognito, dans l'église de Sant' Andrea-della-Valle, à la singulière cérémonie religieuse qui a consacré (?) la séparation de leurs deux existences. Le jour même, Listz se mettait en retraite au couvent de Monte-Maria ; quand il en sortit, ce fut pour « prendre l'habit » et faire distribuer dans tout Rome des cartes de visite portant ces mots :

L'Abbé Listz

et, au bas, Vatican.

Il avait, en effet, pour la circonstance, élu domicile au Vatican même, chez monseigneur de Hohenlohe, cousin du roi de Prusse.

Rome est vraiment la ville de tous les étonnements ; la princesse de Wittgenstein ne me chargea-t-elle pas, un jour que je m'embarquais pour la France, de porter jusqu'à Marseille un colis de jouets qu'elle envoyait aux enfants de M. Olivier, alors veuf d'une fille de Listz!

Avant d'en finir avec les souvenirs qui se pressent dans ma mémoire quand je songe au temps de mon commandement à Rome, je ne puis omettre de mentionner le séjour que fit dans la Ville Éternelle la pauvre impératrice Charlotte du Mexique et la triste aventure dont nous avons été, pour ainsi dire, les témoins.

En 1864, nous l'y avions vue venir avec l'archiduc Maxi-

milien, alors que, partis de Miramar pour aller ceindre la couronne du Mexique, ils avaient fait arrêter à Civita-Vecchia leur navire, « la Novara », et s'étaient rendus à Rome pour saluer le Pape et, sans doute aussi, pour jeter avec lui les bases d'un accord diplomatique et religieux.

Le 19 avril, les personnages les plus considérables de la ville et les principaux officiers français avaient été invités à se rendre près d'eux, au palais Guteriez d'Estrada ; je ne saurais oublier la grâce et le charme de ce jeune archiduc, grand, élégant, souriant, parlant toutes les langues, ni la radieuse beauté et la dignité si haute de sa jeune femme à laquelle on prêtait des idées ambitieuses.

En 1866, la pauvre femme était revenue, seule, en Europe pour solliciter de l'Empereur la continuation d'un appui matériel dont la fin paraissait venue ; elle avait essuyé le plus dur et le plus douloureux des refus. Après un court séjour en Autriche, elle arrivait à Rome pour négocier, disait-on, un concordat avec le Saint-Siège. C'étaient là des efforts et des responsabilités au-dessus de ses forces.

Le surlendemain de son arrivée, elle reçut la visite des officiers français : c'était un dimanche, à midi ; elle se rendait à une heure au Vatican où le Saint-Père l'attendait et elle portait déjà la toilette d'étiquette pour une telle visite, costume et mantille noire fixée par deux épingles à tête de diamant.

La dignité de son maintien avait encore augmenté depuis dix-huit mois, mais sa beauté était voilée de tristesse.

Son accueil fut manifestement empreint de bonne grâce ; elle dit à chacun des généraux et des chefs de corps ou de service des paroles d'où la banalité était absente.

Il n'a pas été raconté que son entretien avec le Pape ait été marqué par un incident quelconque.

Le soir, à dix heures, elle ordonnait tout à coup de la conduire de nouveau au Vatican où bien entendu, personne ne l'attendait, et elle faisait ouvrir à sa voiture les portes, closes à cette heure, de la cour de Saint-Damase. Le majordome du Sacré Palais, prévenu en hâte, la faisait entrer, sous un prétexte quelconque, dans le salon exigu où aboutit l'ascenseur donnant accès aux appartements du Saint-Père. La pauvre

femme était folle ; elle s'endormit là, sur un petit canapé de moleskine et y passa la nuit ; au matin, on la ramena chez elle.

Cependant le moment approchait où j'allais quitter Rome. En exécution d'une convention intervenue en septembre 1864 entre l'Empereur et le Roi d'Italie, la division française devait avoir évacué les États pontificaux avant la fin de l'année ; déjà une partie des troupes avaient été successivement acheminée vers la France, il ne restait plus guère qu'une arrière-garde et je me faisais un devoir, avec quelques autres officiers, d'animer un peu, le soir, la solitude de ces salons du palais Ruspoli qui, pendant quinze ans, n'avaient pas désempli ; la « nobilità » et la prélature romaines oubliaient déjà les services pendant si longtemps rendus et ne voyaient plus en nous que d'anciens protecteurs devenus impuissants et, par suite inutiles, sinon même gênants.

Le Saint-Père, pourtant, fut gracieux jusqu'au bout et, lors de notre visite d'adieu, adressa à l'armée française une allocution émue. Son entourage fut d'une parfaite convenance.

Voici d'ailleurs le texte des discours échangés lors de la visite d'adieu faite au Pape par le corps d'officiers de la division française d'occupation le 6 décembre 1866.

Le général de Montebello s'exprima comme suit :

« Très Saint-Père, en venant, pour la dernière fois, présenter à Votre Sainteté nos respectueux hommages et lui demander sa bénédiction, je ne puis me défendre d'une grande émotion. Il est des circonstances où la tristesse, inséparable des adieux, se change en vraie douleur.

» Mais une pensée me console. Si l'Empereur, fidèle à ses engagements, retire ses troupes de Rome, il ne retire pas son appui au Saint-Siège. A nos dix-sept ans d'occupation va succéder une protection morale, aussi imposante et non moins efficace, parce qu'elle sera un frein pour les uns, un encouragement pour les autres.

» Puisse le temps qui, dans la main toute puissante et miséricordieuse de Dieu, apaise les passions comme il calme les douleurs et fonde plus encore qu'il ne détruit, puisse le temps inspirer à tous cet esprit de conciliation qui, seul, peut amener

la solution des difficultés actuelles et assurer au Souverain Pontife l'indépendance et la sécurité dont il a besoin pour étendre librement son action spirituelle jusqu'aux extrémités du monde.

» Tels sont les vœux, hommages de mon profond respect, de ma vive reconnaissance, que je dépose humblement aux pieds de Votre Sainteté. »

Pie IX répondit :

« Vous êtes à la veille de votre départ, mes chers enfants ; je viens vous faire mes adieux.

» Lorsqu'il y a dix-sept ans, la France envoya ici son armée pour le rétablissement du Saint-Siège, votre drapeau fut accompagné par les vœux et la joie de tous les catholiques. Je désire qu'à son retour il soit accueilli avec la même satisfaction, mais je n'ose l'espérer.

» On m'écrit de France, en effet, que, de toutes parts, se manifestent les plus vives inquiétudes sur le sort du vicaire de Jésus-Christ. La révolution veut venir à Rome, elle l'a dit, proclamé, imprimé, et il n'est pas un de vous qui ne l'ait entendu.

» Un personnage considérable a dit : « L'Italie est faite, » elle n'est pas achevée. » Ce qui est vrai, c'est que l'Italie n'est faite nulle part, sauf dans ce petit coin de terre qu'on veut nous enlever et qui est le seul où règne l'ordre, la tranquillité.

» Oui, ils veulent venir à Rome planter leur drapeau sur le Capitole. Je sais bien qu'à côté du Capitole est la roche tarpéienne : mais cependant, s'ils y viennent, s'ils s'y maintiennent pendant quelque temps, que de malheurs! que de désordres! et que pourrai-je y faire?...

» Un ambassadeur de France a cherché à me rassurer en me disant qu'on ne pourrait faire de Rome la capitale d'un grand état ; au contraire : Rome est faite pour être la capitale du plus grand empire, d'un empire de deux cents millions de catholiques.

» Et c'est pour cela que la révolution veut venir à Rome. Et moi, je demande à Dieu la force, la persévérance et la

constance pour résister à ses attaques. Lui seul peut me protéger et me défendre.

» Je vous donne à tous ma bénédiction, pour vous et vos familles ; je vous la donne du fond de mon cœur paternel.

» Je prierai aussi pour vous, pour la France et pour l'Empereur. On me dit que sa santé est chancelante, je prie Dieu de la raffermir. On me dit que son âme est troublée, je demande à Dieu d'y rétablir le calme. N'est-il pas le chef de la nation fille aînée de Dieu et le souverain très chrétien? Et sa conduite aussi ne doit-elle pas être très chrétienne?

» Prions donc Dieu de l'éclairer dans ses conseils ; prions-le avec ferveur, avec persévérance. C'est en Dieu que je mets ma confiance et mon espoir.

» Il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour votre rentrée dans votre patrie et à vous donner ma bénédiction apostolique.»

J'employai les dernières semaines de mon séjour à revoir tout ce qui m'avait tant charmé à Rome et même aux alentours.

Enfin, un matin, il fallut partir.

C'était le 14 décembre ; j'allai m'embarquer à Civita-Vecchia.

Le chemin de fer, aux abords de Rome, suit le cours du Tibre ; sur un assez long parcours, alors même qu'on a perdu de vue la ville proprement dite, le dôme de Saint-Pierre émerge encore au-dessus de la campagne, on le voit à chaque tournant de la vallée, il semble qu'il accompagne le voyageur et qu'il lui porte le souvenir de l'inoubliable ville.

Quand, à un dernier tournant, ce grand dôme disparut enfin pour ne plus reparaître, mon émotion fut à son comble.

Général ALEXANDRE SEGRETAIN

# L'HYGIÈNE SOCIALE DIRIGÉE

La France est l'un des pays d'Europe où se fait actuellement, faute d'une organisation rationnelle, le plus formidable gaspillage d'énergie. Et nous trouvons, de ce fait, un exemple lamentable dans l'organisation actuelle de l'hygiène sociale en France.

Le but suprême vers lequel doit tendre une « économie dirigée », c'est l'hygiène sociale, non pas une hygiène sociale « de façade », démagogique et anarchique, mais une « hygiène sociale dirigée » selon un plan d'ensemble. Plus que tout autre, le peuple français dans sa totalité, mais surtout et essentiellement en ce qui concerne ses classes laborieuses, a besoin *d'une hygiène sociale dirigée.*

*
* *

On a dit et redit que les Français n'avaient pas de sens social, qu'ils étaient des individualistes avant tout. Quoiqu'il y ait un peu de vrai dans cette assertion, elle n'est que très partiellement exacte, car ce qui nous manque, ce n'est pas, à vrai dire, le sens social, c'est le sens de l'organisation sociale. Des sommes considérables, plus considérables peut-être que partout ailleurs, sont dépensées, mal réparties, mal employées et employées d'une manière désordonnée. Aussi notre pays est-il, en Europe, celui où la mortalité habituelle est la plus forte proportionnellement à la population, triste

et douloureux privilège. Ainsi que l'a écrit, dans une étude récente parue dans *le Mouvement sanitaire*, le docteur Hazemann, la mortalité de jeunes adultes est moitié moindre en Angleterre et en Allemagne que celle des personnes d'âge correspondant en France.

*
* *

L'hygiène sociale en France n'a pas une tête, elle en a une infinité. L'organisation actuelle est chaotique. Pour remédier à cet état de choses, le Gouvernement actuel a élaboré des projets concernant l'organisation de la médecine sociale. Le Ministère de la Santé publique envisage la création de ce qu'il appelle des « centres de santé », qui constitueraient, dans les diverses régions et villes importantes, des sortes de « super-dispensaires », centres de prévention et centres de dépistage, — au besoin, centres de traitement, — auxquels seraient attachés des médecins spécialistes ou non, nommés, paraît-il, au concours ou « après avis des collectivités médicales ».

Les centres de santé se superposeraient aux organismes déjà existants. Ils auraient aussi pour mission de coordonner, dans chaque région, l'action des institutions sanitaires publiques et privées.

Nous ne doutons pas que de tels organismes puissent être utiles dans une certaine mesure. Mais il semble qu'avant de vouloir faire de nouvelles créations, si remarquables soient-elles, *il conviendrait d'abord d'utiliser plus rationnellement ce qui existe déjà.*

Il conviendrait avant tout, et c'est là le point essentiel, de faire la réforme complète de l'organisation administrative de l'hygiène et de la santé publiques en France.

Le Ministère de la Santé publique n'a été, en effet, jusqu'ici qu'un ministère de parade, à l'autorité et au pouvoir d'action tout à fait insuffisants.

Le Ministère de l'Éducation Nationale a la haute main sur tous les établissements scolaires du pays : facultés, établissements d'enseignement supérieur, lycées (collèges même, qui ont presque tous disparu pour céder la place aux lycées),

écoles primaires, etc. La nomination du personnel enseignant et administratif dépend du Ministère ou de ses mandants.

Le personnel enseignant possède un statut de nomination. Des titres universitaires sont exigés. Il est, en somme, autant qu'il est possible, soustrait à l'arbitraire.

Du Ministère de la Défense Nationale dépendent tous les corps d'armée et leurs régions militaires. On ne concevrait pas les systèmes de fortifications et de défense d'une ville dépendant des municipalités, la nomination des officiers en garnison dans une ville dépendant d'un conseil municipal ou de commissions administratives civiles, etc. On imagine le beau désordre que cela créerait dans la défense nationale, si l'organisation des forces militaires et la création d'ouvrages fortifiés étaient laissées çà et là au gré des municipalités, jouissant dans leur plénitude de leur autonomie communale ! Ah ! l'autonomie communale ! Nous en a-t-on assez rabâché les oreilles depuis Gambetta ! Et combien cette conception a été nocive pour le développement de notre pays ! Chaque fois qu'un homme politique, épris de réformes et de simplification, a voulu présenter un projet d'utilité générale, mais faisant obstacle à certains intérêts particuliers, il s'est toujours trouvé quelque parlementaire pour crier : « Faites attention, vous portez atteinte aux autonomies communales. » Et cela suffisait pour faire enterrer le projet.

Il semblerait exorbitant que cette fameuse autonomie communale, que les autonomies départementales soient respectées en ce qui concerne l'organisation de l'instruction publique, ou la défense militaire du territoire.

Pourquoi paraît-il naturel, qu'en ce qui a trait à la Santé publique, il n'existe aucune organisation générale, que tout soit laissé au hasard, au gré des communes, qui sont libres dans de larges limites de créer ou de ne pas créer des institutions sanitaires ?

*La véritable décentralisation consiste à briser les barrières départementales, municipales et communales, qui sont périmées, et à donner, au personnel médical et administratif des institutions sanitaires du territoire, un statut uniforme de nomination. Elle consiste à faire dépendre ces nominations, non plus d'organisations locales, en proie aux jalousies mes-*

*quines et aux préoccupations de politique locale, mais d'organismes généraux, de jurys indépendants, pouvant parfois subir des influences sans doute, mais plus « ventilés » cependant par le souffle du large, jurys dont l'arbitraire, — si arbitraire il y avait, — serait considérablement diminué par le statut général de nomination établi.*

Pourquoi les lycées de province ont-ils souvent d'excellents professeurs? Parce que la nomination des professeurs ne dépend pas des autorités locales, et parce que le statut de nomination des professeurs est nettement établi. Le Ministère de la Santé publique n'a pour ainsi dire aucun droit de regard et de surveillance sur les hôpitaux. La nomination du personnel médical et administratif des hôpitaux de province dépend, dans les villes non universitaires, des autorités locales, et le Ministère de la Santé publique n'a rien à y voir. Il résulte d'un tel état de choses un véritable désordre anarchique dans l'organisation de la Santé publique.

*
* *

Le Ministère de la Santé publique ignore et ne peut contrôler effectivement les budgets départementaux consacrés à l'hygiène sociale, aux œuvres sociales et à l'assistance publique, sur lesquels il n'a aucun pouvoir. Les dispensaires départementaux eux-mêmes sont surtout sous l'autorité du département.

La plupart des institutions sanitaires et sociales dépendent du département, et la plupart du temps de personnalités incompétentes. Le Ministère de la Santé publique ignore le personnel médical sanitaire et administratif de la plupart des institutions locales dont le choix est laissé aux conseils généraux et aux municipalités, voire même à certaines commissions administratives. Les membres de ces commissions ignorent le plus souvent tout des nécessités hospitalières et sanitaires, et ne sont nullement aptes à juger par exemple de compétences ou de titres médicaux. Aussi le choix du personnel médical et administratif de très nombreuses institutions sanitaires se fait-il dans beaucoup de villes au gré des exigences de la politique et des combinaisons locales, et fait-il bon marché des compétences.

La création des établissements sanitaires, l'instauration de services de protection et d'hygiène sociale sont laissées, en fait, au gré des conseils généraux et des municipalités, qui peuvent agir sans plan d'ensemble, ou d'entreprises privées.

C'est ainsi qu'on voit telle ville importante dotée par exemple d'hôpitaux sordides, mais de très beaux dispensaires antituberculeux, dispensaires qui ne peuvent envoyer leurs malades au sanatorium, faute d'établissements convenables existant en nombre suffisant dans le département; telle autre ville dotée d'une maternité remarquable, mais dénuée de services de protection de l'enfance; telle autre où l'hôpital n'a pas de service de chirurgie digne de ce nom; telles autres où les services de radiologie sont inconnus dans l'hôpital urbain; telle autre où presque tout manque dans les institutions officielles, etc.; telle ville importante, comportant un nombre imposant de prostituées, où aucun service fermé n'existe à l'hôpital pour les prostituées en carte, de telle sorte que ces dernières sont laissées libres de donner leur mal à tout venant, le contrôle sanitaire étant insuffisant et difficilement praticable, etc. La lutte contre la tuberculose, malgré les très beaux efforts qui ont été faits, est loin d'être efficiente. On a certes multiplié un peu partout les dispensaires. Mais un dispensaire n'est qu'un centre de dépistage. Le plus souvent, et surtout lorsqu'il s'agit de malades venant consulter, alors que l'établissement d'un pneumothorax thérapeutique n'est pas ou n'est plus possible, l'envoi au sanatorium constitue la base du traitement. Or il n'en existe qu'un nombre absolument insuffisant, et d'ailleurs on a baptisé du nom de sanatoria des établissements qui ne le méritent en aucune façon. Nous citerons par exemple, dans la région de Paris, le « sanatorium Georges-Clemenceau » qui était formé, il y a très peu d'années, de baraques en planches, à Bicêtre, aux portes de Paris, ou l'hospice de Brévannes, vieil ensemble de bâtiments sans confort, situé à quelques kilomètres de la capitale, dans une banlieue de climat parisien. En ce qui concerne les sanatoria, ce qui est de première importance, c'est le climat du pays où ils sont établis. Mais il existe très peu de sanatoria gérés par l'État. Les départements, loin de créer des sanatoria destinés à leurs malades dans des régions de France réputées pour être favo-

rables, soit qu'il s'agisse de sanatoria de plaine, de semi-altitude (les plus importants) ou d'altitude, bâtissent leurs sanatoria sur le sol même du département. Alors que le département ne devrait comporter que quelques établissements de triage, d'où les malades seraient envoyés aux sanatoria de cure, les malades sont le plus souvent traités sur place. Beaucoup cependant bénéficieraient considérablement d'un changement de régime climatique. Un malade, par exemple, souffrant du climat méditerranéen, serait avec avantage envoyé dans un pays de montagne. Très souvent, il y a à cela impossibilité. Les Bouches-du-Rhône créent leurs sanatoria dans les Bouches-du-Rhône, l'Hérault dans l'Hérault, l'Aveyron dans l'Aveyron, etc. Il en est de même en ce qui concerne la plupart des autres départements, qu'ils soient au nord ou au midi. S'il se trouve ainsi sur place des régions propices, tant mieux, sinon tant pis.

Hâtons-nous de dire qu'un grand nombre de départements ne comportent aucun sanatorium digne de ce nom. La nourriture est d'ailleurs, parfois, assez mauvaise dans certains sanatoria dits populaires [1]. Il ne viendrait que rarement à l'idée des conseils généraux de départements de plaine ou de départements maritimes de créer leurs sanatoria départementaux dans des régions alpestres ou pyrénéennes, dans le Jura, ou ailleurs. La France est grande, elle possède de magnifiques ressources climatiques. Mais on ne sait pas, ou on ne veut pas les utiliser. Notre pays n'est centralisé que politiquement. Pour l'hygiène sociale, *il est formé d'une poussière de petites répu-*

1. Il n'y a pas en France d'organisme central de véritable inspection des établissements sanitaires et hospitaliers. Il est bien dit : « Les sanatoria publics et établissements assimilés sont soumis à la surveillance des préfets des départements de leur siège et, sous l'autorité des préfets, à celle des professeurs d'Hygiène des Facultés ou Écoles de Médecine, des inspecteurs départementaux de l'Assistance publique agissant en qualité de délégués des préfets. Le contrôle supérieur de ces établissements est assuré sous l'autorité du ministre par les inspecteurs généraux des services administratifs. Toute personne spécialement désignée par le ministre de l'Intérieur, le ministre de l'Hygiène ou le préfet peut, en outre, visiter en tous temps les sanatoria publics et assimilés et se faire rendre compte du fonctionnement des services ».

En fait ce prétendu contrôle, rarement exercé, est absolument illusoire.

Une de nos malades a été envoyée, il y a quelque temps, dans un sanatorium populaire. Quoique fébrile elle est demeurée *un mois* sans voir le médecin ! Hâtons-nous de dire que nous ne voyons là qu'un cas exceptionnel. Nous connaissons de nombreux autres sanatoria populaires où les malades sont parfaitement suivis et observés.

*bliques autonomes élevant entre elles des cloisons étanches.* Ce cloisonnement n'est pas seulement ridicule! Il a des conséquences néfastes pour la santé publique.

Ce même désordre, cette même anarchie, cette même imprévision se retrouvent dans toutes les branches de l'hygiène sociale en France. Les stations thermales, dont notre pays est si riche et qui ont une action thérapeutique indéniable, ne sont accessibles qu'à une minorité (importante certes, mais minorité tout de même) de gens quelque peu fortunés. Les hôpitaux thermaux civils n'existent qu'en nombre extraordinairement restreint. Les classes ouvrières et prolétariennes paysannes sont jusqu'à nouvel ordre absolument privées de la thérapeutique thermale.

La lutte antisyphilitique est bien organisée dans certaines villes et certains départements (surtout dans les villes comportant des Facultés de Médecine). Dans d'autres, elle est déplorablement insuffisante. Pourquoi, d'ailleurs, les médecins directeurs des bureaux d'hygiène des villes n'ont-ils pas leur statut? Ils dépendent entièrement de la municipalité qui les a nommés, et non du Ministère de la Santé publique[1]. Ils ne peuvent avoir aucun avancement. N'est-ce pas là un système absurde ?

*
* *

Le docteur Hazemann a fait, il y a quelque temps, une remarquable enquête sur les résultats obtenus en France par la législation française d'hygiène sociale. Il en a consigné les résultats dans un numéro récent du *Mouvement sanitaire.* « L'insuffisance des résultats obtenus, dit-il, est moins due à un manque de bonne volonté et de clairvoyance qu'à un véritable chaos administratif. » Et il cite de nombreux exemples d'anarchie administrative en matière d'hygiène sociale, en parfaite conformité avec les exemples divers que nous avons donnés plus haut. Des colonies de vacances pour enfants ont été répandues en France, sans que l'on se soit le moins du

1. Une réforme récente, proposée par l'actuel ministre de la Santé publique, mais non encore appliquée, tend à modifier cet état de choses et donne un statut aux médecins d'hygiène.

monde soucié de choisir les lieux et emplacements les plus favorables pour leur établissement. Toutes ces sociétés fonctionnent sans aucune relation les unes avec les autres, et sont soumises à tous les inconvénients des influences locales.

« La même situation se retrouve dans d'autres branches de l'hygiène sociale. Avec une organisation meilleure, des résultats supérieurs pourraient être obtenus.

» Les sommes consacrées à l'adduction à distance d'eau potable, qui se montaient à quelques milliers de francs en 1903, s'élèvent maintenant à une somme quarante fois plus élevée. Et cependant, sur 2 000 cités de plus de 3 000 habitants, 12 p. 100 ne sont pas convenablement fournies en eau potable. Les deux tiers seulement des communes de France ont un système convenable de distribution d'eau.

» Tous les mauvais résultats obtenus ne sont pas dus à un manque d'argent, mais à un manque d'organisation.

» En 1927, les sommes consacrées aux services d'hygiène, de salubrité et des épidémies, à la protection de la mère et de l'enfant, à la croisade contre la tuberculose, à la campagne contre les maladies vénériennes, à la croisade contre le cancer, s'élevaient au total, en englobant le budget d'État et les budgets départementaux, à 4 milliards de francs. En sept ans, la vente des vignettes antituberculeuses ont produit près de 100 millions de francs. Suivant les chiffres de l'année 1931, il existe 71 services d'inspection départementale d'hygiène, confiés à des médecins appointés et spécialisés, auxquels toute clientèle privée est interdite.

» Les services de protection de la mère et de l'enfant comptent 600 consultations prénatales, plus de 400 maternités, 133 refuges pour les mères, plus de 4 000 consultations de nourrissons, etc. Il existe plus de 900 colonies de vacances. La plupart des départements ont une société organisée de lutte antituberculeuse. Ces sociétés entretiennent 800 dispensaires. Approximativement, 40 000 lits sont consacrés à des tuberculeux.

» Il existe des preventoria assez nombreux.

» La lutte antisyphilitique est menée dans près de 1 700 services.

» Il existe 25 centres anticancéreux.

» Plus de 2 750 infirmières-visiteuses sont en service, etc. »

Tous ces chiffres sont éloquents, mais, étant donné le désordre, le défaut d'organisation générale, le manque de direction centrale, le règne de l'incompétence, ils ne constituent le plus souvent qu'un trompe-l'œil. Il existe de telles différences d'application ici et là des données de l'hygiène sociale, qu'il est impossible de tirer des conclusions heureuses des plus belles statistiques. Des 40 000 lits consacrés officiellement aux tuberculeux, chiffre probablement exagéré, il en est assurément plus de la moitié qui sont placés dans des conditions défavorables.

Aussi l'effort immense qui est entrepris tant par les médecins chargés de l'hygiène sociale que par les autres se montre-t-il souvent inefficace. Il suffirait pourtant de peu de chose pour aboutir. Le docteur Hazemann cite en exemple la région de Nancy, où le docteur Parizot a pu obtenir de meilleurs résultats par la création d'un comité central composé de représentants de toutes les organisations publiques et privées ayant pour but le développement de l'hygiène et de la santé publique.

Ce comité se réunit chaque mois et agit comme organisme de contrôle et de direction, évitant que des œuvres et des créations diverses fassent double emploi les unes avec les autres.

*
* *

Nous en arrivons maintenant à l'importante question des Assurances sociales. Les caisses d'Assurances sociales, qui sont appelées à jouer un si grand rôle en matière d'hygiène sociale, sont absolument soustraites au contrôle du Ministère de la Santé publique. Et il en est de même des sociétés de secours mutuels qui se sont intégrées dans le cadre des Assurances sociales. Les unes et les autres sont administrativement soumises à l'autorité très relâchée du Ministère du Travail, ce qui est tout différent, et, en fait, elles peuvent agir en toute liberté (financièrement, leurs fonds sont garantis par une caisse générale de garantie, qui relève du Ministère du Travail. En cas de déficit, la caisse de garantie peut exercer un contrôle sur la gestion de la caisse déficitaire). On aboutit ainsi, et on aboutira surtout, lorsque la loi aura donné son plein rende-

ment, à la concentration d'une puissance excessive entre les mains des dirigeants des caisses primaires et des mutualités, étant données les sommes d'argent importantes dont ils peuvent (et pourront surtout) disposer.

On ne devient en effet dirigeant d'une caisse primaire, ou d'une mutualité, qu' « électoralement », si l'on peut dire. Le fait d'être président ou membre du conseil d'administration d'une caisse ne confère pas une compétence spéciale en matière de médecine, d'hygiène et d'assistance publique. Les administrateurs des caisses exercent souvent des professions n'ayant rien à voir avec l'hygiène et la santé publique.

Il est très regrettable, dans ces conditions, que les dirigeants des caisses aient le droit, comme cela s'est produit maintes fois en Alsace et en Lorraine désannexées et se produira ailleurs [1], de créer, sans contrôle véritable [2], des établissements de caisse, faisant souvent double emploi avec des formations hospitalières ou autres déjà existantes, de choisir leur personnel médical, d'avoir la haute main sur tout un personnel administratif souvent recruté parmi leurs protégés.

S'il est parfaitement légitime et louable que les caisses créent des maisons de convalescence, des preventoria et des sanatoria, il convient cependant qu'elles fassent entrer ces créations *dans un plan général d'organisation sanitaire du pays établi par l'Etat*. D'autre part, la création de cliniques de traitement ne doit pas rendre caduques les institutions déjà existantes. Il ne faut pas permettre la continuation de cette politique, toujours la même, politique qui nous tuera, si l'on n'y met bon ordre, de dispersion des efforts et de multiplicité des budgets. Comme nous le faisions observer récemment au dirigeant d'une importante mutualité, qui en parut d'ailleurs fort offusqué, « il nous semble impossible d'établir des limites et des catégories dans l'assistance sociale », dans le sein des Assurances sociales et de la Mutualité d'une part, en dehors des Assurances sociales et de la Mutualité d'autre part.

Pénétrons-nous, au contraire, de cette notion que nous

1. Il existe à Montpellier, par exemple, une importante clinique mutualiste faisant absolument double emploi avec les cliniques chirurgicales de la Faculté, qui sont dépeuplées. D'où doubles frais, double administration, etc.

2. Un ministre du travail n'a-t-il pas déclaré dans une interview qu'il ne pouvait exercer aucun contrôle sur les caisses d'Assurances sociales ?

développerons plus loin, à savoir *qu'il faut mettre en commun les ressources budgétaires de la France, destinées à la santé publique, d'où qu'elles viennent*, qu'elles soient alimentées par les revenus des Assurances sociales ou par les budgets départementaux. Il convient de « rationaliser » les organisations sanitaires du pays selon un plan général, faisant état des besoins réciproques de chaque région. Ce plan doit permettre à tous les citoyens justiciables de l'assistance sociale, que ce soit ou non dans le cadre des Assurances sociales, de bénéficier, à quelque département qu'ils appartiennent, des étonnantes ressources dont nous pouvons disposer.

*Il faut faire tomber les cloisons départementales périmées.*

*
* *

Les caisses d'Assurances sociales doivent demeurer dans le rôle que leur assigne la loi : assurance plus ou moins complète contre les risques maladie, invalidité prématurée, vieillesse, décès, participation dans les conditions déterminées par la loi aux charges de famille et de maternité.

Mais ce rôle qui leur échoit ne devrait pas leur permettre de consacrer leurs excédents de recettes, si elles en ont, à la création de cliniques *de traitement* destinées à leurs assurés (à l'exception toutefois des preventoria, sanatoria et maisons de convalescence) [1]. Ces cliniques de traitement sont préjudiciables — du fait qu'elles appartiennent à la caisse d'assurance — au libre exercice de la médecine, dans lequel le malade assuré social doit trouver sa garantie. La charte de l'exercice de la médecine, c'est, en effet, le libre choix du médecin par le malade et la libre concurrence. Certains dirigeants de caisses voudraient transformer le médecin en fonctionnaire payé par eux. Mais l'acte médical n'est pas comme l'acte de travail du fonctionnaire, acte, hâtons-nous de le dire, éminemment utile et respectable, un acte administratif. Il n'est jamais tout à fait identique à lui-même, il diffère sans cesse dans sa qualité, dans ses modalités, dans les circonstances où il se produit;

1. Les excédents de recettes, s'il y en a, doivent être employés avant tout à augmenter le taux des prestations fournies actuellement par les caisses à leurs assurés, prestations, la plupart du temps, beaucoup trop faibles et trop tardives.

par ses conséquences, il est soumis à de multiples facteurs psychologiques. Il doit donc être absolument libre dans son application, sous peine de devenir un acte mécanique et sans aucune portée. Il faut laisser la possibilité au médecin de faire acte psychologique de médecin, et non de distributeur automatique de drogues. Il faut donc lui permettre de gagner sa vie sans voir quotidiennement un nombre excessif de malades. C'est pourquoi, on le comprend, le libre choix, la libre concurrence sont la condition essentielle de l'exercice rationnel de la médecine, le malade et son entourage demeurant juges, plus ou moins avertis parfois, mais il n'importe, de la valeur des soins donnés par le médecin. Ce serait donc vouloir vicier profondément, au grand préjudice de l'intérêt des malades, l'exercice de la médecine en France, que de laisser aux dirigeants des caisses, souvent peu compétents, la possibilité d'exercer une pression sur le corps médical et sur leurs administrés en les menaçant d'établir ou en établissant des institutions médicales. C'est à l'État, et à l'État seul, qu'il appartient de contrôler et de réglementer la création des établissements sanitaires, en harmonie avec les besoins généraux et locaux des populations. Et c'est pourquoi tout doit rentrer dans une organisation unique et centralisée de l'hygiène sociale.

*
* *

*Il faut faire tomber les cloisons départementales périmées.*

Et nous en revenons toujours au même axiome. Hors d'un plan général d'organisation sanitaire, et malgré les sommes énormes qui sont et seront employées dans les diverses régions de France à des œuvres d'assistance sanitaires et sociales, sommes provenant ou non des caisses d'Assurances sociales, on n'aboutira qu'à des résultats dérisoires, hors de proportion avec les dépenses engagées et les efforts fournis. La solution du problème est relativement simple, bien qu'elle puisse paraître un peu révolutionnaire à certains. Elle a le grave défaut de s'opposer à la politique de clocher qui tue la France. Nous ne pouvons qu'esquisser dans ses très grandes lignes l'organisation de l'hygiène sociale telle que nous la proposons. Comme toute esquisse incomplète, elle est soumise à la

critique et peut recevoir toutes les modifications nécessaires. Elle constitue cependant une base de discussion et une hypothèse de travail et *elle offre le grand avantage de n'entraver en rien la continuation de l'exercice de la médecine en tant que profession libérale.*

*
* *

*Plan constructif.*

Il faut établir en France un budget unique de l'hygiène et de la santé publique. Le Ministère de l'Hygiène et de la Santé publique aura la haute main sur tous les établissements officiels sanitaires et hospitaliers du pays, sur tous les services d'hygiène et de prophylaxie sociale. Il aura le contrôle des sociétés et entreprises privées concourant à l'hygiène sociale.

Les départements et les municipalités n'auront plus de budget autonome affecté à l'hygiène et à l'assistance publique.

Le budget général d'hygiène et de santé publique sera alimenté :

1° Par des sommes fournies par les départements ou les communes, égales ou supérieures aux sommes affectées actuellement par ces organismes à l'hygiène et à l'assistance publique. L'évaluation de ces contributions départementales et communales sera déterminée en fonction des besoins et des ressources de la région ou de la localité ;

2° Par les excès de recettes produits par les revenus des Assurances sociales, si excès de recettes il y a et si les caisses n'emploient pas déjà cet excédent à l'augmentation de leurs prestations ;

3° Par les sommes affectées actuellement par l'État au budget général de l'hygiène et de la salubrité publique en France et à l'Assistance publique (droits des pauvres, etc., Pari Mutuel, etc.). *Les bureaux dits de bienfaisance seront supprimés ;*

4° Par les revenus des institutions sanitaires et hospitalières de l'État, comportant des pensionnaires payants.

Ce budget général d'hygiène publique n'exigera en somme que peu de ressources nouvelles. Il se bornera le plus souvent à utiliser les sommes affectées déjà actuellement à l'hygiène et à l'assistance publique.

Un bilan général des ressources sanitaires et hospitalières du pays sera établi par des commissions interdépartementales temporaires dont les membres seront nommés directement par le ministre. Ces commissions exerceront leur contrôle sur un certain nombre de départements groupés en région. Les membres de ces commissions seront choisis parmi des professeurs de Faculté ou d'École de Médecine, les médecins des hôpitaux des villes de Faculté nommés au concours, ou des médecins nantis de titres jugés suffisants (internat des hôpitaux d'une ville de Faculté, titres scientifiques), des médecins inspecteurs d'hygiène, des fonctionnaires du Ministère des Finances et de la Santé publique. Les préfets des départements, qui pourront temporairement déléguer leurs fonctions aux sous-préfets, et des représentants des caisses d'Assurances et de la Mutualité, et des œuvres privées d'hygiène sociale, en seront également membres.

Ces commissions jugeront de la valeur des diverses institutions existantes qu'elles classeront en utilisables telles quelles, en utilisables après amélioration, en inutilisables ou inutiles comme faisant double emploi avec des formations similaires.

Elles se rendront compte des besoins propres à chaque région et noteront les réformes qu'il conviendrait d'introduire et les institutions qu'il serait opportun de créer.

Les rapports établis par les diverses commissions de contrôle seront centralisés et confrontés à Paris dans les services du Ministère de la Santé publique. Des tableaux généraux et des cartes seront établis permettant de se rendre compte rapidement des besoins réciproques des diverses régions du pays. Ces tableaux et ces cartes seront ultérieurement soigneusement tenus à jour.

Les commissions de contrôle seront dissoutes une fois leur mission remplie. Forts des données fournies par les rapports des commissions de contrôle, le ministre et ses conseillers établiront un plan général d'équipement sanitaire du pays. Ce plan sera réalisé par tranches établies à l'avance *et selon les*

*disponibilités du budget général de la Santé publique.* Par ailleurs, une administration sévère des établissements et organisations existant déjà sera instituée, permettant de réaliser les économies indispensables. Le Ministère de la Santé publique aura la haute main sur l'administration des hôpitaux et des organisations d'hygiène sociale.

Une école d'administrateurs et de directeurs d'hôpitaux sera créée, qui aura pour mission de former un corps spécialisé d'agents administratifs des hôpitaux, possédant leur hiérarchie propre; ces agents seront, de par leur formation, parfaitement au courant de la science hospitalière moderne. En attendant que cette école soit créée et puisse donner ses fruits, le personnel administratif actuel de tous les établissements sanitaires du territoire sera soumis directement à l'autorité du ministre ou de ses mandants. Un minimum de connaissances et de titres universitaires seront exigés des futurs candidats aux postes de directeurs et administrateurs d'hôpitaux, sanatoria, etc. Toutes les nominations seront faites par le Ministère, après concours sur titres, suivant des modalités à régler.

Le corps médical des différentes formations sanitaires du territoire sera nommé au concours, soit concours sur titres, soit sur épreuves. Ces concours devront être ouverts à tous les docteurs en médecine français, quel que soit le lieu de leur résidence. Les jurys, libres de toutes attaches avec les corps médicaux et administratifs des localités où des postes seront mis au concours, se réuniront dans des villes éloignées de ces localités [1].

La composition des jurys sera à déterminer ultérieurement. Elle devra comporter des professeurs de Faculté, etc.

*Les commissions administratives d'hospices seront supprimées.*

La France sera subdivisée en régions sanitaires englobant plusieurs départements.

A la tête de la région sanitaire sera un intendant sanitaire nommé par le ministre et ayant la haute main sur tous les établissements sanitaires et d'hygiène sociale de la région, ou dépendant de la région, quoique établis en dehors d'elle (par

1. On pourrait même envisager la création d'un concours de Médicat des hôpitaux de province.

exemple, de l'intendance sanitaire du Languedoc dépendraient les sanatoria languedociens établis dans les Alpes, etc.). L'intendant sera assisté d'un conseil sanitaire composé des doyens ou directeurs des Facultés ou Écoles de Médecine si les régions en comportent, d'un ou plusieurs délégués des médecins de la région, d'un ou plusieurs délégués des caisses d'Assurances et de la Mutualité, d'un ou plusieurs délégués des conseils généraux des départements formant la région. Ce conseil n'aura qu'un pouvoir consultatif. L'intendant aura seul plein pouvoir. Lui seul, avec l'approbation du ministre, aura à prendre les décisions nécessaires.

A chaque région sanitaire sera répartie une tranche du budget général de la Santé publique, proportionnelle d'une part aux versements fournis par chaque région, d'autre part aux besoins propres à chaque région.

Les intendants sanitaires formeront ultérieurement un corps administratif spécial. Une section supérieure spéciale de préparation à l'Intendance sanitaire sera créée à l'École des administrateurs d'hôpitaux.

L'intendant pourra avoir sous ses ordres des sous-intendants. Le ministre, qui sera le chef suprême de l'Intendance sanitaire du territoire et des colonies, sera assisté d'un conseil supérieur qui comprendra tous les intendants du territoire (ils seront relativement peu nombreux), certains membres de l'Académie de Médecine, le directeur de l'Hygiène et de l'Assistance publique, qui dépendrait non plus du ministre de l'Intérieur, mais du ministre de la Santé publique. Le conseil supérieur pourrait trouver quelques-uns de ses éléments parmi les membres de l'actuel « Conseil Supérieur d'Hygiène publique de France ». Mais les membres de cette dernière Assemblée sont infiniment trop nombreux.

Le ministre, assisté ou non de son conseil, qui se réunirait au moins une fois par mois à Paris, réglera toutes les questions d'ordre général : rapports réciproques entre les diverses régions, travaux à entreprendre, etc. Le ministre sera, d'autre part, en rapport constant avec les intendants sanitaires.

Le Conseil Supérieur aura un pouvoir consultatif. Il appartiendra au ministre de trancher en dernier ressort.

Les questions d'ordre général les plus importantes seront

discutées au Conseil des ministres. Elles seront résolues après avis du chef du Gouvernement et, si nécessaire, après vote des assemblées parlementaires, ou autres.

Tel est brièvement, et très incomplètement ébauché, le schéma d'une organisation « d'Hygiène sociale dirigée ». On a pu réaliser en France, sous le régime républicain, une organisation spéciale en matière militaire. Il semble logique de supposer qu'il puisse en être de même en matière de santé publique.

Si nous voulons que la France vive, si nous voulons abaisser l'énorme mortalité dont souffre notre pays, si nous voulons protéger et sauvegarder dans la mesure du possible le bien le plus précieux qui soit : la santé de l'individu, il faut créer une organisation forte sous une unique direction de l'hygiène sociale. Cette direction unique suppose d'ailleurs peut-être d'autres transformations dans le Gouvernement de la République.

DOCTEUR JEAN ALBERT-WEIL

# LA

# CITÉ UNIVERSITAIRE

Il y a deux ou trois années que je n'étais revenu à la Cité universitaire. Je la connais assez bien, je pense, pour y avoir vécu moi-même pendant un an et pour y avoir travaillé une autre année, chez un ami. Assez bien, mais sans doute pas tout à fait comme on connaît d'autres lieux de sa jeunesse, et il me semble que je ne suis pas le seul à souffrir de cette méconnaissance essentielle. Qu'on le veuille ou non, et malgré les efforts des autorités officielles, elle fait partie de la Cité elle-même, de sa vie et de son être. Parfois j'imagine que le boulevard Saint-Michel, qui semble n'être pas autre chose que le quartier latin lui-même et qui est loin d'avoir cent ans, fut, quelques années, aussi mal intégré à l'existence de la jeunesse, peut-être désert, peut-être froid. Je ne suis pas sûr que la Cité soit encore tout à fait intégrée à la vie d'un étudiant moderne.

Elle est charmante pourtant, avec ses maisons fragiles comme des pavillons d'Exposition. Elle a cet agrément un peu désuet des constructions provisoires, et le vent qui effeuille les arbres du parc Montsouris, on dirait qu'il fait trembler des murailles de carton, des vitres mal scellées. Je parle, naturellement, de la Cité française. En l'honneur de son fondateur, M. Deutsch de la Meurthe, on sait qu'elle affecte la forme d'un village alsacien d'opéra-comique (rien de commun avec les véritables villages alsaciens), rangé autour d'une pelouse centrale et d'un édifice en

forme d'église à clocher, qui n'est qu'une pauvre bibliothèque. Les autres « cités » sont des châteaux en faux style Louis XIII, en faux style Renaissance, un faux temple grec pour les Grecs, un pavillon vaguement chinois pour l'Orient, — et deux créations modernes, deux seulement, le pavillon hollandais, immense et gris, et le pavillon suisse de Le Corbusier. Tout cela, au long du boulevard Jourdan, installe une suite un peu baroque, un peu comique. Mais le parc Montsouris est tout proche, avec ses fausses constructions lui aussi, son faux style mauresque, ses fausses grottes et son faux lac, presque ses cygnes faux, ses arbres faux. On croirait se promener dans un monde inventé par René Clair, le Luna-Park d'*A nous la Liberté*, où les oiseaux chantent en français, où les fleurs en papier tremblent au vent et parlent. J'ignore qui a eu cette idée de poète d'installer la jeunesse dans la fausseté dès l'abord, dans le monde des cartes postales et des romances. Et je ne suis pas sûr que tous ceux qui habitent les cités comprennent cette poésie; elle doit bien exister pour quelques-uns, espérons-le, et il ne faut pas oublier, en venant ou en revenant dans ces parages, rives de Paris, bords d'une île souveraine, de saluer le mystérieux accord qui s'est établi entre les nouveaux bâtiments universitaires et les maisons en bordure de ce parc ravissant, démodé et paisible.

Comme la Cité pourtant est difficile à connaître, et, contrairement aux autres lieux secrets de la jeunesse, écoles ou lycées, difficile à connaître pour ceux qui y habitent plus encore que pour ceux qui n'y habitent pas! Il y a un peu plus de dix ans qu'elle existe, et qu'on a posé les premières pierres des pavillons français, en présence des fondateurs, M. Deutsch de la Meurthe et M. Honnorat, qui avaient eu l'intention charmante de donner à la jeunesse qui travaille ce que les quartiers centraux ne leur offraient plus, l'air pur, la lumière, les arbres, sans parler d'un confort réel et d'une nourriture peu coûteuse. Depuis dix ans, on a construit maints pavillons étrangers : point l'Angleterre sans doute, mais l'Arménie; point l'Allemagne, mais la Hollande, l'Indochine, l'Argentine. Une maison des provinces françaises s'est bâtie, et, depuis peu, le somptueux palais de la Maison Internationale où sont concentrés les services communs. Tout récemment vient de s'élever

une église; demain, dans la « zone » défrichée d'où ont déjà disparu les cabanes des chiffonniers, on organisera un parc des sports, mille jeux. Déjà l'on y travaille. Des bienfaiteurs admirables s'essayent à chaque instant à une tâche qui les honore et qui honore notre pays. Il n'est pas question de désigner ici ceux à qui l'on doit tant de reconnaissance. Mais ne pouvons-nous signaler quelques imperfections, qui dépendent de l'État et non pas d'eux?

Il faut bien dire les choses comme elles sont, après avoir honoré comme il convient tant d'idées belles ou gracieuses qui ont présidé à la naissance de ces demeures. On voudrait bien qu'elles fussent parfaites, ou seulement perfectibles : pourquoi faut-il qu'en même temps que les idées bonnes, quelques erreurs à peu près sans remède se soient penchées, elle aussi, sur ces berceaux? Pourquoi faut-il que des malheurs auxquels nous ne pouvons rien soient venus entraver l'essor, malgré tout considérable, que promettait de prendre naguère encore la Cité? Il y a seulement cinq ans, les pavillons français rejetaient environ huit cents demandes par an, faute de place. Dans les cités étrangères, où les prix sont en général plus élevés (une chambre coûte jusqu'à quatre cents francs par mois dans certaines d'entre elles), le règlement, depuis toujours, prescrit de laisser un certain nombre de places pour les Français. Tout était occupé. Malheureusement, la crise survint, une chambre au quartier latin, qui coûtait alors des prix astronomiques, devint abordable. Sans grand confort, presque toujours, mais la jeunesse tient-elle au confort? Perdons cette illusion. La Cité est loin; d'autre part, et si peu que ce fût, elle augmentait ses prix (une chambre française, de cent soixante-quinze francs, passait à deux cents francs). Beaucoup d'étudiants préfèrent à nouveau le quartier latin. Rien n'est plus facile, aujourd'hui, que de trouver une place à la Cité. Si les pavillons français étaient pleins, on aurait d'ailleurs la ressource des pavillons étrangers : y a-t-il vraiment beaucoup d'Argentins, d'Arméniens, de Canadiens, dans les maisons qui portent ces noms? Il est trop sûr que la majorité y est française. Il est trop sûr qu'ainsi la Cité perd l'une de ses raisons d'être, et c'est dommage, et il n'en faut accuser qu'un malaise universel.

Pratiquement, quels sont ses défauts? Les chambres de la Cité sont confortables, si elles ne sont plus très belles, et si la médiocrité des matériaux employés, faute d'argent, leur donne un aspect vite fané. Je parle ici de la Cité française, car la plupart des pavillons étrangers (surtout la Suisse) sont véritablement à donner comme modèles. A peu près nulle part, on n'a à redire au confort, qui, pour un prix si bas, met à la disposition des étudiants le chauffage, des salles de bains, la solitude. Par malheur, l'éloignement du centre des études vient grever singulièrement le budget. Un autobus tous les quarts d'heure ne peut servir à rien, et, par-dessus le marché, il s'interrompt à huit heures du soir. Aussi est-il toujours vide. La porte d'Orléans, où les communications sont plus pratiques, est à dix minutes. Ne nous étonnons pas si les étudiants cherchent plutôt à loger au quartier latin.

Il y a un restaurant à la Cité, commun à toutes les nations. Pendant longtemps il s'abrita dans un hangar de bois. Aujourd'hui, il est somptueusement logé dans les salles voûtées de la Maison Internationale, on s'y sert soi-même sur un plateau, ce qui supprime les frais de service. Mais est-il possible de venir déjeuner à la Cité lorsqu'on sort à midi d'un cours et qu'on en a un autre à deux heures? Certainement pas. Et puis, disons la vérité : la nourriture est médiocre. Un repas coûte de six à huit francs, et rien ne manque au quartier latin pour se nourrir à ce prix; c'est ce qu'ont dit les étudiants qui, l'an dernier, se sont mis en grève. J'ajoute qu'on est beaucoup mieux dans les restaurants russes de la rue Royer-Collard, où l'on a des fleurs sur la table, un orchestre, l'illusion de la liberté et presque du luxe, au lieu de ce réfectoire de caserne. Le restaurant de la Cité, qui n'offre aucun avantage économique, quoi qu'on en dise, n'offre en même temps aucun agrément. C'est sans contredit la partie la plus faible de l'organisation, celle qui laisse entrevoir des défauts assez graves. Imaginez des garçons comme il n'en manque pas, qui se moquent du confort, se moquent aussi de ce qu'ils mangent, tiennent à leur liberté, aux cafés, aux promenades : ils n'iront pas à la Cité.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la majorité de ceux qui y demeurent se contentent d'y coucher, la quittent le matin, la

retrouvent à la nuit, et, au bout d'un an, l'abandonnent sans beaucoup plus d'amour que l'amour qu'on a pu avoir pour une chambre d'hôtel. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la Cité reste inconnue à ses habitants, et si, pour découvrir son charme, il faut quelque attention et quelque mérite.

Le grand tort de ceux qui l'ont imaginée sur le modèle évident des Universités américaines est de n'avoir pas compris qu'une ville universitaire ne se conçoit point sans la proximité du travail. L'animation, la fiévreuse joie qui emplit depuis des siècles le quatier latin, ne vient pas du confort plus ou moins grand des salles de cours, des restaurants et des chambres. Elle vient de la présence continue des étudiants. Ils peuvent descendre dans la paille de la rue du Fouarre pour écouter Abelard ou Albert le Grand, ils peuvent quitter les pentes de la rue Tournefort et la mansarde de Rastignac dans la pension Vauquer, ils n'ont que quelques pas à faire pour retrouver leurs maîtres, leurs amies, leurs travaux et leurs plaisirs. La Cité universitaire, à une demi-heure du quartier latin, disjoint, de la manière la plus fâcheuse, le repos et le travail, le repos et le plaisir. Je ne dis pas seulement qu'on n'y jouit pas de la même liberté que dans une chambre personnelle, bien que cela compte aussi, pour des garçons de dix-huit ou vingt ans. Qu'on soit obligé de rentrer à une heure du matin n'a jamais empêché personne de passer par-dessus les grilles, qu'une administration ironique et bienveillante a arrêtées à la hauteur de quatre-vingt-dix centimètres. L'essentiel est qu'on n'arrive pas à vivre à la Cité, et qu'on ne peut y travailler que lorsqu'on a l'amour de sa cellule.

Je ne crois pas que ce divorce était dans la pensée de ce ministre de l'Instruction publique un peu oublié aujourd'hui, M. Honnorat, que l'on plaisanta beaucoup en son temps, parce qu'il n'était pas bachelier, mais qui eut deux inventions à demi célestes : la Cité universitaire et l'heure d'été. Seulement, certains empêchements sont plus forts qu'un ministre; il peut sans doute arrêter le soleil, mais il ne changera rien à l'Université.

Je conçois qu'il était malaisé de transporter au parc Montsouris la Bibliothèque Sainte-Geneviève et la Sorbonne et la Faculté de droit. On ne changera pas tout cela en un jour. On

pouvait changer beaucoup de choses. On pouvait, à tout le moins, lorsqu'il fut question de rebâtir certains services de certaines Facultés ou de certaines Écoles, choisir la Cité universitaire comme centre. Il était peut-être inutile d'acheter des terrains coûteux pour construire l'École de Physique et Chimie, la nouvelle École polytechnique, les bâtiments de la rue Pierre-Curie, les annexes projetées de l'École de Médecine, alors que tout cela eût facilement formé l'embryon d'un nouveau quartier latin. Pourquoi ne pas réunir toutes les classes préparatoires aux grandes Écoles dans un lieu où l'air pur et les arbres ne manquent point? Ce sont là des décisions assez importantes et assez faciles en même temps : il n'y faudrait que rompre une routine. Et pourtant, la Cité universitaire ne vivra pas, tant qu'une partie au moins de ses étudiants ne trouvera pas sur place le lieu de son travail. La Cité universitaire sera une ville morte, tant qu'on n'aura pas transporté une partie du quartier latin au parc Montsouris.

Il ne s'agit pas là d'une utopie, mais de la condition même de son existence. Un régime soucieux de sa jeunesse l'aurait compris depuis longtemps. Tous les bâtiments neufs devraient être construits à la Cité, et, pour le reste, on devrait établir des communications rapides, peu coûteuses, et en grand nombre. C'est ce que désiraient assurément les fondateurs. Sans doute le manque d'argent est-il responsable d'une partie des inconvénients de la Cité. Mais le manque d'argent n'explique pas tout ; il faut y ajouter quelque incurie, un manque d'invention plus grand encore. Il ne serait pas très difficile, semble-t-il, d'obtenir des autobus de la T. C. R. P.

Et cependant, qui ne saurait voir combien la Cité universitaire pourrait transformer la vie des étudiants, vie en somme assez triste si on la compare à celle des étudiants étrangers, et que seule vient sauver la force de la jeunesse? Pour ma part, je ne pense pas sans amitié au temps que j'ai passé entre ces murs couverts de lierre, dans ce décor de fable. On n'a pas besoin de vivre toute la journée dans certains lieux pour les aimer et pour s'en souvenir, je dirais même qu'on n'a pas besoin de les connaître. Je me demande parfois si le charme de la Cité n'est pas fait un peu de son abandon, et si, de même que Barrès, que Proust ou qu'Henri de Régnier ont

chanté les villes mortes, de même que nous aimons Bruges, Venise ou Tolède, parce qu'elles ont quelque chose de pur et d'isolé, il ne pourrait pas venir un jour un poète qui chanterait cette terre lointaine, un peu énigmatique, cette île de la jeunesse où la jeunesse elle-même ne s'abrite qu'avec méfiance.

Disons-le, car il est inutile de faire avec des mensonges une vaine propagande, ce qu'on a voulu faire de la Cité n'a pas encore réussi. Il est faux que ce soit elle qui serve au rapprochement des peuples, d'abord parce que certains grands peuples n'y sont pas représentés, et puis surtout parce qu'habiter des hôtels voisins ne permet pas de se connaître. C'est au laboratoire, à la bibliothèque, au cours, au café, que l'étudiant japonais apprendra à connaître l'étudiant argentin ou l'étudiant français. Ce n'est pas sur le boulevard large et nu qui unit un pavillon rose et vert à un pavillon orné de dragons menaçants. Parfois, sans doute, on danse et beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles se retrouvent au bal de la Cité belge, au bal de la Cité canadienne, comme demain ils se retrouveront dans la salle des fêtes de la Maison Internationale. Le parc des sports, le théâtre des étudiants, beaux projets, serviront sans doute à ces rapprochements dont rêvent des âmes naïves. Mais combien s'en serviront? Et en attendant, chacun vit isolé, ou avec des camarades de hasard, déjà connus avant d'entrer, ou rencontrés au cours. Ce sont les lycées et facultés qui unissent les étudiants, ce n'est pas le réfectoire. Je n'y vois, je l'avoue, aucun inconvénient.

Privée de portée profonde à cause de l'absence des Écoles, la Cité universitaire telle qu'elle est conçue et telle qu'elle est réalisée ne révélera donc son charme qu'à ceux qui ne lui demandent pas plus qu'elle ne peut donner. Alors sa situation en lisière de Paris, au bord même de la campagne nue, séparée de la banlieue et de Gentilly par une large bande de terrains désolés, sa situation lui servira. Peut-être pour le pittoresque, devons-nous regretter la zone, qu'on appelait ici « le Maroc », et tout ce chaud désordre de cabanes et de vieux wagons qui se dressait contre la fausse église de la Cité française. Peut-être devons-nous regretter le hangar du restaurant provisoire et les clochards du Centre d'hébergement. Mais pour le pittoresque

seulement. Car je ne crois pas que l'assainissement de cette ceinture de Paris ait porté atteinte au privilège de la Cité, d'être d'abord une construction de songes, de carton, de feuilles et d'ombres.

Je ne la féliciterai point d'unir des compagnons, je la féliciterai plutôt de savoir les isoler. On peut vivre seul à la Cité, seul ou avec les amis qu'on a choisis, et, dans cette absence totale de vie collective, je verrai le don le plus précieux qu'on puisse faire aux jeunes Français, et ce don, il ne faut pas l'amoindrir. Tant d'organisations s'ignorent qui, sous prétexte de bienfaisance, forcent à vivre en commun, à s'amuser en commun. Ici, qu'on aplanisse autour de l'étudiant sans fortune les difficultés de l'existence, qu'on lui permette d'avoir chaud, qu'on lui offre des livres, et, plus tard, des jeux, qu'on rapproche de lui son travail. Mais surtout, qu'on lui permette encore la solitude ou cette forme de solitude qu'est l'amitié, la camaraderie volontaire. Aucune organisation collective ne maintient cette solitude essentielle aussi bien que la Cité. Je ne crois pas qu'elle doive se transformer sur ce point, ce serait en tout cas grand dommage. Là est l'originalité de la France par rapport aux autres pays : conservons-la jalousement.

A celui qui y arrive, je dirai donc : « Ne crois pas que tu vas trouver ici ces amitiés internationales dont tu rêvais naïvement dans ta province. Tu te lieras avec ceux qui ont les mêmes goûts que toi, les mêmes opinions politiques, la même façon de parler des femmes, et probablement le même métier. Comme partout ailleurs. Ne crois pas non plus que tu feras des économies sensibles, et si tu habitais une mauvaise chambre au quartier, tu ne dépenserais pas davantage. Mais ici, tu seras mieux. Tu auras chaud. Tu pourras te laver, ce qui, en France, crois-moi, est encore un luxe. Tu auras tout près de toi le parc Montsouris, qui est une des merveilles de la ville. Et puis, attends l'été, et tu me parleras de la Cité. »

Attends l'été... Si j'essaye de me souvenir de la Cité, en effet, je ne puis qu'évoquer l'été, et, comme je n'y vivais guère pendant le jour, les nuits d'été. Alors ces garçons et ces filles réunis par le hasard devenaient réellement et uniquement des témoins de leur âge, de ces merveilleuses journées de la jeu-

nesse où il ne se passe rien, et dont on conservera toujours la mémoire indicible. La Cité alors devient pareille à ce qu'elle est au fond, découvre son essence, et je crois bien que son essence est d'être un navire. Dressée sur la mer, aussi insolite, aussi invraisemblable, aussi fausse qu'un navire quand, tous feux allumés, il est seul sur la plaine sans vendanges, au centre même de la nuit. Un navire, avec ses inconnus rapprochés pour une brève traversée, ses querelles, ses amours et ses antipathies, monde en réduction, mais éphémère, et que la saison nouvelle ou l'escale disperseront.

Fardé par la nuit, par la lune, le clocher central de la Cité française devient alors vraiment le clocher d'une église, où sonne une heure incertaine. Jusqu'à dix heures, on peut entendre, sur la pelouse centrale, jouer quelque phonographe autour duquel, de deux ou trois corps étendus sur l'herbe, monte un silence plus amical qu'une conversation. Au long du boulevard Jourdan, on se promène sous les arbres. Le parc Montsouris ne ferme pas avant onze heures du soir. Alors passe un gardien que je n'ai jamais vu, mais dont j'ai entendu la clochette invisible, qui semble pousser vers les portes, à l'instant de la fermeture, bien plutôt que des enfants et des hommes, une sorte de troupeau transparent et féerique. Ne resterait-on pas là toute la nuit, toute la vie, à cette extrémité de Paris, au bord de la ville qu'on entend résonner au loin et qui éclaire le ciel de lueurs rouges? Ainsi quand le navire passe près d'une côte, laisse-t-il surgir parfois dans la nuit un port éclairé, une cité ensevelie dans l'ombre.

C'est là qu'on peut découvrir cet accord entre la mythologie de la jeunesse et son décor, qu'ont voulu, il y a peu d'années, quelques esprits ingénieux et quelques cœurs assez nobles. J'ai bien peur que des nuées n'aient obscurci ce qui était possible, et je ne crois pas qu'il faille mentir. Il n'en reste pas moins que c'était une idée merveilleuse que d'unir, pour la première fois en France, la jeunesse et les trésors de l'été. Le hasard qui présida à la naissance des lycées de Sceaux et de Vanves, enfouis dans des parcs sans doute inoubliables de ceux qui les ont connus, il suffisait de l'organiser, de lui donner le droit de grandir et de régner. C'est ce qu'a commencé de faire la Cité.

Aussi la visiterons-nous avec plus d'amitié, sitôt que nous aurons compris sa mission profonde. Dans les chambres construites par Le Corbusier, un mur tout entier est vitré, et la nuit ou le jour entre familièrement dans la pièce. C'est là un symbole que je trouve assez beau, et dont je voudrais être sûr de retrouver au moins l'esprit dans les autres pavillons universitaires. Il faut être de plain-pied avec la nuit, de plain-pied avec l'espace même du jour, et savoir établir entre l'air et soi, entre la lumière et soi, cette communion que l'homme des villes ne veut plus connaître, et qu'il a interdit avec un soin tout particulier à ceux de ses enfants qui vivent dans les livres. La Cité universitaire vient rompre le vieil édit et ouvre les portes et les fenêtres des prisons.

On s'amuse parfois à rechercher « l'esprit » d'une grande école : l'esprit de Normale, l'esprit de Polytechnique ou de Saint-Cyr. On a même pu, parfois, parler de l'esprit de certains lycées, ou de certaines maisons d'éducation, esprit de Louis-le-Grand, de Condorcet ou de Stanislas. A cette formation collaborent tout aussi bien les maîtres que les traditions de libéralisme ou de sévérité. Je ne crois pas — même si cela désole les fondateurs ou les actuels directeurs — je ne crois pas qu'il y ait d'*esprit* de la Cité universitaire. Aujourd'hui, les étudiants ont pour se réunir, à côté du restaurant, une vaste salle où l'on boit de l'excellent café (un peu plus cher que partout ailleurs) et où ils peuvent jouer au bridge ou aux échecs. L'autre jour, quand j'y suis allé, cette salle était pleine après le déjeuner. Mais je ne crois pas que sa vogue s'établisse; je ne crois pas surtout que les beaux jours n'en chasseront pas ceux qui s'y amusent provisoirement, et ce n'est pas aujourd'hui que les cafés du quartier latin perdront leur clientèle. Tout ce qui cherche à former artificiellement cet esprit qui ne peut naître que d'une longue tradition est, me semble-t-il, destiné à l'échec. Car l'esprit de la Cité c'est l'absence d'esprit, — et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

On le voit encore mieux si l'on considère la façon dont y vivent les étudiantes. A la Cité française elles ont un pavillon à elles, où il est interdit de recevoir des visites masculines. Mais presque toutes les étudiantes que j'y ai connues se sont montrées satisfaites de leur vie. La chambre isolée, pour les

jeunes filles, a de grands inconvénients, et beaucoup hésitent devant la liberté. De là la vogue des maisons d'étudiantes, toujours occupées, et où il faut retenir ses places plusieurs mois à l'avance, de là la dictature souvent impitoyable des directrices de ces maisons, pour qui, ainsi qu'il arrive, la bienfaisance n'est qu'une des formes les plus nocives du sadisme. A étudier de près ces organisations dont quelques-unes ne manquent pas d'avantages, je crois que l'observateur aurait quelques surprises. Les figures pittoresques y abondent, et elles ont une vie secrète propre à réjouir l'amateur d'âmes. Mais, même dans les meilleures, il règne une assez intolérable impression de surveillance. La délation y est souvent organisée en pratique constante et louable, et, pour être sans uniforme, les jeunes pensionnaires ne doivent pas moins faire deuil de toute liberté. Il n'en est pas de même pour la Cité universitaire. Les jeunes filles peuvent y faire en toute tranquillité l'apprentissage de leur jeunesse et de leurs loisirs. Elles y vivent d'une manière charmante et sage : cela aussi est assez rare dans le monde pour qu'on le salue comme il convient.

En attendant quelques progrès, qui, espérons-le, seront bientôt accomplis, celui qui découvre la Cité par une belle journée d'automne finissant, verte et rouge dans ses feuilles, il faut donc qu'il sache qu'il pourra y trouver quelques plaisirs, et surtout qu'il y rencontrera un abri assez respectueux de ses rêves. Qu'il comprenne cette chance, et qu'il la favorise. Le soir, lorsqu'il tire ses rideaux fanés devant les petits carreaux de sa fenêtre, il n'a devant lui que les arbres du parc, ou d'autres maisons pareilles à la sienne, aussi fausses et aussi charmantes. Pour une année, ou pour deux, ou plus encore, il habite des demeures baroques, faites pour des rêves naïfs, où se sont résumées les architectures disparates de beaucoup de temps et de beaucoup de pays. On ne lui demandera rien, même pas son amitié, même pas son concours, et c'est cela qui est bien. Il pourra ne jamais sortir de sa chambre meublée d'un divan, d'une étagère et d'une table, ou bien il pourra tout au contraire ne jamais y paraître que pour dormir. Tard dans la nuit, s'il trouve la grille fermée, il sautera aisément cette barrière dérisoire. S'il cherche des camarades, je crois qu'il en trouvera facilement, et il pourra essayer, dans

une bibliothèque un peu anémique, de découvrir aussi quelques livres. Le mieux qu'il aura à faire sera de se promener dans la proche banlieue, à travers les terrains incultes, dans le parc. Le mieux qu'il aura à faire sera de respirer et d'être seul.

Il commencera alors à comprendre le charme de la Cité, qui n'est pas d'être une réunion d'étudiants, mais une juxtaposition de petites cellules, où chacun peut fabriquer sa cire et son miel. Plus tard, quand il rencontrera d'autres jeunes gens, je crois bien qu'il lui sera impossible d'évoquer des souvenirs communs, ces souvenirs communs qui réunissent si commodément les anciens élèves des mêmes lycées ou des mêmes écoles. Ils auront peut-être la chance d'avoir connu le même restaurant provisoire, au même endroit, d'avoir rencontré, rose et dorée comme un jeune Rubens, cette Hélène Fourment qui garde la porte et qui est célèbre parmi tous les étudiants. Mais je crois bien que c'est tout. Car aussitôt, ils regagneront chacun leur domaine. L'un aura pour lui les nuits d'été, les disques d'airs américains sur la pelouse. L'autre le travail, un troisième les visites clandestines. L'un aura suivi tous les bals de toutes les fondations étrangères, et le second n'y aura jamais paru. Et l'un dira que les jeunes filles étaient toutes laides et toutes insupportables, et l'autre qu'il y a trouvé des amies charmantes. Tous auront raison.

Tous auront raison, et la Cité demeurera aussi énigmatique qu'à celui qui n'a fait qu'y passer, un jour d'automne ou d'été, et qui y a cherché, sans les trouver, des étudiants. Elle demeurera aussi énigmatique, dans ses murailles légères, ses parcs à peine dessinés, son provisoire presque définitif, et son définitif déjà vieilli. Je ne sais pas si elle durera longtemps. Dirai-je que je ne suis pas insensible à la fragilité de certaines demeures? Pour abriter la jeunesse éphémère, des pavillons d'Exposition universelle ne me déplaisent pas.

Peut-être est-ce même cela qu'il faut dire tout d'abord aux étudiants étrangers qui viennent se fixer à Paris pour quelques années studieuses. Ils risqueraient de s'étonner s'ils s'attendaient à trouver une existence en commun, des traditions, tout le chaud remue-ménage à la fois correct et bousculé de peuples qui jouent ensemble au cricket ou au hockey. Il faut

donc les avertir que la Cité universitaire est faite pour leur apprendre quelques vertus, assez surprenantes dans l'univers où nous vivons, les vertus de séparatisme et de jalousie de soi-même. Comme d'autres lieux privilégiés (je pense à Normale), mais beaucoup plus consciemment, la Cité a été faite pour sauvegarder ce qui est menacé partout et pour apprendre aux jeunes gens l'individualisme. C'est une originalité quasi-miraculeuse.

On dirait qu'on a voulu établir sur les bords même de Paris une sorte de marché assez prodigieux. Se dressent dans le vent léger, sous le soleil, des tentes et des boutiques multicolores. Un peuple où nul n'a dépassé trente ans se presse aux environs de ces tentes et de ces boutiques. Mais qu'expose-t-on? Que vend-on dans ce marché? Je crois bien qu'on expose et qu'on vend une seule et même chose. Le désordre, l'illusion, semblent faire partie de notre plaisir. Car ce qu'on vient admirer au sommet de l'ancienne colline de Montsouris, là où passait jadis le méridien de Paris quand les pendules marquaient midi à midi juste, ce qu'on vient y admirer, ce sont les bâtiments légers que laisse après soi, comme souvenirs et comme témoins, la foire même de la jeunesse.

ROBERT BRASILLACH

---

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'action purifie l'écrivain. Il y a dans le style de M. de Monfreid un tour net, coloré, ressenti, qui en est le charme. Le volume de contes qui vient de paraître [1] est savoureux comme du Kipling.

Pour relier ces contes, l'auteur a imaginé une aventure Il était à Addis-Abeba, un peu en délicatesse avec le négus Haïlé Sélassié, auquel il avait fait entendre quelques vérités cruelles et nécessaires. « Tout le monde me dit... à cette époque que j'étais fou de parler un tel langage au milieu du concert doucereux de toute cette cour pourrie d'aventuriers métèques. » Dans cette conjoncture, M. de Monfreid fut reçu par le favori du négus, Ato Berhan Marco, un homme tiré de rien par la volonté du maître et par conséquent son jouet, mais intelligent, rusé et comédien.

L'écrivain, en s'asseyant dans le salon meublé à l'européenne, ne remarqua pas d'abord que la petite table où l'on posait à l'ordinaire les deux tasses de café avait disparu. Les tasses furent cette fois posées sur des consoles, chacune à portée de la main. En fait, M. de Monfreid mit huit mois à digérer la sienne. Il ne fut sauvé que par une violente crise paludéenne, qui l'empêcha de venir le lendemain à un second rendez-vous, où une nouvelle tasse l'eût achevé. Il alla se rétablir dans sa plantation d'Arraoué, dans la brousse du Harrar, « à l'orée des déserts de l'Ougaden, où quelquefois

1. H. de Monfreid. *Le Serpent de Cheik Hussen* (Éditions Pierre Tisné).

le silence de la nuit m'apporte la voix profonde des lions errants à l'époque des amours ».

Là, il eût pu se croire en sûreté. Mais des faits étranges se produisirent. Le gardien de sa maison, Waldé, le quitta en lui donnant comme remplaçant un certain Gorgis. Un jour, M. de Monfreid surprit ce Gorgis à couper quelques branches dans un massif de bananiers, comme pour dégager la vue. Et, en effet, du trou ménagé entre les feuilles, on voyait sans obstacle, non seulement la chambre de M. de Monfreid, mais la place où, le soir, il s'asseyait devant son piano. Il devina le guet-apens et répondit par une ruse. Avec un homme sûr, nommé Abdi, il changea le piano de place et y substitua une glace. De sorte qu'en jouant, ce n'était plus lui qui se trouvait dans la ligne de mire, mais seulement son image. Dans une autre pièce, il installa un fusil braqué sur les bananiers, et commanda à Abdi de presser la gâchette dès qu'il aurait entendu un coup de feu. Après quoi il s'assit devant son piano. Tout se passa comme il l'avait prévu. Un coup de feu partit des bananiers, atteignit, non pas Monfreid, mais son image. La glace vola en éclats. A ce fracas, Abdi tira à son tour et, dans les bananiers, l'assassin tomba, les reins brisés. C'était Waldé, l'ancien gardien. Pourquoi Gorgis n'avait-il pas tiré lui-même? Parce qu'un Abyssin ne tire jamais sur son maître.

Après cette aventure, M. de Monfreid s'alita et fut soigné par un sorcier, qui lui donna des tisanes mystérieuses. Une vieille femme le veillait. « Cette vieille femme, qui parlait fort bien la langue arabe, avait un remarquable talent de conteur et savait improviser de curieuses choses. Elle interprétait, par exemple, le chant des oiseaux auquel elle faisait dire, en les déformant ingénieusement, des phrases sibyllines qu'elle expliquait ensuite par de merveilleuses histoires. » Ce sont ces histoires que M. de Monfreid nous conte à son tour.

Celle du trompeur est celle d'un fainéant, Abdalhaï Moussa, chassé de son village du Harrar, et qui emporte une outre pleine de bouse de vache cachée par un peu de miel, et qu'il a l'intention de vendre comme miel pur. Dans le même temps, en Arroussi, il y avait un homme, Kabir, qui faisait métier de dire des prières et qui, à la suite de diverses histoires, se

trouva possesseur d'une outre pleine de terre, recouverte d'une mince couche de beurre. Il forma, lui aussi, le projet d'aller la vendre, comme beurre pur.

Les deux hommes, le fainéant Abdalhaï et le pieux Kabir, se rencontrèrent à la croisée des pistes, et ils échangèrent leurs outres, chacun pensant duper l'autre. Quand ils eurent reconnu la double supercherie, ils devinrent amis et ne se quittèrent plus. Leur première aventure fut la rencontre d'une vache dans un pré : comme ils la guettaient pour la traire sans l'affoler, ils lui virent prendre le chemin d'une clairière ; là elle frappa du sabot le sol qui s'entrouvit, l'engloutissant avec les deux hommes. Ils étaient chez un Djinn, qui les asservit à de rudes labeurs. Abdalhaï essaya de le voler, en introduisant la main dans un coffre : mais ce coffre était la demeure d'un dragon, qui coupa d'un coup de dents la main du voleur. Abdalhaï, dissimulant sa blessure, persuada Kabir de faire comme lui, et Kabir eut aussi la main coupée. Voilà nos deux compères renvoyés mutilés sur terre, Kabir repentant et Abdalhaï endurci.

Ils avaient faim. Un figuier auquel ils ne pouvaient grimper offrait vainement ses fruits. Abdalhaï engagea Kabir à monter sur son dos et à secouer l'arbre. Après quoi, il ramassa les fruits et disparut, laissant Kabir empêché de descendre. Mais, dans quelque embarras qu'il fût, le pieux Kabir était inondé d'une lumière surnaturelle que lui versait son repentir. Il se coucha donc plein de confiance sur les grosses branches et s'endormit.

Il fut réveillé par des voix : c'étaient des sorciers, que le négus avait consultés pour sa fille Abbabetch, mourante de la fièvre. L'esprit de l'arbre leur parlait. La princesse guérirait, disait-il, si, avant la fin du mois, elle avait pris trois fois une infusion de feuilles de dalla cueillies à minuit, à la lumière de la lune, le jour du sabbat. Les sorciers, reconnaissants, laissèrent à l'esprit de l'arbre une offrande au bout d'une perche. Le pieux Kabir se servit de cette perche pour regagner la terre, cueillit le dalla, courut chez le négus, guérit sa fille, l'épousa et devint un sage monarque. Quant à Abdalhaï, l'incorrigible, il vola l'offrande que les sorciers avaient laissée dans le figuier. Après quoi, il se coucha dans

l'arbre et s'endormit. Mais il avait eu l'imprudence de jeter le chiffon qui servait d'enveloppe. Les sorciers, qui passaient par là, le reconnurent et ne doutèrent point d'avoir affaire à l'homme qui, ayant surpris leur conversation avec l'arbre, les avait devancés chez le négus. Ils le tuèrent à coups de pierres et pendirent son cadavre.

Tel est le ton de ce conte, qui se relie évidemment à un très vieux folklore. Le suivant nous explique comment les pintades, dont le plumage était blanc, ont été mouchetées de noir et de bleu. Ce sont les traces d'un incendie, miraculeusement éteint, qui cernait une mère pintade dévouée à protéger ses petits. Cette moralité me paraît un peu basse d'époque. Mais je ne suis pas clerc en ces matières. La *Lampe* est aussi une histoire si accommodée à l'esprit moderne qu'elle ressemble à un conte d'Andersen. C'est l'histoire d'une vieille, jadis sultane et aujourd'hui mendiante, qui trouve, ô miracle, une pièce de dix sous ! Elle court au village, achète deux sous de thé, deux sous de sucre, un sou de pétrole, quatre sous de gâteaux et un sou d'encens, et elle prépare dans sa misérable hutte un festin comme elle n'en avait pas fait depuis bien longtemps. Car on ne lui donnait que des têtes de poulet ou une poignée de grains. Soudain un bandit défonce le mur, boit le thé, mange les gâteaux et veut contraindre la vieille à danser. Mais la lampe se renverse et ils sont réduits tous deux en cendres.

L'histoire du serpent de Cheik Hussen, qui donne son nom au livre, a un caractère bien plus primitif. Les sujets d'un tyran firent venir le sorcier, afin qu'il le changeât en pierre. Cette opération demanda deux temps : au premier, l'ensorcelé devient dragon; au second, ce dragon devient pierre. Mais la foule est impulsive. Quand elle vit le cruel monarque devenir en plus cruel serpent, elle se jugea trahie et tua le sorcier, avant qu'il ait pu prononcer la seconde incantation.

Le monstre changea de pays. On ne voit pas bien la raison de ce départ, sinon par la contamination de deux histoires en une seule : autre signe d'ancienneté. Le dragon alla donc vivre dans une autre contrée, où il s'empara d'une caverne, et où il exigea des habitants qu'on lui livrât, comme tribut annuel, le premier enfant né après la lune de Ramadan.

Vous pensez bien que le dragon finit par être tué, et que le berger Hussen, qui le tua, épousa la fille du roi. Mais comment tuer un être invulnérable? Ce fut avec l'aide des animaux, alliés des hommes simples qui parlent leur langage et qui sont bons pour eux. Un petit écureuil de brousse, un toboguellé, servit de conseil à Hussen. Le dragon était rendu invulnérable par un diamant qu'il avait sur le front et qu'il ôtait tous les soirs pour se baigner. Un scarabée qu'Hussen avait obligé saisit ce moment pour voler le diamant en le roulant dans de la bouse qu'un troupeau de zébus était venu faire tout exprès. Le dragon, désespéré de la perte du diamant, se tua.

Fariboles, direz-vous. Mon Dieu, non. Les romans contemporains ne sont pas beaucoup plus vraisemblables et il ne faudrait pas beaucoup d'efforts pour changer ces vieilles aventures en un roman qui se passerait dans le XX^e siècle et au milieu de nous. Et, par surcroît, on y voit vivre l'âme primitive de l'humanité, qui est, dit-on, ce que nous avons de plus précieux.

*
* *

Les romans écrits par les poètes ont bien de la grâce. Ils gagnent en sagesse ce qu'ils perdent en raison. Pour ma part, je suis plus sensible à celle-là qu'à celle-ci, et j'ai trouvé bien de l'agrément au petit récit que M. Larguier a intitulé *L'an mille...* Comprenez qu'il s'agit de l'an 1999. En ce temps, l'Académie se préparait à élire Dominique Dorval au fauteuil du père Lacaze. Il l'avait bien mérité, ayant sauvé le pays de l'anarchie. Il a fait mieux encore. Il a fait preuve, constate l'historien Duthiers-Boislin, d'un génie prodigieux. « Je crois qu'il apparaîtra comme un très grand homme dans l'avenir. Il a sauvé, pour quelque temps du moins, la vieille Europe épuisée. Sa présence rassure. Tant qu'il sera là, je pense que l'on peut être tranquille. » Il a pour second le général Malglève, une espèce de saint qui est en même temps un prodigieux génie militaire. Avec le préfet de police Jean Aubert, ils assurent le pays contre les entreprises des communistes.

Or, Dominique Dorval a une maîtresse, Hélène, sa secrétaire.

Il n'en coûtait rien à M. Larguier de la faire très belle, et il ne nous a pas refusé ce plaisir. « Elle portait une robe de soirée dont le corsage offrait ses épaules de marbre, ses beaux bras ronds, sa nuque sur laquelle semblait prêt à s'écrouler un chignon fauve, couleur alezan ou cognac brûlé, traversé d'ondes plus sombres, et massif comme une queue nouée d'étalon. »

« Êtes-vous sûr de votre secrétaire? », demande le préfet de police au président surpris. En effet, Hélène est la fille d'un communiste tué dans une émeute. Elle a juré de servir de toutes ses forces la cause du mort. Et voici qu'elle aime le pire ennemi de cette cause. Et en l'aimant, elle est auprès de lui pour le trahir. Situation cornélienne, dit-elle elle-même.

Dans cette impasse, elle est sauvée par sa noblesse d'âme. Elle a comme second père un révolutionnaire, une espèce de Blanqui, un saint lui aussi, qu'on appelle l'Agitateur, Jacques Sauteuil. De sorte qu'elle fait la navette entre Dorval et Sauteuil, entre le président et l'agitateur. C'est de cela que le préfet de police s'est aperçu. Et nous sommes à un jour particulièrement tragique. Dorval, le général Malglève et Aubert sont en conférence pour décider les mesures à prendre pour écraser la révolution. Hélène avertit Sauteuil de cette conférence. Trahison, dites-vous. Mais Hélène peut-elle vivre et trahir? Le lendemain, elle raconte à Dorval ce qu'elle a fait, et elle se tire un coup de revolver dans la poitrine.

Elle n'est pas morte et on la transporte dans le Midi. Dorval, arrachant à la politique toutes les heures qu'il peut, vient la soigner, la guérir. Il est brusquement appelé à Paris par un attentat. On a fait sauter la Chambre des députés. M. Larguier a voulu nous émouvoir, mais pas trop. Sur cet épisode, la guerre civile va-t-elle éclater? L'agitateur n'a qu'un signe à faire.

Mais l'agitateur Sauteuil et le président Dorval, en mortels ennemis, ont deux choses en commun : la grandeur d'âme d'abord, et l'amour qu'ils ont pour Hélène. Du fond de son lit, dans le Midi, elle annonce à Sauteuil que Dorval va aller le voir. L'entrevue entre le vieux révolutionnaire, alité et suffoquant, et le jeune dictateur est émouvante. Il y a sur

le guéridon un livre. C'est la *Lettre aux dix départements*, où Lamartine se justifie d'être allé voir Blanqui. Situation toute semblable. « Il me parut un homme dépaysé dans le chaos, qui semblait chercher de la lumière et une route à tâtons à travers le mouvement. » Ainsi parle Lamartine. « Si je l'avais revu plus souvent, ajoute-t-il, je n'aurais pas désespéré de lui pour les grandes utilités de la République. » Cette entente, qui ne s'est pas faite entre Lamartine et Blanqui, elle se fait entre Dorval et Sauteuil, par la vertu de l'amour d'Hélène. Sauteuil suspend l'ordre de révolution qu'il allait lancer. La guerre civile n'aura point lieu. Dorval peut donc quitter le pouvoir et aller épouser Hélène dans le coin de terre où il est né. La réconciliation est générale. Puissent tous les troubles civils finir ainsi ! Mais il serait peut-être imprudent de s'en flatter.

*
* *

Le nouveau volume de souvenirs de M. Corpechot [1] se lit avec infiniment de curiosité et de plaisir. Les historiens y trouveront beaucoup de ces renseignements qui sont si nécessaires à la critique, qui éclairent d'un jour si imprévu le secret d'une œuvre, et qui se perdent ou se déforment si vite. Qui saura, dans quelques années, que Paul Adam se considérait comme issu de rois de Rascie, dont le dernier, détrôné par les Bulgares, s'était réfugié en Avignon ? Les descendants étaient devenus barons de Halle en Artois, mais, cruellement persécutés par la maison d'Autriche, avaient dû vivre sous une apparence roturière pour éviter la haine impériale. Ces origines somptueuses expliquent *Basile et Sophia*. Le roman n'est plus qu'une hallucination héréditaire.

Mais ces clartés sont bien loin d'être le seul mérite de l'ouvrage.

Il est impossible de tracer des images plus vivantes. Le portrait de Paul Adam, qui ouvre le livre, est saisissant. L'auteur l'a connu quand l'auteur de *la Force* avait déjà quitté l'appartement de l'avenue du Trocadéro et qu'il s'était retiré

1. Lucien Corpechot. *Souvenirs d'un journaliste* (Plon).

près de la Ferté-sous-Jouarre, au château de Montebise. « J'ai rêvé d'aventures, d'explorations lointaines, avant de me résigner à en écrire l'histoire, confiait-il à M. Corpechot. Je ne connaissais pas de vie plus tentante que celle de Stanley. Mais je ne faisais point débuter la mienne par le journalisme. Je voulais devenir officier dans les troupes d'Afrique, comme mon aïeul l'avait été dans la grande Armée ! J'y renonçai par tendresse pour ma mère. » — Mystère des vocations littéraires ! Pour Paul Adam, l'art d'écrire est un *ersatz* de l'action, une drogue avec laquelle, accomplissant ses desseins contrariés, il devient général et gagne la bataille d'Uhde.

Poussant plus loin l'analyse, M. Corpechot marque très finement la contradiction qui se trouve au fond de l'art de Paul Adam. Le romancier voulait embrasser l'universel, ce qui était une idée fort belle et digne d'un puissant génie. Et les conditions de son art le réduisaient à peindre l'individuel. Il s'y refusait autant que possible, et tombait alors dans la confusion. « Un roman comme *le Trust*, écrit très justement M. Corpechot, donne une impression très forte de l'atmosphère dans laquelle, dans les dernières années du XIXe siècle, s'est développé un monde aménagé par la science. Mais pour nous rendre intelligible la conquête de la nature passive par l'intelligence de l'homme, notre auteur a cependant dû recourir à ces opérations de l'esprit, qui tendent à réduire à l'unité l'immense complexité des choses. » On ne peut lire sans rêver ces lignes suggestives. Évidemment, la tendance de Paul Adam était d'exprimer cette vérité totale du monde, cette prolifération monstrueuse. Mais, en même temps, son génie le poussait à ordonner, à gouverner, à abstraire. Il allait très loin dans cette voie. Il imaginait le monde comme une lutte entre deux génies, la Force des nombres et l'Émotion de pensée. La Force des nombres était une puissance ténébreuse, contre laquelle l'Émotion de pensée devait s'armer du glaive de Pallas. Cette lutte, c'était toute la civilisation méditerranéenne, et, dans les idées de Paul Adam, toute l'Encyclopédie, toute la Révolution. Visions ? Qui sait ? Prophétie, peut-être. « En 1905, dit M. Corpechot, il nous racontait la guerre de la Justice et du Droit comme il l'a vue se dérouler en 1914. »

Vient ensuite un très joli portrait de Robert de Montesquiou,

et l'auteur y a ajouté une foule de figures : Helleu, Gabriel d'Annunzio. Comme il faut se méfier pourtant de la mémoire ! Il me semble que le portrait d'Helleu est un peu tourné à la littérature. Ce charmant artiste apparaît comme une sorte de peintre officiel des grâces de la femme du monde. Et il a été cela sans doute. Il aurait dit à M. Corpechot, en lui montrant ses délicieuses études de Versailles : « Les sortilèges de l'onde m'ont attiré sous les espèces du canal gris et doux. » Est-ce vraiment son style? Est-ce seulement par contradiction que je me rappelle le côté impétueux et gai, railleur et impulsif, du peintre que j'ai connu en 1906, si passionnément artiste, si avide des fruits de la vie, si enthousiaste, si facile aux confidences, parfois si emporté, si jeune rapin dans sa gloire grisonnante, avec ses yeux de feu, sa tête magnifique de corsaire, sa maigreur, sa parole explosive et ses longues mains courbes?

Le récit des relations entre Montesquiou et Gabriel d'Annunzio est savoureux. Il s'éclaire singulièrement par le récit de l'amitié pareillement rompue entre Montesquiou et M. Jacques Blanche. La rupture se fit dans toutes les formes, à un suprême rendez-vous donné dans l'île aux Cygnes. Ici, M. Corpechot n'était pas tenu à l'extrême réserve qu'il a mise dans l'histoire d'Annunzio, car M. Jacques Blanche lui-même a publié le récit de cette dernière algarade que lui fit le despotique auteur des *Chauves-Souris*. « Il tira mon horoscope, me disant qu'il m'avait rêvé grand, dessinant ma carrière d'artiste méconnu, hors la loi. Il m'avait défendu de fréquenter d'odieux bourgeois soi-disant intellectuels, dont le commerce m'écartait de mon destin. Je n'avais pas compris. Je n'étais pas digne de son intérêt. Il m'abandonnait. »

Les deux portraits de Gyp et de la comtesse de Noailles sont extrêmement jolis, le premier plus pittoresque, le second plus ému, mais tous deux marqués d'une tendance à faire paraître le profond et le sérieux de l'âme du modèle. M. Corpechot a vu Gyp moraliste. Il va même assez loin dans cette intention : « Relisez ses meilleurs romans, nous dit-il. Avec le recul du temps, vous verrez que le sentiment de l'honneur, de l'honneur à la Corneille, à la Bayard, domine son œuvre. » C'est parfaitement vrai. Mais on n'y pense pas en lisant *le Petit*

*Bob*. Et peut-être pourrait-on dire aussi, pour ne pas l'écraser, que l'honneur apparaît à ses yeux féminins sous les apparences du chic. — Le portrait de la comtesse de Noailles est de la touche la plus fine, et comme imprégné de sensibilité. Il est curieux de le comparer à celui que M. Benjamin a tracé. Même dans la dévotion, M. Benjamin a le génie de la caricature. M. Corpechot, avec une lucidité égale, a plus de déférence dans l'admiration.

HENRY BIDOU

---

# TABLEAUX DE PARIS

Le « premier » 1er Mai. — La chaleur traînait à travers Paris ses écharpes sèches. Nous nous promenions dans le quartier des Champs-Élysées, plus désert encore que de coutume, et je me souviens d'avoir rencontré un ménage qui aurait pu être mes parents et qui se croyait très courageux en affrontant la rue. Le mari avait remplacé le haut-de-forme par un melon. Elle, je me souviens qu'elle n'était que volants de dentelle, qu'elle s'appuyait sur la pointe de son ombrelle et portait un chapeau qu'elle croyait simple, la malheureuse, et avec lequel on ferait aujourd'hui, je suppose, une garniture de table de quatorze couverts.

Ils me parlèrent des provisions dont leur office était rempli, depuis la veille. Ils louèrent l'armée. Ils avaient confiance dans le Gouverneur militaire de Paris.

J'avais hâte de les quitter, car j'eus à cet âge une âme de badaud ; je croyais que les endroits où je n'étais pas devaient être plus intéressants et plus gais et je perdais des heures à découvrir... ce que je sais. Ces découvertes de rien, mais renouvelées s'embellissaient, d'ailleurs, de la perception de ce qui est éternel, à travers ce qui n'est que passager.

Ce « premier » 1er mai me semble une idylle, aujourd'hui, en contemplant les immenses chantiers de l'Exposition déserte, à la date précisément fixée pour son inauguration.

Combien de voitures, alors, passaient dans les Champs-Élysées, en un jour ? Moins qu'en une heure, à présent. Paris

15 Mai 1937.

était fait de cinq ou six villes qui ne s'étaient jamais fondues, en se développant. Mais chacune gardait sa physionomie et les habitants s'y connaissaient, ou presque. Les événements y prenaient leur développement. La marche des années ne semble plus faite, dans le bouleversement général, que d'avortements successifs et retentissants. Tout rate, mais le pire ne cesse de s'installer.

J'ai revu le 1er mai. Les muguets se sont mis de la partie ; je ne me souviens pas qu'ils existassent comme emblème du bonheur, le *premier* 1er mai. Des gens avec plus de raison, sans doute, ont encore « fait des provisions ». Il y a toujours des gens pour faire des provisions, sous quelque prétexte que ce soit. On nous dit qu'un million de *cégétistes* défilèrent de la République à la Nation.

Pendant la Révolution, aussi, les défilés se multipliaient dans la capitale. Le sang coulait, ce qui n'est pas encore positivement arrivé...

*
* *

Destins. — Après la tragédie de *Mayerling*, les prêtres durent bénir deux cadavres séparés ; après celle de *Fort-Belvédère*, il ne leur restait qu'à consacrer l'union de deux fiancés, pour lesquels le mariage sera sans secrets.

Remplaçons une très jeune fille autrichienne, sédentaire et de bonne naissance, par une Américaine aventureuse, que les voyages, la nécessité de vivre et deux unions aguerrirent et nous parvenons au même résultat, qui est de priver un empire de son chef primitivement désigné.

Je passais une heure, hier, avec un Anglais, qui ne séjourne plus guère en son pays et qui, renonçant à comprendre ses actes, a néanmoins conservé pour le roi Édouard VIII des sentiments d'une fidélité irréductible. Son cas n'est d'ailleurs pas unique. Nous évoquions les résultats, déjà faciles à considérer, de la dernière de ces deux tragédies — et leurs secrets rapports. Il y voyait, m'assurait-il, des moyens identiques, des conséquences égales, les mêmes moteurs secrets, alimentés, pensait-il, par les mêmes ouvriers d'une destruction systématique, entreprise de longtemps.

— « Sans doute, disait-il, le public ne sait point rassembler,

en un même faisceau, des actes qu'il voit isolés les uns des autres, sur un espace d'années qui lui paraît si long. Mais un demi-siècle n'est rien dans la vie des peuples !

» Du dernier en date de ces deux drames — *qui n'est point, qu'on ne l'oublie pas, un simple drame d'amour* — il faut laisser ces explications aux ateliers de couture et aux lecteurs de reportages dévergondés — mais toute une grande machination, votre Michelet eût tiré d'admirables effets !

» Mais un Michelet à venir se chargera, sans doute, de projeter des lueurs sur certaines interventions des débuts, vieilles de quelques années seulement et demeurées obscures... »

Cette conversation me semblait douloureuse, à la veille des fêtes du Couronnement. L'admirable loyalisme des Anglais leur doit de ne pas apercevoir cette ombre qui assombrit, en effet, les plus brillants cortèges, comme celle de l'aigle qui passe devant le soleil, au-dessus des plaines ou des taillis remplis d'oiseaux, soudain muets.

Je suggérai, cependant, à mon visiteur qu'il nous paraissait assez surprenant que, sans attendre que se fussent déroulées les fêtes du couronnement de son frère, l'exilé eût quitté l'Autriche, pour venir retrouver en Touraine celle qui n'était devenue que *depuis deux jours* Mrs Wallis Warfield.

Les plus fidèles partisans du prince, je m'en aperçus bientôt, eussent préféré que les cortèges du Couronnement et les cérémonies du troisième mariage de Mrs Warfield ne se confondissent point dans les télégrammes expédiés aux journaux du monde entier.

— ... Vous avez dû voir au cinéma, la vie de Marie Stuart, — autant qu'on peut vivre l'Histoire, avec quelque vraisemblance, à l'écran ?

— En effet, j'étais à une de ces représentations.

— Vous n'avez pas été horripilé par tant d'inexactitudes ? Et, peut-être aussi, tout de même, par le dénouement, qui ne saurait en être inventé : la hache tranchant le cou de la reine d'Écosse ?

Il ajouta, et je ne compris pas immédiatement son exclamation :

— Et dire que, *celle-là*, nous l'avons exécutée !...

Puis il reprit :

— Nous nous moquons, mon cher, de nos grands-pères, qui croyaient aux sortilèges, aux maléfices. Nous avons supprimé les superstitions qui passaient pour les conjurer, mais les maléfices subsistent, croyez-moi !... Certains êtres ont été marqués par le destin, pour collaborer, bien loin de leur berceau, à la perte de certains individus. Vous ne m'en feriez pas démordre. Pas plus que de nier les fluides salutaires ! »

J'entendis mon visiteur mâcher des lambeaux de phrases, en anglais, sur un gentleman « qui se croit évidemment *plus jeune* et *plus amoureux* qu'il ne l'est... Qu'un brusque changement d'existence condamnait à vivre sédentaire, après avoir couru le monde pour *représenter* un père qui ne « sortait » point et un empire sur lequel il devait régner quelque jour..., et qui a perdu la tête, le pauvre cher prince... Les princes ignorent tout, d'ailleurs, des hommes et des femmes sur lesquels ils doivent régner, s'ils n'en connaissent tout, en naissant !

*
* *

Parmi les poutres, 3 mai. — Nous suivons dans la nuit les palissades de l'Exposition, et puis, près du pont, nous franchissons une porte, qui n'est d'ailleurs qu'une large ouverture béante. Et nous voici parmi les poutres entassées, les câbles de métal, traînant sur la terre, les arbres décapités et les immenses carcasses des « palais » ébauchés, à travers l'épine dorsale et les côtes desquelles glissent les rayons brutaux des projecteurs, les feux dont le reflet s'enfonce dans l'eau noire, comme des lames ondulées.

Au loin, couronnant la hauteur de Passy, sur les nouveaux palais construits avec les vestiges du Trocadéro, des illuminations répandent les éclats de ces féeries sinistres que nous découvrons pendant les traversées, en approchant la nuit des escales prévues.

De loin, l'imagination crée l'activité, le travail nocturne, — de près, les globes électriques dorment éveillés, le long de docks déserts.

Je vois une affiche d'un jaune pâle sous la clarté d'un lampadaire. Il y est écrit, en substance, que le 1er mai est un jour *de deuil*. Les membres du parti qui ont rédigé ce placard

réclament la semaine de *trente heures* et le *salaire unique*.

Le salaire *unique*, comprenez-vous bien? La rétribution d'une heure de travail sera la même pour l'ouvrier, après dix ans d'apprentissage, et pour celui qui ne saura jamais que pousser une brouette.

A travers les poutrelles et les étais, les projecteurs répandent de grandes lignes d'ombre et de lumière aveuglante. Non loin de nous, trois ouvriers rapprochés, une pioche, une pelle ou quelque autre instrument à la main, parlent bas.

Alentour, le silence règne. Les projecteurs n'éclairent que l'absence d'ouvriers. C'est le 3 mai. Les quais, les berges, ne sont que déblais, ornières, entre des échafaudages sur lesquels, par place, des revêtements de fibro-ciment ou de contreplaqué commencent d'être posés, tandis qu'ailleurs deux épaisseurs de briques accolées montent à quelques mètres seulement du sol.

C'est le 3 mai.

Leur musette à l'épaule, deux ouvriers débouchent de l'ombre, en silence, et s'éloignent. Et les Parisiens s'endorment, en pensant que des équipes triplées se hâtent d'achever *leur Exposition*. Rêves de Parisiens. Le travail de nuit est impossible, en tous cas, presque illusoire, sur ces chantiers, au milieu des échafaudages qui interceptent la clarté et devant les projecteurs qui aveuglent.

Des artisans peuvent travailler, de nuit, à un établi, devant un métier, à une table, sous un toit, entre des murs, sous l'œil d'un contremaître, d'un surveillant. Mais, livrés à eux-mêmes dans ces ténèbres, au flanc de ce courant qui charrie des lueurs, dans le froid et l'incertitude de la nuit, mieux vaudrait les envoyer dormir, et que pas une heure du jour, ensuite, ne fût perdue.

*
* *

Catalogues. — Ce matin, les catalogues des grands magasins ont fait entrer le printemps avec le courrier. Décorées de fleurs, de jeunes visages, les couvertures bigarrées ont pris un air de réalité heureuse que nous ne leur connaissions pas; il semble que la belle saison les fasse naître; elles

mêlent à des enveloppes coutumières, la joie de mai. D'ailleurs, un progrès, qui doit être constaté, se manifeste là et se complète par ce que nous voyons en feuilletant les pages.

Dans notre enfance, ces catalogues n'apportaient aux modes que d'insensibles variations. Nous y voyions des lingeries épaisses, elles offraient à la coquetterie des jeunes femmes des chemises de nuit d'une telle ampleur, des manches si évasées, aux ruchés, aux broderies et guipures si raides, tout ce qui faisait partie de l'invisible habillement d'une femme nous était révélé là par documents d'un si bourgeois hermétisme que, si nous les rejoignons par la pensée, nous imaginons les femmes dans l'obligation de se donner alors infiniment plus de peine qu'aujourd'hui pour séduire.

Mais il advient que nos jeunes contemporaines éprouvent la certitude que les hommes qui admiraient leurs mères et leurs grand'mères témoignaient de leurs sentiments avec une ardeur qui, au contraire, a bien rétrogradé. Les formes qu'ils y mettaient ont sans doute perdu de leur application, de leur diversité, de leur durée comme de leur grâce. Peut-être les femmes ne doivent-elles s'en prendre qu'à elles-mêmes d'être traitées plus cavalièrement. Mais souhaiteraient-elles, aujourd'hui, qu'il en fût différemment?

Ces catalogues aux illustrations printanières, — et peu vêtues, — qui ne sont point seulement destinés à Paris, mais à la province, n'y choqueront point. Nous nous apercevons bien, en voyageant, du peu de différence vestimentaire existant entre Paris et les préfectures, aujourd'hui. Mais les bonnes mœurs qui conseillaient les manches, les pantalons sous les genoux, les jupons superposés, les blouses au col montant, aux poignets fermés d'un bouton, collaboraient inconsciemment, en toute ingénuité, à la continuation de la race, au mariage, à l'accroissement des familles.

On ne désire sans doute ardemment que ce qui se dérobe. Ce que l'on peut examiner trop complaisamment, et dont la vue suggère la possession, finit à l'habitude par ne plus rien évoquer. La vie en costume de bain, pendant les étés méditerranéens donne aux sens la plus grande liberté.

Ces charmants catalogues de grands magasins de Paris vont faire rêver bien des coquettes qui s'ignorent, des adolescentes

et, qui sait, bien des demoiselles plus mûres et qui ont renoncé, sans désespérer encore. Imaginons-les, dissimulant ces jolis catalogues avec une grâce pudique bien savoureuse, sous d'autres brochures, ou dans l'armoire. Ces reproductions de garnitures, ces dessins de parures de jour et de nuit, devenues si légères, leur montrant la libération de la femme nouvelle, les feront peut-être rougir ou soupirer, comme jadis leurs grand'mères ou arrières-grand'mères dissimulant les *Comédies et Proverbes* ou les *Premières Poésies* de Musset, sous l'oreiller.

*
* *

Revenons a Degas. — Des amis, dont l'opinion m'est si chère, le jugement si précieux, se sont montrés si vivement surpris de ce que j'écrivis sur l'Exposition de l'Orangerie, que j'ai tenu à me rendre une dernière fois aux Tuileries, pour y revoir cette remarquable sélection dans l'œuvre immense des recherches de Degas.

J'avais fait des réserves sur le *génie* de Degas. Il me paraît difficile de ne pas les maintenir, une fois encore. Sans calques, sans reprises, sans retours constants sur le travail accompli, Toulouse-Lautrec va souvent plus loin, semble-t-il, et exprime davantage ce qu'on ne croit point possible d'exprimer.

Ces expositions de l'*Orangerie*, auxquelles président des hommes d'une compétence indiscutable et d'un goût très sûr, — au premier rang, nous trouvons le directeur des Musées Nationaux et de l'École du Louvre, M. Henri Verne ; puis M. Paul Jamot, M. René Huyghe, conservateur du Département des Peintures, — nous ont permis de connaître d'inestimables ensembles, qui ont reçu la faveur d'un public toujours plus attaché aux manifestations de l'Art et aussi plus à même de s'y enrichir. Cette fois, M. René Rouart, si particulièrement désigné, vint collaborer à l'éclat de cette manifestation, à laquelle la mémoire, le culte de Degas auront trouvé un lustre renouvelé et des raisons de durée motivées par l'enthousiasme presque unanime des visiteurs.

M. Degas fut et reste une des personnalités les plus marquantes de l'Art, au XIXe siècle. Ceci est indiscutable et il ne

saurait venir à l'esprit de le nier. Je l'ai personnellement, de longtemps et maintes fois reconnu. J'ai admiré, j'admire Degas, mais je sens bien que je ne l'admire pas comme j'admire Manet, comme j'admire Corot, comme j'admire Delacroix ou Renoir.

Peut-être, devant ses toiles achevées et ses innombrables tentatives, Degas lui-même a-t-il répondu d'avance au vide, au désespoir, aux regrets que ressentent, au plus secret d'eux-mêmes, certains admirateurs, dont je suis, en disant :

« L'air qu'on voit dans les tableaux de maître n'est pas de l'air respirable. »

Ce qu'il prétendait éprouver devant les tableaux *de maître* me semble écrasant devant les siens : l'air n'est point respirable. Peut-être parce qu'il ne voulut jamais se soucier, ce « savant », de la fraîcheur d'une matinée de printemps, de la douceur inexprimable d'un crépuscule, d'un parfum de rose, pourtant presque insaisissable, qui s'est logé dans le cœur d'une pivoine et que je respire avec Manet, comme je respire la tiède senteur de chair au soleil de juin, devant les bouquets de fleurs des champs, de Renoir.

On objectera, pour les fleurs, *la Femme aux chrysanthèmes*. Mais il semble trouver sur cette toile une audace de composition, une rupture avec les lois établies, plus qu'une réussite. Ces fleurs, si je les regarde de près, je les trouve, comment dire ? tracées un peu avec la pointe d'un clou ; elles manquent de l'atmosphère qui enivre dans les bouquets de Renoir. Qui sait si la dame n'est venue s'accouder à la table, — les chrysanthèmes terminés, — sur cette toile qu'emplit le bouquet, que pour mieux distraire, finalement, l'attention du spectateur et l'empêcher de voir le manque de maîtrise ou le peu d'attrait du peintre pour les fleurs?

Cette femme qui se gêne tellement pour apparaître à peu près tout entière de visage, mais une épaule supprimée, dans ce coin de tableau, me semble bien plus destinée à faire oublier le bouquet qu'à le justifier ou le mettre en valeur. Regadrez mieux ces chrysanthèmes, ils sont tout raides et sans le réalisme que dégagent les tubéreuses, les roses et les lys du Jésuite d'Anvers. Je préfère aux fleurs, et de beaucoup, le gant de Suède chiffonné, dont personne ne parle, jeté sur

la table, devant le broc de verre qui servit à remplir d'eau le vase. Non, je ne puis m'empêcher, devant ce bouquet, de me rappeler que Degas n'aimait point les fleurs.

J'ai raconté précédemment avoir vu, chez mademoiselle Louise Breslau, à Neuilly, un soir d'été, M. Degas retirer du couvert autour duquel nous allions nous asseoir avec M. Bartholomé, cinq ou six fleurs de capucines, que Breslau, cette femme si remarquable, l'émule, la contemporaine de Marie Bashkirtseff, mais surtout de miss Mary Cassatt, avait placées dans un petit vase, au cœur de la nappe fraîche. Degas n'aimait point les fleurs, pas plus qu'il n'aimait la nature, où il ne considérait qu'un champ d'expériences.

Les plus froids d'entre nous s'attendrissent un instant devant quelque Corot d'Italie. Degas a placé la Nature : la femme, l'homme — et les fleurs, sous une cloche pneumatique. Il les eût placés dans une chambre frigorifique, si ce mode de conservation eût été inventé de son temps.

La constance (ou plutôt ce que Huysmans appelait *sa fièvre froide* [1]) avec laquelle Degas, cet esprit si curieux, cet observateur, ce moraliste de la grande lignée, recommence indéfiniment quelques sujets dont la plaque sensible de son cerveau fut frappée, ne dénote-t-elle point une profonde paresse, sous l'apparente activité, un goût pour la redite (que l'on trouve d'ailleurs chez presque tous les peintres, mais qui tourne au vice secret, avec Degas). Une monotonie si affichée est d'autant plus pesante à une exposition de cette ampleur, qu'on y sent l'artiste dévoré du désir d'exprimer toujours un peu plus, un peu davantage, ce qu'il observe, ce qu'il dissèque, qui lui paraît n'avoir jamais été fixé par un autre précédemment, — ce qui est souvent exact, — mais que jamais, peut-être, il n'eût songé à fixer avec un crayon ou un pastel, ne l'oublions pas, — si la photographie, qui commençait alors à prendre son essor, ne lui en avait suggéré la possibilité.

*
* *

Chez un peintre, plus que chez tout autre, l'écriture n'aurait-elle pas chance ou raison d'exprimer plus particuliè-

1. Voir la remarquable préface de M. P. Jamot pour le Catalogue.

rement certaines nuances de tempérament et de caractère qui éclairent une personnalité?

Les yeux fixés sur la signature de Degas, un graphologue me disait : — « La majuscule (le *D*), n'est pas complète. Elle est sans boucle, en haut et en bas. Le *g* n'est pas fermé jusqu'au bout, il ne se boucle pas. Les deux dernières lettres, l'*a* et *s*, sont séparées des trois premières. L'*a* est ouvert, comme le *D* majuscule et comme l'*e*, mais l'*s* est inachevé ; le tout assez lourd et assez mou. »

Et il conclut : — « ...Ce grand travailleur était sujet à l'indécision, à l'inachèvement. Cet esprit caustique, incisif, donne les signes certains d'une bonté naturelle, que l'âge n'a pas atténuée. Absence de vanité; relativement peu de volonté; une courbure générale dans la forme du nom tracé dénote le sentiment de l'harmonie... »

Je ne cite cette rapide analyse qu'à titre purement documentaire, car il serait stupide de juger le talent d'après une signature, il n'y faut voir qu'une indication pour certains traits de caractère.

Mais il est bien certain que la sensualité pèse sur l'œuvre de Degas. Il poursuit, à travers toutes sortes de recherches cérébrales, des sensations que ce que nous appelons *amour* lui procure imparfaitement. S'il eût été moins secrètement harcelé par les sens et surtout s'il eût satisfait à leurs exigences sans se contrôler et, comment dirais-je?... bourgeoisement, il eût laissé sans doute une œuvre moins hardie, moins diverse, mais qui se serait exprimée dans des toiles plus importantes et plus achevées. Mais Degas, cet aristocrate, se plaît à transporter sa sensualité chez les femmes du peuple, sans pouvoir leur vouer jamais un réel amour. Sans doute, nous trouvons là cette recherche du détail qui accuse la vulgarité et qui marque une déformation, à laquelle il tient presque toujours plus davantage qu'à une grâce.

S'il commence le portrait du ménage Manet, avec lequel il vit dans une charmante intimité, il se fâche avec Manet pour la manière cruelle dont il *voit* madame Manet. Il finit par couper la toile en deux et ne garde que Manet.

Il éprouve pour l'élégance une sourde aversion. Il voit lourd.

*
* *

La carrière de Degas, en apparence si souvent manquée (dans une accumulation désordonnée ou trop obstinée d'ébauches), nous apparaît hantée par les progrès constants de la photographie. Il superpose ses croquis dans l'élaboration ou la réalisation de certaines toiles, comme le cinéma nous a donné des *surimpressions*. On lui voit *découper* aussi ses sujets, comme le metteur en pages d'un journal réduit une photographie à la largeur d'une colonne, pour n'en conserver que ce qui est essentiel, sans se soucier des lois anciennes de la composition.

Le cinéma, on peut dire qu'il l'a pressenti. Degas possède une inquiète sensibilité, que son temps impressionne si profondément qu'elle exaspère le cerveau, mais paralyse la force créatrice.

Peut-être n'en voudrait-on accepter pour preuve que l'abondance, la surabondance, de mots célèbres — et merveilleux — de M. Degas. Il a tué quelques contemporains d'une de ces flèches qui ont l'air échappées des trousses d'un opérateur, — nickel et acier.

Un grand peintre, que nous sachions, n'a jamais été l'émule de Voltaire ou de Rivarol. Des exceptions surgissent. Degas en est une frappante. Mais sa science, sa recherche du mouvement dans les attitudes d'une danseuse ou la course d'un cheval, le privent d'user de ses dons certains de coloriste ou viennent irrémédiablement ternir un rose délicat, un vert de coquille d'œuf qu'il échantillonne avec la délicatesse d'un japonais. Si ce charme, ces dons se révèlent encore à nous, il semble que ce soit à son insu, parce qu'il s'éloignait déjà vers d'autres recherches.

La fin de sa longue carrière témoigne des regrets de n'avoir pas cédé à la couleur, à ses magies. Il nous donne des ébauches — danseuses ou femmes à leur bain — qui semblent frottées du pollen des papillons. Mais la vue baisse.

M. Degas est un très grand artiste, un des plus originaux, des plus divers de son temps. Il a plus d'esprit que Manet, qui est pourtant bien fin, et supérieur, sans recherche. Il a

modelé, gravé, lithographié, dessiné, il s'est servi du pastel et de l'huile. Il se cherche, il recommence ses croquis, il poursuit l'insaisissable. Mais il refuse l'impromptu. Cet *impressionniste* juge ses impressions, il les fait passer devant un impitoyable juge d'instruction. Ses mots les plus célèbres ne doivent pas avoir été plus spontanés. Ce misanthrope, qui parle peu et si exactement, qui ménage ses paroles pour ne frapper que des monnaies destinées aux casiers des numismates de l'esprit, est un cas, un individu de première catégorie, un aristocrate qui, dans sa feinte modestie, surpasse ses contemporains. Mais qu'il soit un grand peintre, au sens qu'il nous semblerait que doit garder cette qualification, — c'est-à-dire un grand et inconscient poète, soumis à la férule d'un artisan de génie ; — qu'il soit l'émule de Giotto ou de Corot, de Rubens, ou Delacroix, Tintoret, Velasquez, Goya ou Manet, non.

Il a peint les êtres avec leur laideur, c'était son droit, mais rarement avec l'enthousiasme de la jeunesse, de l'artiste indépendant qu'il prétendait être, après avoir rompu avec Ingres. Le peintre est une sorte de poète, souvent ingénu, qui ne doit pas enseigner seulement la stricte réalité photographique, mais cultiver l'illusion qu'engendrent l'amour et la beauté. Sans doute, trouvons-nous bien des raisons d'admirer Degas, évidemment, mais sans pouvoir oublier la manière désobligeante avec laquelle il s'est plu à nous considérer, — nous autres, les vivants ! — et en le rendant responsable de l'aspect que prendra, grâce à lui, tout un temps, qui fut un peu le nôtre...

*
* *

Énigme. — J'ai rêvé cette nuit que, poussant une brouette encore enduite de terre jaune, un homme m'apportait les papiers de Molière. Ces fameux *papiers*, un individu, traînant une charrette, celui-là, vint les offrir au concierge de la Bibliothèque Nationale. Mais, l'heure du déjeuner ayant rendu la maison déserte, l'homme s'en alla, emportant les *fameux* papiers et ne reparut point, ainsi qu'il l'avait promis au concierge. C'était vers le milieu du XIXe siècle. L'histoire me fut racontée, chez M. Henri Lavedan, par M. G. Lenôtre.

Pourquoi ce rêve? La brouette m'est peut-être venue de l'Exposition, de ses chantiers? Mais les papiers de Molière?

C'est une des énigmes les plus inexplicables de l'histoire. Je ne reçois guère de catalogues de libraires et de marchands d'autographes, sans que cette pensée des manuscrits de Molière me traverse l'esprit, c'est une sorte d'idée fixe. Peut-être d'autant plus *fixe* qu'on ne connaît — sur des registres officiels — que cinq signatures, je crois, de J.-B. Poquelin ou J.-B. Poquelin de Molière.

Et, cependant, chaque mois, chaque quinzaine, les catalogues nous offrent, sortis de quels tiroirs, de quels coffres, de quels abîmes, de quelles obscures retraites? des documents signés, des autographes de personnages bien antérieurs à l'auteur du *Misanthrope* et du *Tartufe* et, en tous cas, d'une immortalité, d'une gloire, d'un talent fréquemment contestables. Comment admettre que des Français, soigneux de tant de correspondances, aient détruit jusqu'au dernier de ses billets?

Eh! quoi? Ni ses interprètes, ni ses amis, ni les Béjart, les Du Parc, ni Boileau, ni Racine, ni les organisateurs des fêtes de Versailles, ni le prince de Conti n'ont jamais, fût-ce par inadvertance, négligé de déchirer ou de jeter au feu la moindre lettre de Molière. Quoi, La Grange n'a rien gardé?

Telle est la réalité. Elle semble tendre, volontairement, un voile si épais sur la personne et l'œuvre de l'un des auteurs favoris du roi lui-même, que l'imagination y prend l'élan pour les suppositions les plus invraisemblables.

Et j'entends encore Lenôtre qui, dans sa bonne mine, soudain pâlissait, nous dire, certain jour, sur la foi de je ne sais pour l'instant quelle lecture — mais ces dires ont été consignés :

— Le Masque de Fer? Mais, c'était Molière!

*
* *

Les prix de la vente des livres composant la Bibliothèque Victor Mercier complètent l'impression d'incohérence de ce temps. Ceux qui feuilleteront en l'an 2000, les comptes-rendus poussiéreux de l'Hôtel des Ventes, se figureront que

notre époque se distinguait par une culture exceptionnelle, que l'amour des lettres n'avait jamais connu période plus glorieuse. Les romans policiers, le goût des plus bas faits divers, la mystique de l'assassin, du détrousseur de gogos, du voyou, du dégénéré, le triomphe des voleurs sur les honnêtes gens, tout ce qui a été taillé à facettes dans l'abjection par des milliers d'écrivains commerçants, le manque de talent, la vulgarité, la laideur disparaîtront. Les mémorialistes noteront, — ce qui ne sera pas un mensonge, en vérité, — que des amateurs de livres (des sages, des poètes, des philosophes, — la Grèce antique ressuscitée !) se disputèrent jusqu'à 33 100 francs trois volumes d'Alfred de Musset : *Un spectacle dans un fauteuil* ; que *la Chartreuse de Parme* fut adjugée (deux volumes, 1839) 20 100 francs et que l'on « donna », si j'ose m'exprimer ainsi, 24 000 francs de deux volumes (1838) des *Mémoires d'un Touriste...* et 70 000 francs pour les deux volumes (1831) du *Rouge et le Noir*.

Gageons que si nous avions le pouvoir d'annoncer que vit encore, en quelque Civita-Vecchia, quelque nouveau Stendhal et qu'une souscription fût ouverte pour lui *permettre* d'éditer un volume dont ne veulent pas les éditeurs, on ne trouverait probablement pas dix acheteurs dans toutes ces ventes, pour envoyer 50 francs, même après lecture du manuscrit.

Mais, j'y songe, combien, pendant sa vie, Stendhal a-t-il touché pour ses droits d'auteur ? En 1842, M. Bonnaire, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, peu de temps avant la mort prématurée de Stendhal, donnait 5 000 francs pour tout ce que Beyle pourrait produire ou rééditer pendant longtemps.

ALBERT FLAMENT

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

*L'Administrateur-Gérant :* MARCEL THIÉBAUT.

# LE MARCHÉ FINANCIER

*La Bourse de Paris n'est pas encore remise — malgré quelques symptômes d'amélioration — de la tornade qu'elle a dû subir dans les derniers jours d'avril.*

*C'est que, cette fois, le malheur qui l'atteignait ne lui était pas particulier. De New-York jusqu'à Paris l'orage était passé par Londres et même Amsterdam. Toutes les places actives étaient touchées, chacune aggravant le dommage général par des raisons qui lui étaient propres.*

*On se souvient que le point de départ émanait, comme je l'avais indiqué, du souci manifesté par le président Roosevelt de freiner le courant d'immigration de l'or vers les États-Unis, courant qui risquait d'y déterminer une accélération de la hausse sur les matières premières avec l'éventualité de toutes sortes de complications économiques. On n'a pas encore oublié, là-bas, l'effondrement brutal de 1929 et le Président a maintes fois montré qu'il ne craignait pas les improvisations dictatoriales. Bien qu'il eût démenti certains des projets qui lui étaient attribués, l'opinion était alertée et la spéculation devait être incitée à de brusques repliements. Les à-coups du marché des métaux ferreux devaient, d'autre part, être d'autant plus sensibles à Londres que, là aussi, la situation due à une longue période de hausse et d'euphorie allait être mise en péril par un réveil d'agitation prolétarienne à l'approche des fêtes du couronnement. Quant au marché de Paris, dont la hausse, due surtout à la dévaluation d'octobre, n'avait comme support que la précarité économique émanant de nos bouleversements sociaux et de notre anémie financière, il n'offrait, de toute évidence, aucune possibilité sérieuse de résistance.*

*Les dégâts éprouvés par la Bourse de Paris, exprimés par la baisse des cours des principales valeurs, surtout dans la dernière semaine du mois, ont donc été considérables.*

*Cependant, dès la liquidation de fin de mois, il est nettement apparu que notre marché restait parfaitement maître de ses nerfs. En dépit des très gros chiffres colportés un peu partout*

*sur le montant des pertes éprouvées par la spéculation, surtout du côté de la Coulisse, aucune défaillance retentissante n'a été enregistrée, comme cela s'était produit à d'autres époques néfastes. C'est un bon point qu'il importe de noter, comme il est nécessaire d'applaudir à la sagesse des intermédiaires qui avaient eu le flair de prendre à temps d'indispensables et prudentes précautions. Cet exemple d'ordre, fourni par le marché financier en un moment particulièrement délicat, tranche assez singulièrement avec le trouble persistant dans d'autres domaines.*

*Il permet surtout de considérer que, les plaies étant pansées la Bourse pourra retrouver assez rapidement, si rien de gravement fâcheux ne vient à nouveau l'entraver du dehors, une atmosphère relativement favorable.*

*Déjà, dans les premières semaines de mai, malgré la pause particulière de l'Ascension, on a enregistré avec satisfaction une détente des devises étrangères sans que, dit-on, le fond de régularisation soit intervenu. Les métaux ferreux eux-mêmes semblent s'orienter vers plus de stabilité. Au surplus, leurs niveaux actuels restent très favorables à la productivité des grandes entreprises. Et comme les cours de celles-ci ont été amplement, et même parfois cruellement élagués durant la récente tourmente, les capitaux actifs ont, sans doute, une excellente occasion de s'employer avantageusement. Ainsi, même dans la tempête, on continue de tourner dans le même cercle que précédemment. La constatation n'est pas seulement valable pour le marché de Paris ; il semble bien qu'elle le soit également pour la Bourse de Londres qui saura vite retrouver sa sérénité habituelle après les fêtes du couronnement, et même aussi pour la Bourse de New-York qui n'est point près de perdre son remarquable pouvoir d'attraction.*

ANDRÉ PLY,
*de la Banque de l'Union Industrielle Française.*

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).